NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

LE CLUB DES CINQ

ET LE TRÉSOR DE L'ÎLE



ENID BLYTON

LE CLUB DES CINQ ET LE TRESOR DE L'ILE

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE
100

DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la mer
Le Club des Cinq et les gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les papillons
Le Club des Cinq et le trésor de l'île
Le Club des Cinq et le coffre aux merveilles
La boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux sports d'hiver
Le Club des Cinq et les saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

Série « Clan des Sept »

Un exploit du Clan des Sept
Le carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la rescousse
Le Clan des Sept et l'homme de paille
Le télescope du Clan des Sept
Le violon du Clan des Sept
L'avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué, Clan des Sept!
Le Clan des Sept et les bonshommes de neige
La médaille du Clan des Sept

Série « Famille Tant-Mieux »

La famille Tant-Mieux
La famille Tant-Mieux en péniche
La famille Tant-Mieux en croisière
La famille Tant-Mieux à la campagne
La famille Tant-Mieux prend des vacances
La famille Tant-Mieux en Amérique

Série « Jojo Lapin »

Les aventures de Jojo Lapin
Jojo Lapin va à la pêche

Série « Mystère »

Le mystère du vieux manoir
Le mystère des gants verts
Le mystère du carillon
Le mystère de la Roche percée
Le mystère de l'île aux Mouettes
Le mystère de Monsieur Personne
Le mystère du nid d'aigle
Le mystère des voleurs volés
Le mystère de l'éléphant bleu
Le mystère du chien savant
Le mystère du chapeau pointu
Le mystère des singes verts
Le mystère du message secret
Le mystère des voisins terribles
Le mystère du flambeau d'argent
Le mystère de la péniche

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au pays des jouets
Oui-Oui et la voiture jaune
Oui-Oui chauffeur de taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'école
Oui-Oui à la plage
Oui-Oui et le gendarme
Oui-Oui et la gomme magique
Oui-Oui champion
Oui-Oui et le Père Noël
Oui-Oui et le cerf-volant
Oui-Oui et le vélo-car
Oui-Oui et le chien qui saute
Oui-Oui part en voyage
Oui-Oui et le magicien
Une astuce de Oui-Oui
Oui-Oui marin

Série « Belles Histoires »

Bonjour les amis!
Histoires des quatre saisons
Histoires de la lune bleue
Deux enfants dans un sapin
Histoires du coin du feu
Histoires de la vieille horloge
Histoires du bout du banc
Fido, chien de berger

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Six Cousins»

Les six cousins
Les six cousins en famille

Série « Deux Jumelles »

Deux jumelles en pension
Deux jumelles et trois camarades
Deux jumelles et une écuyère
Hourra pour les jumelles!
Claudine et les deux jumelles
Deux jumelles et deux somnambules

Série « Mystère »

Le mystère du golfe bleu
Le mystère de la cascade
Le mystère du vaisseau perdu
Le mystère de l'hélicoptère
Le mystère du Mondial-Circus
Le mystère du pavillon rose
Le mystère de la rivière noire
Le mystère du camp de vacances
Le mystère du chat siamois
Le mystère de la maison vide
Le mystère du sac magique
Le mystère du voleur invisible
Le mystère de la maison des bois
Le mystère du Chat Botté
Le mystère du camion fantôme
Le mystère du collier de perles
Le mystère de la fête foraine
Le mystère du caniche blanc
Le mystère des enveloppes mauves
Le mystère de la chaloupe verte

LE CLUB DES CINQ
ET LE TRÉSOR DE L'ILE

par Enid BLYTON

SUPPOSONS que l'on pose cette question: «Quels sont les membres du Club des Cinq? » Tout le monde répondra aussitôt : « Claude, Annie, François, Mick et le chien Dagobert! »

Mais si l'on demande : « Dans quelles circonstances le Club a-t-il été créé?» la question risque de rester sans réponse.

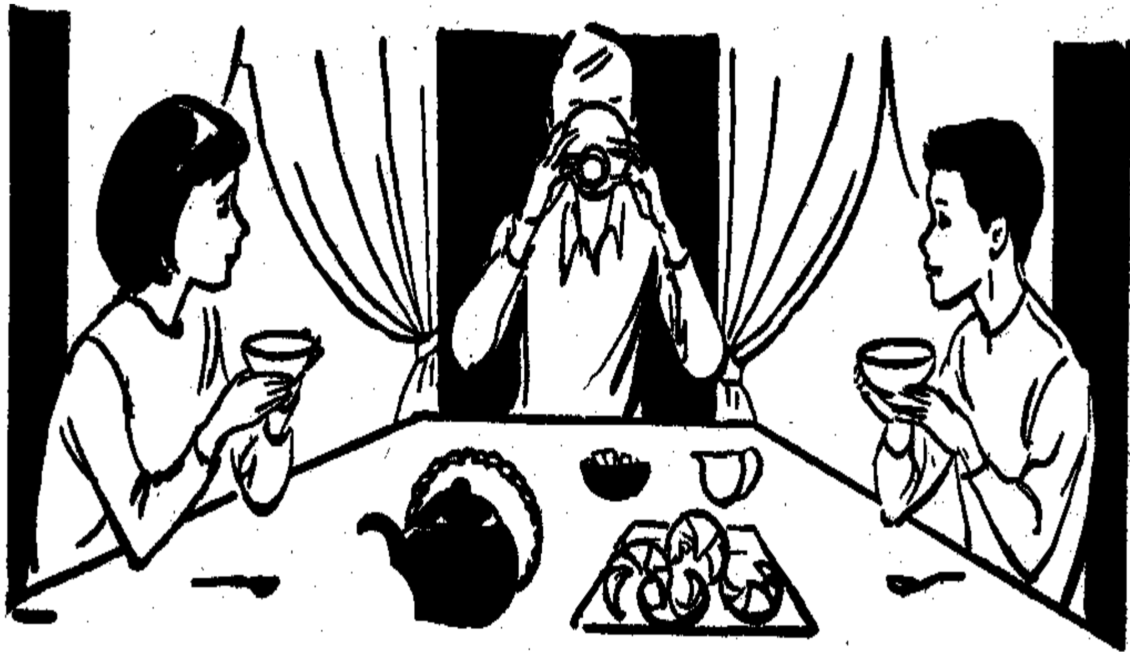
Cette réponse, la voici : il fut un temps où François, Mick et Annie ne connaissaient pas encore leur cousine Claude, et où Dagobert n'était qu'un pauvre chien errant.

Comment ils se sont rencontrés, comment ils ont vécu leur première aventure ! — quelle aventure! — et comment enfin fut fondé ce club illustre, c'est ce qu'Enid Blyton raconte aujourd'hui.



TABLE

1. EN ROUTE POUR KERNACH 6
2. L'ETRANGE COUSINE 18
3. UNE HISTOIRE PALPITANTE 32
4. L'EPAVE MYSTERIEUSE 48
5. VISITE A L'ILE 63
6. ET LA TEMPÊTE FIT UN MIRACLE 82
7. RETOUR A LA «VILLA DESMOUETTES » 96
8. EXPLORATION DE L'ÉPAVE 110
9. LE SECRET DU COFFRE 125
10. UN ACQUÉREUR MYSTÉRIEUX 142
11. PREMIÈRES FOUILLES 153
12. PASSIONNANTES DÉCOUVERTES 167
13. LE TRÉSOR 183
14. PRIS AU PIEGE! 197
15. MICK A LA RESCOUSSE 209
16. CLAUDE TIENT SA REVANCHE! 224
17. VICTOIRE FINALE 240



CHAPITRE PREMIER

En route pour Kernach

« MAMAN », demanda François ce matin-là alors que toute la famille se trouvait réunie autour de la table du petit déjeuner, « maman, as-tu décidé où nous passerions nos grandes vacances cette année? Retournerons-nous à Grenoble comme l'été dernier?

— Non, répondit Mme Gauthier. Je crains .que ce ne soit pas possible. Les hôtels sont déjà complets et les touristes ne cessent d'affluer de partout. »

François, Mick et Annie firent la grimace. Tous .trois échangèrent par-dessus leurs bols des regards consternés. Grenoble était une ville si agréable! C'était un centre d'excursions charmantes

et on y respirait l'air pur de la montagne.

« Allons, dit M. Gauthier, ne vous désolez pas d'avance. Nous trouverons bien quelque autre endroit où vous envoyer et où vous vous amuserez autant. De toute façon, votre mère et moi ne pouvons partir avec vous cette année. Maman ne vous avait pas prévenus?

— Non! s'écria Annie. Est-il vraiment impossible que vous preniez vos vacances avec nous cet été? Nous étions toujours restés ensemble jusqu'à présent.

— Sans doute, répondit Mme Gauthier, mais cette année-ci papa désire que je l'accompagne dans le Nord en voyage d'affaires. Alors, comme vous êtes maintenant assez grands pour vous débrouiller seuls, nous avons pensé que cela vous amuserait de passer vos vacances tous trois ensemble. Cependant, étant donné qu'il n'y a pas de place à Grenoble, et qu'il ne saurait être question que vous restiez à Lyon, je me demande bien où nous allons vous envoyer...

— Pourquoi pas chez les Dorsel? » proposa soudain papa.

Henri Dorsel était le frère de Mme Gauthier, et par conséquent l'oncle des trois enfants. François, Mick et Annie ne l'avaient vu qu'une fois, et son aspect les avait intimidés. C'était un homme très grand, au front sévère, un savant d'une certaine renommée et qui passait le plus

clair de son temps à étudier. Il habitait au bord de la mer... et c'était tout ce que ses neveux savaient de lui.

« Chez Henri? s'exclama Mme Gauthier, assez étonnée. Qu'est-ce qui t'a fait penser à lui? Mon frère n'est pas homme à supporter qu'une bande d'enfants vienne mettre le désordre dans sa petite maison.

— Ma foi, j'ai rencontré l'autre jour à Paris la femme d'Henri. Comme moi-même, elle était venue pour affaires. Dans le courant de la conversation elle m'a avoué qu'elle se sentait un peu seule à Kernach. Son mari est toujours plongé dans ses livres et elle se demandait si elle n'en viendrait pas à prendre un ou deux pensionnaires pour l'été, histoire de s'occuper un peu. La maison des Dorsel se trouve au bord de la rivière, tu le sais. Ce serait un lieu de séjour idéal pour les enfants. Tante Cécile est très gentille. Elle prendrait grand soin d'eux, j'en suis sûr.

— Oui... et elle a une fille avec laquelle nos trois diablotins pourraient jouer. Voyons, comment s'appelle-t-elle au juste...? Ah! oui, Claudine. Quant à son âge, je crois qu'elle doit avoir environ onze ans.

— Comme moi! s'écria Mick. Dire que nous possédons une cousine que nous n'avons jamais vue! Elle doit joliment s'ennuyer toute seule. Moi, j'ai François et Annie pour me tenir compagnie.

Mais cette pauvre Claudine est fille unique C’est bien triste! Je suppose que notre venue lui ferait plaisir...

— Justement! coupa M. Gauthier. Votre tante Cécile m'a déclaré que la fréquentation d'entrants de son âge serait un bienfait pour Claudine. Je suis persuadé que, pour résoudre ce problème des vacances, il suffit de téléphoner à Cécile et de nous entendre avec elle pour qu'elle accepte de recevoir les enfants cet été. Ils mettront un peu d'animation autour d'elle et serviront en même temps de compagnons de jeux à leur cousine. De notre côté, nous saurons qu'ils sont en de bonnes mains. »

L'idée de leur père fut accueillie avec enthousiasme par les trois enfants. Quelle joie ce serait pour eux de séjourner en un lieu où ils n'étaient encore jamais allés et de vivre aux côtés d'une cousine qu'ils ne connaissaient pas !

« A quoi ressemble la plage? Du sable ou des galets? L'endroit est-il joli? Y a-t-il des falaises des rochers? demanda Annie.

— Je né m'en souviens pas très bien, répondit son père, mais je suis certain qu'il vous plaira II s agit d'une baie, la baie de Kernach. Votre tante Cécile a Vécu toute sa vie dans le coin et ne le quitterait pour rien au monde.

— Vite, papa! Dépêche-toi de téléphoner! demanda Mick d'une voix pressante. Quelque chose me dit que nous nous amuserons follement

là-bas. La baie de Kernach! Est-ce que cela ne sent pas l'aventure? »

M. Gauthier se mit à rire.

« Tu dis toujours ça, où que tu ailles, mon garçon ! Je vais téléphoner et tâcher de m'entendre avec votre tante. »

Les enfants, ayant terminé leur déjeuner, se levèrent de table et suivirent leur père dans le vestibule où se trouvait l'appareil téléphonique. Ils étaient impatients d'apprendre le résultat de la conversation.

« J'espère que tout va s'arranger au mieux pour nous! dit François. Je me demande à quoi peut ressembler cette Claudine. Elle a un joli prénom, vous ne trouvez pas? Un an" de moins que moi et le même âge que toi, Mick. Quant à toi, Annie, tu es plus jeune qu'elle d'un an. Autrement dit, nous sommes faits pour nous entendre. Tous quatre, j'ai idée que nous pourrions nous donner du bon temps ! »

Quand M. Gauthier eut obtenu sa communication, il fit signe aux enfants de s'éloigner, mais ceux-ci le virent revenir vers eux au bout de dix minutes et, tout de suite, comprirent que la partie était gagnée. Un large sourire éclairait le visage de leur père.

« Tout est arrangé! annonça-t-il. Votre tante Cécile se déclare enchantée de vous recevoir. Elle m'a affirmé que votre présence ferait grand bien à Claudine dont l'existence est un peu trop

celle d'une sauvageonne. Par exemple, il vous faudra faire attention à ne pas déranger l'oncle Henri. C'est un intellectuel qui travaille beaucoup et se fâche volontiers quand il est troublé dans ses études.

— Nous ne ferons pas plus de bruit que de petites souris, affirma Mick. Nous te le promettons, papa. Mais dis-moi, quand partons-nous?

— La semaine prochaine, si maman peut préparer vos affaires d'ici là. »

Mme Gauthier fit un signe d'assentiment.

« Oui, dit-elle. Il n'y, a pas tellement à faire. Que leur faut-il? Leurs maillots de bains, des pull-overs et des shorts. C'est à peu près tout ce qu'ils porteront là-bas.

— Quelle chance de mettre de nouveau des shorts! jubila Annie en dansant sur place, A Kernach je serai toujours en short ou en maillot de bain et passerai mon temps à me baigner ou à escalader les rochers avec les garçons.

— Personne ne t'en empêchera, approuva sa mère en riant. En attendant, veille à me dire ce que tu désires emporter comme jouets et comme livres. Mais que ta liste ne-soit pas trop longue, car la place est limitée dans vos bagages.

— L'année dernière, dit Mick, Annie voulait emporter à Grenoble sa douzaine de poupées au grand complet. Tu t'en souviens, Annie? C'était très drôle.

— Je ne vois pas pourquoi! rétorqua Annie

en rougissant. J'aime toutes mes poupées et comme je ne savais vraiment laquelle choisir, j'ai pensé que mieux valait les prendre toutes avec moi.

— Et te rappelles-tu encore, Annie, que l'année précédente, tu voulais à toute force emporter le cheval à bascule... »

Mme Gauthier intervint.

« Je me rappelle, moi, un petit garçon appelé Mick qui, certaine année, désirait empiler dans sa valise un gros ours en peluche, trois chiens, deux chats et même son vieil âne à roulettes », dit-elle.

Ce fut au tour de Mick de rougir jusqu'aux oreilles. Il changea bien vite de sujet de conversation.

« Papa, comment voyagerons-nous? En train ou en voiture ?

— En voiture ! Nous pourrons fourrer tous nos bagages dans le coffre arrière. Voyons, nous pourrions partir... disons mardi.

— Cela me convient tout à fait, opina Mme Gauthier. De la sorte nous aurons le temps de conduire les enfants à .Kernach, de revenir ici faire nos propres valises à loisir et de nous mettre en route dès vendredi. Oui, décidément, entendu pour mardi ! »

Jamais mardi ne fut attendu avec plus d'impatience. Les enfants comptaient les jours en soupirant et Annie, chaque soir avant de se coucher,

rayait soigneusement du calendrier la journée écoulée. Cette semaine-là parut interminable. Enfin, enfin, le mardi arriva! Mick et François, qui partageaient la même chambre, s'éveillèrent en même temps et se dépêchèrent de jeter un coup d'œil par la fenêtre...

« Chic! il fait un temps magnifique! s'écria François en sautant hors du lit. Je ne sais pourquoi, mais il semble essentiel qu'il fasse beau le premier jour des vacances. Allons vite réveiller Annie. »

Annie couchait dans la pièce voisine. François y entra en coup de vent et secoua sa sœur par l'épaule.

« Debout! C'est mardi et le soleil brille. »

Annie s'éveilla et sourit à son frère.

« Le jour du départ est enfin arrivé! dit-elle toute joyeuse. Jamais le temps ne m'avait paru aussi long. Il me tarde tellement d'arriver à Kernach! »

On se mit en route aussitôt après le petit déjeuner. La voiture des Gauthier était vaste et toute la famille put s'y installer confortablement. Papa et maman prirent place sur la banquette avant, tandis que les trois enfants occupaient le siège arrière, les pieds posés sur deux valises qui n'avaient pu trouver à se loger dans le coffre. Celui-ci était plein d'une quantité invraisemblable de paquets, Sans parler d'une petite malle rangée tout au fond.

Mme Gauthier croyait bien n'avoir rien oublié.



La voiture se faufila à travers l'encombrement des rues de Lyon puis, laissant la ville derrière elle, prit de la vitesse et commença à filer bon train sur la grand-route.

On se trouva vite en pleine campagne. Les enfants se mirent à chanter à pleine voix, comme ils le faisaient toujours quand ils se sentaient heureux.

« Allons-nous bientôt nous arrêter pour déballer le pique-nique? demanda Annie qui commençait à avoir faim.

— Oui, répondit sa mère, mais pas tout de suite. Il -n'est encore que onze heures et nous ne mangerons pas avant midi, ma chérie.

— Jamais je ne pourrai tenir jusque-là! » se récria la petite fille.

Aussi Mme. Gauthier lui passa-t-elle une tablette de chocolat qu'Annie partagea avec ses frères. Tous trois savourèrent la friandise pendant que collines, bois et prés défilaient sous leurs yeux.

Le pique-nique marqua une halte agréable, dans un cadre champêtre à souhait. Par exemple, Annie n'apprécia guère la grosse vache brune qui s'approcha d'elle pour la dévisager avec curiosité. Heureusement que l'animal s'en fut sans insister lorsque papa agita sa serviette dans sa direction. Les enfants 'se découvrirent un appétit d'ogre. Ils dévorèrent littéralement et maman déclara que, comme ils avaient englouti jusqu'aux sandwiches préparés pour le goûter, on serait obligé de faire halte dans quelque auberge au bord de la route vers quatre heures et demie.

« A quelle heure arriverons-nous chez tante Cécile? » demanda François eh avalant la dernière bouchée de son dessert, avec le regret qu'il n'y en eût pas davantage.

« Vers six heures, si tout va bien, répondit son père. Pour l'instant, dégourdissez-vous les jambes avant de remonter en voiture. Nous avons encore une longue route à faire. »

Bientôt, les kilomètres défilèrent de nouveau. L'heure du goûter arriva. Puis -les trois enfants

commencèrent à témoigner d'une joyeuse impatience à présent que le but de leur voyage approchait si visiblement.

« Guettons bien l'apparition de la mer! recommanda Mick. Je la devine déjà à l'odeur. »

Et c'était vrai. L'air apportait jusqu'à leurs narines les senteurs iodées du grand large. La voiture s'arrêta soudain au sommet d'une petite éminence... et la mer fut devant eux, d'un bleu éblouissant sous le soleil, calme et lisse à miracle. Les trois enfants poussèrent une clameur d'enthousiasme.

« La voici enfin!

— Comme elle est belle !

— Je voudrais pouvoir me baigner tout de suite.

— Dans vingt minutes environ nous arriverons à la baie de Kernach, annonça M. Gauthier. Nous avons été vite. Mais vous ne tarderez guère à apercevoir la baie elle-même. Elle est assez vaste, avec une curieuse petite île au milieu. »

Lorsque l'auto s'engagea sur le chemin qui longeait la mer, les enfants se mirent à guetter l'apparition de la baie. François fut le premier à l'apercevoir.

« La voilà!... Oui, c'est certainement la baie de Kernach! Regarde, Mick, comme elle est pittoresque et d'un joli bleu ! ,

— Et toi, vois-tu la petite île rocheuse qui a

l'air de monter la garde au milieu? J'aimerais bien la visiter!

— Eh bien, vous en aurez certainement l'occasion, dit Mme Gauthier en se retournant. A présent, il s'agit de trouver la *Villa des Mouettes,* où habitent mon frère et sa famille. »

On ne tarda pas à la découvrir. Elle se dressait sur la petite falaise qui dominait la baie, et offrait l'apparence d'une très vieille demeure. Ce n'était pas à proprement parler une villa mais une grande maison de pierre blanche, que les ans avaient délicatement patinée. Des rosés grimpantes en tapissaient la façade et le jardin qui l'entourait s'égayait de mille fleurs.

« Voici la *Villa des Mouettes,* annonça M. Gauthier en arrêtant la voiture devant la grille. Il paraît que cette bâtisse n'a pas moins de trois cents ans! Voyons... où est Henri? Ah! mes enfants... voilà tante Cécile! »





CHAPITRE II

L'étrange cousine

LA TANTE des enfants avait guetté l'arrivée de la voiture. Elle sortit en courant de la maison sitôt qu'elle la vit paraître. Dès le premier abord, tante Cécile plut beaucoup à ses neveux et nièce.

« Soyez les bienvenus à Kernach ! s'écria-t-elle joyeusement. Comment allez- vous tous? Quel plaisir de vous voir! Et comme ces enfants sont grands! »

Elle embrassa tout le monde puis fit entrer les visiteurs dans la villa. Celle-ci était d'aspect plaisant. Il régnait une atmosphère vaguement chargée de mystère entre ses vieux murs. Le mobilier, ancien, était fort beau.

« Où est Claudine? » demanda tout de suite

Annie en regardant autour d'elle dans l'espoir de voir surgir sa cousine inconnue.

« C'est une vilaine petite fille, répondit sa tante. Je J'avais priée de rester dans le jardin pour vous attendre et je constate qu'elle a disparu. Je dois vous avertir, mes petits, que vous trouverez peut-être le caractère de Claude un peu difficile au début... Voyez-vous, elle a toujours vécu seule et cela explique en partie sa sauvagerie. Il est possible qu'elle n'apprécie pas tellement votre venue ici. Mais cela lui passera. Ne faites pas attention à ses manières "brusques. Avant longtemps elle s'apprivoisera, je l'espère. En tout cas, personnellement, je suis certaine que votre compagnie fera beaucoup de bien à Claude. Elle manque de petits camarades avec qui jouer.

— Vous l'appelez Claude! s'exclama Annie, surprise. Je croyais que son nom était Claudine.

— Oui, en réalité, c'est bien Claudine, Mais Claude a horreur d'être une fille et, pour lui faire plaisir, nous l'appelons Claude, ce qui fait plus masculin. D'ailleurs elle s'obstine à ne pas répondre lorsqu'on l'appelle Claudine. »

Les enfants se firent tout bas la réflexion que leur cousine devait être une petite personne assez étrange. Leur désir de la voir ne fit qu'augmenter. Cependant, elle ne paraissait toujours pas. A défaut, ce fut l'oncle Henri qui s'encadra soudain dans l'embrasure de la porte. Il était

grand, très brun, bien de sa personne, mais un perpétuel froncement de sourcils déparait son large front qui respirait l'intelligence.

« Bonjour, Henri[1], dit M. Gauthier. Voilà longtemps que je n'avais eu le plaisir de te rencontrer. J'espère que mon trio ne te dérangera pas trop dans ton travail.

— Henri s'occupe actuellement de rédiger un ouvrage scientifique, expliqua tante Cécile, mais son bureau est isolé tout à l'autre bout de la maison. Je ne pense donc pas que les enfants le gênent beaucoup. »

L'oncle Henri se tourna vers les trois jeunes Gauthier et leur adressa un petit signe de tête. Mais le pli ne s'effaça pas de son front et Annie et ses frères se sentirent un peu contraints en sa présence. C'était une chance, à leur avis^ que cet oncle à l'aspect sévère dût travailler dans un coin reculé de la vieille demeure.

« Où donc est Claude? demanda soudain le savant d'une voix profonde.

— Disparue je ne sais où, avoua tante Cécile un peu ennuyée. Je lui avais pourtant bien recommandé d'être là pour accueillir ses cousins.

— Elle a besoin d'une bonne fessée », déclara oncle Henri. Et les enfants ne purent démêler s'il s'agissait là d'une boutade ou s'il parlait sérieusement. « Eh bien, mes petits, je souhaite que vous passiez du bon temps ici et aussi que

vous réussissiez à mettre quelques grains de bon sens dans la tête de Claude! »

La *Villa des Mouettes* n'était pas assez grande pour permettre à M. et à Mme Gauthier d'y passer la nuit. Aussi, après un dîner rapide, reprirent-ils la route pour aller coucher dans un des hôtels de la ville voisine. Ils comptaient repartir le lendemain sitôt après le petit déjeuner, pour rentrer chez eux. Ils dirent donc au revoir à leurs enfants dans la soirée. Claude n'avait toujours pas paru.

« Je suis navrée que nous n'ayons pu voir Claudine, murmura Mme Gauthier. Embrassez-la pour nous et dites-lui que nous 'espérons qu'elle s'amusera bien avec Mick, François et Annie. »

Là-dessus, les voyageurs s'en allèrent. Les enfants se sentirent un peu seuls lorsque la grosse voiture noire de leurs parents eut disparu au tournant du chemin, mais tante Cécile les conduisit au premier étage pour leur montrer leurs chambres, et ils n'eurent pas le temps de s'attrister.

Les deux garçons devaient coucher dans la même pièce, une petite chambre mansardée mais d'où l'on avait une vue splendide sur la baie. Mick et François apprécièrent beaucoup cet avantage. Annie, elle, devait partager la chambre de Claudine, dont les fenêtres s'ouvraient sur la lande qui s'étendait derrière la

maison. Cependant, une petite fenêtre de côté donnait sur la mer et Annie s'en montra ravie. De

toute manière, la chambre était jolie et les rosés rouges qui escaladaient la façade de la maison venaient caresser les vitres au souffle de la brise.

« Je voudrais bien que Claudine revienne, dit Annie à sa tante. Il me tarde de voir à quoi elle ressemble.

— Ma foi, c'est une curieuse enfant. Il lui arrive de se montrer désagréable et hargneuse, mais elle possède un cœur d'or. De plus elle est d'une loyauté à toute épreuve et on peut lui faire confiance. Une fois que vous serez devenus amis tous les quatre, vous pourrez compter sur Claude : elle demeurera votre amie à jamais... Hélas! elle se lie très difficilement et il ne sera pas commode de l'apprivoiser. Voilà la seule chose qui me tracasse. »

Annie se mit soudain à bâiller. Ses frères lui firent les gros yeux, car ils se doutaient bien de ce qui allait arriver. Et, en effet, ils ne se trompaient pas.

« Ma pauvre Annie ! Tu es fatiguée. Il faut vite vous coucher, mes enfants, et dormir d'une traite jusqu'à demain matin. Ainsi vous vous éveillerez frais et dispos! » conseilla tante Cécile.

Dès que leur tante les eut quittés, Mick se tourna vers Annie, de fort méchante humeur.

« Quelle sotte tu fais! lui dit-il. Tu sais bien ce que les grandes personnes s'imaginent dès qu'on se met à

bâiller. Moi qui avais tellement envie de descendre un moment sur la plage !

— Je regrette d'avoir bâillé, s'excusa Annie, mais je n'ai pu m'en empêcher. D'ailleurs toi aussi, Mick, te voilà en train de bâiller... Oh! Et maintenant c'est au tour de François! »

La petite fille disait vrai. Le long voyage en voiture leur avait donné sommeil à tous, et, sans vouloir se l'avouer, chacun désirait secrètement aller se coucher sans tarder.

Annie embrassa donc ses frèr.es et leur souhaita bonne nuit mais, avant de les quitter, ne put se retenir de leur communiquer son étonnement.

4 Je me demande bien où peut être Claudine... Elle est drôle, n'est-ce pas, de n'avoir pas été là pour nous recevoir... et puis d'avoir manqué le dîner... et enfin de n'être même pas de retour à une heure aussi tardive! Après tout, elle doit dormir dans la même chambre que moi. Dieu sait à quel moment elle va venir me réveiller !»

En fait, les trois enfants dormaient depuis longtemps lorsque Claudine se décida enfin à regagner son lit. Aucun d'eux ne l'entendit ouvrir la porte de 'la chambre d'Annie. Ils ne l'entendirent pas davantage de déshabiller et faire sa toilette de nuit. Ils ne perçurent même pas le grincement du sommier lorsqu'elle s'étendit

entre ses draps. Ils étaient tellement fatigués qu'ils avaient perdu la conscience de toute chose et que seul

un soleil éblouissant réussit à les tirer de leurs rêves le lendemain matin.

Lorsque Annie ouvrit les yeux, elle commença par se demander où elle était. Allongée dans son petit lit, elle laissa courir son regard sur le plafond d'abord, puis sur les rosés rouges dont les têtes se haussaient jusqu'à la fenêtre ouverte. Alors seulement le sentiment de sa situation lui revint, tout d'un coup.

« Je suis à Kernach, songea-t-elle,... et les vacances s'ouvrent devant moi! »

Cette agréable perspective la fit se trémousser d'allégresse dans son lit. Soudain, elle jeta, un coup d'œil à la couchette voisine de la sienne. Elle y aperçut la silhouette d'une autre enfant, roulée dans ses couvertures. La seule chose qu'il fût possible de voir distinctement était le haut d'une tête brune et bouclée.

Quand la forme immobile se décida enfin à bouger, Annie lui adressa la parole :

« Dites-moi! Vous êtes bien Claudine? »

La fillette couchée dans le lit voisin se mit sur son séant et jeta un regard perçant à Annie. Ses cheveux bouclés étaient coupés très court, presque comme ceux d'un garçon. Le soleil avait hâlé son visage dont le teint bronzé faisait paraître plus bleus encore deux grands yeux couleur de myosotis. Cependant, la bouche était

boudeuse et un pli vertical déparait le front, exactement comme chez l'oncle Henri.

« Non! jeta l'interpellée. Je ne suis pas Claudine.

— Oh! s'étonna Annie tout haut. Mais alors, qui êtes-vous?

— Je suis Claude, répondit la fillette, et j« ne vous répondrai que si vous m'appelez ainsi. Je déteste être une fille. Je ne veux pas en être une. Je n'aime pas les jeux de filles. Je n'aime que les jeux de garçdhs. Je sais grimper aux arbres mieux que n'importe quel garçon et je nage plus vite aussi qu'aucun d'entre eux. Je sais également naviguer à la voile aussi bien que n'importe quel marin de la côte. Vous devez m'appeler Claude. Seulement alors je vous parlerai. Sinon, vous ne tirerez pas un mot de moi.

— Oh! » répéta Annie qui songeait que sa cousine était vraiment une créature extraordinaire. « Très bien. Peu m'importe de vous appeler d'une manière ou d'une autre. Claude est à mon avis un très joli nom. Je n'aime pas beaucoup Claudine. De toute manière, vous avez Pair d'un garçon!

— Vraiment? » répliqua Claude en cessant un instant de froncer les sourcils. « Maman s'est fâchée contre moi lorsque j'ai coupé mes cheveux si court. Auparavant, j'avais des boucles qui me descendaient jusqu'au cou. C'était affreux. »

Les deux cousines se dévisagèrent un long moment en silence.

« N'es-tu pas désolée d'être une fille? demanda soudain Claude.

— Non, certainement pas! répondit Annie. J'aime porter de jolies robes, vois-tu... et j'aime aussi mes poupées. Or les garçons n'ont ni robes ni poupées!

— Peuh ! Se soucier de chiffons et de jouets ! ricana Claude. Tu n'es qu'un bébé, c'est tout ce que je peux dire !»

Annie ressentit l'offense.

« Tu n'es pas très polie, protesta-t-elle. Je suis sûre que mes frères se moqueront de toi si tu te donnes des airs de tout savoir. Ce sont de vrais garçons, eux! Pas des garçons manques comme toi!

— Eh bien, s'ils veulent se montrer désagréables avec moi, ce sera moi qui me moquerai d'eux! répliqua Claude en sautant du lit. D'ailleurs, je n'ai jamais désiré vous voir venir ici. Je ne tiens pas à ce que vous viviez avec moi. Je suis très bien toute seule. Et voilà qu'à présent je dois supporter une petite fille stupide qui aime les robes et les poupées, et deux cousins tout aussi stupides sans doute! »

Annie se rendait compte que toutes deux avaient pris un bien mauvais départ. Elle se garda donc de répondre mais se dépêcha de s'habiller. Elle passa un short gris et un pull-over

rouge. Claudine enfila également un short, complété par un sweater de garçon. Les deux fillettes

étaient juste prêtes quand les garçons se mirent à tambouriner à leur porte.

« Es-tu habillée, Annie? Et Claudine est-elle là?... Claudine! Nous vous attendons toutes les deux. »

Claudine ouvrit la porte à toute volée et passa devant Mick et François la tête haute. Elle fit mine de ne pas voir les deux garçons stupéfaits et, dégringolant les escaliers, disparut à leurs yeux. Les trois petits Gauthier se regardèrent, consternés.

« Elle ne vous parlera pas si vous l'appelez Claudine, expliqua Annie. C'est une fille très bizarre. Elle m'a dit que notre venue ici l'ennuyait parce que nous allons nous trouver mêlés à sa vie. Elle s'est moquée de moi et s'est montrée assez désagréable. »

François passa son bras autour des épaules d'Annie et lui dit d'une voix consolante :

« Allons, ne t'inquiète pas! Nous ne lui permettrons pas de te faire des misères. Et à présent, descendons vite déjeuner... »

Les trois enfants avaient faim. Une agréable odeur de café au lait et de pain grillé montait jusqu'à eux. Ils se hâtèrent de descendre et de saluer leur tante. Elle était précisément en train d'emplir les bols disposés sur la table. A une extrémité de celle-ci, l'oncle Henri était assis, plongé dans la lecture de son journal. Il répondit

d'un signe de tête au bonjour de ses neveux et nièce. Les enfants s'installèrent en silence, se demandant si, aux *Mouettes,* il était permis de parler aux repas.

Chez eux, on le leur permettait, mais l'oncle Henri semblait plutôt sévère.

Claude était là, occupée à se faire une tartine de beurre. Elle salua l'arrivée de ses cousins d'un froncement de sourcils.

« Quitte cet air rébarbatif, Claude, lui ordonna sa mère. J'espère que tes cousins et toi êtes déjà devenus amis. Vous aurez tous quatre beaucoup de plaisir à jouer ensemble. Ce matin, tu emmèneras Annie, François et Mick sur la plage. Tu leur feras les honneurs de la baie et



leur montreras les meilleurs endroits pour se baigner.

— Ce matin, je vais à la pêche », grogna Claude.

Son père leva les yeux du journal qu'il lisait.

« Certainement pas, coupa-t-il Pour changer un peu, tu vas te montrer polie et conduire tes cousins à la baie. M'as-tu compris?

— Oui, papa », dit Claude non sans froncer une fois de plus le sourcil, exactement comme son père.

« Vous savez, oncle Henri, si Claude désire vraiment aller à la pêche, nous saurons bien trouver tout seuls notre chemin jusqu'à la plage! » proposa Annie. Elle songeait en effet que, si Claude était décidée à se montrer de mauvaise humeur, mieux valait encore se passer de sa compagnie.

« Claude fera exactement ce que je lui ai dit, affirma son père d'un ton sans réplique. Et si elle n'obéit pas, elle aura affaire à moi. »

C'est ainsi que, une fois le petit déjeuner expédié, les quatre enfants s'apprêtèrent à descendre sur la grève. Un petit sentier d'accès facile serpentait jusqu'à la baie. Les jeunes Gauthier le dévalèrent en courant, tout heureux de se dégourdir les jambes. Claude elle-même avait en partie perdu son air revêche et jouissait de la bonne chaleur du soleil qui mettait des reflets dorés sur la mer étincelante.

« Claude, va donc pêcher si cela te fait plaisir! » proposa Annie dès qu'ils se retrouvèrent sur la plage. «

Nous ne dirons pas à tes parents que tu nous as quittés. Nous n'avons pas l'intention de t'ennuyer, tu sais. Nous sommes trois pour nous amuser et si tu ne veux pas rester avec nous, tu es libre.

— Mais nous aimerions bien t'avoir tout de même, si notre compagnie ne te déplaît pas », ajouta François avec générosité.

Tout bas, il jugeait Claude désagréable et mal élevée, mais ne pouvait s'empêcher de se sentir attiré malgré tout par cette fillette aux cheveux courts, au menton fièrement levé, aux yeux bleus brillants et aux lèvres boudeuses.

Claude le regarda bien en face.

« Je vais voir, dit-elle. Je ne me lie pas d'amitié avec les gens parce qu'ils sont mes cousins ou quelque autre stupidité de ce genre. Je me lie d'amitié avec eux seulement quand je les aime.

— C'est exactement comme nous, s'empressa de répondre François. Il se peut que tu ne nous plaises pas non plus, bien entendu?

— Oh! » s'exclama Claude comme si cette pensée ne lui était jamais venue à l'esprit. « Oui... évidemment... c'est très possible. Il y a un tas de gens qui ne m'aiment pas, je m'en rends bien compte à présent que j'y songe. »

Annie ne quittait pas des yeux la baie couleur d'azur. Au milieu se dressait une curieuse petite

île rocheuse sur laquelle on apercevait, tout au sommet, ce qui semblait bien être un vieux château en ruine.

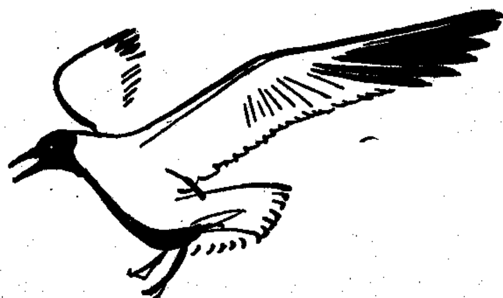
« Quelle île bizarre! murmura Annie. Je me demande comment on l'appelle.

— C'est l'île de Kernach », répondit Claude en tournant son regard aussi bleu que la mer en direction de la niasse rocheuse. « C'est un endroit bien agréable. Si vous me plaisez, en fin de compte, il n'est pas impossible que je vous y mène un jour. Mais je ne vous promets rien. Le seul moyen d'accéder à l'île est, naturellement, d'y aller par bateau.

— Et à qui appartient ce curieux îlot? » demanda François.

La réponse de Claude surprit tout le monde.

« II est à moi! déclara-t-elle. Du moins il *sera* à moi plus tard! Ce sera mon île personnelle... et mon château particulier! »





CHAPITRE III

Une histoire palpitante... et un nouvel ami

LES trois enfants dévisagèrent Claude avec des yeux ronds d'étonnement.

Claude soutint leur regard sans broncher.

« Que veux-tu dire? questionna finalement Mick. L'île de Kernach ne peut pas t'appartenir. C'est une plaisanterie.

— Mais non. C'est la pure vérité, répondit Claude. Tu n'as qu'à demander à maman... Et si tu ne crois pas ce que je dis, je ne t'adresserai jamais plus la parole. Je ne mens jamais. A mon avis, il faut être lâche pour ne pas dire la vérité... et je ne suis pas lâche. »

François se rappela que tante Cécile avait affirmé que Claude était d'une franchise à toute épreuve. Il considéra sa cousine tout en se grattant

tant la tête d'un air perplexe. Se pouvait-il vraiment que son incroyable affirmation fût vraie? « Bien sûr, dit-il, nous te croirons si tu dis la vérité. Mais avoue que cette histoire semble bien extraordinaire. Les enfants de notre âge n'ont pas coutume d'être propriétaires d'îles, même quand il s'agit d'un simple petit îlot comme celui-ci. "

— *Ce n'est pas* un simple petit îlot! protesta Claude, farouche. C'est une île adorable. On y trouve des lapins aussi apprivoisés qu'ils peuvent l'être... et aussi de gros cormorans qui se posent de l'autre côté... et également des centaines de mouettes qui nichent là-bas. Le château lui aussi est magnifique, encore qu'il soit en ruine.

— Tout cela me paraît très excitant, coupa Mick. Mais comment se fait-il que l'ensemble t'appartienne, Claudine? »

Claude le foudroya du regard et ne répondit pas,

« Excuse-moi, dit Mick, désireux de rattraper sa maladresse. Je ne voulais pas t'appeler Claudine... Je voulais dire « Claude »...

— Continue, Claude,... explique-nous comment cette île peut être à toi! » demanda François en passant son bras sous celui de sa maussade petite cousine.

Celle-ci se dégagea d'un geste brusque. « Ne fais pas ça, dit-elle. Je ne suis pas encore certaine que je deviendrai votre amie.

— Bon, bon, grommela François qui commençait à perdre patience. Soyons ennemis alors ou ce qu'il te plaira d'être. Peu nous importe. Mais nous aimons beaucoup ta mère et nous ne voulons pas la peiner en lui laissant supposer que nous ne nous entendons pas avec toi.

— C'est vrai? Vous aimez maman? demanda Claude dont le regard bleu et étincelant s'adoucit un peu. N'est-ce pas qu'elle est adorable? Allons... très bien... je vais vous dire comment il se fait que le château de Kernach m'appartient. Tenez, asseyons-nous ici, dans ce coin où personne ne pourra nous entendre. »

Tous quatre s'installèrent sur le sable de la plage. Claude tourna son regard du côté de l'île qui se dressait telle une sentinelle au milieu de la baie.

« Voici l'histoire! commença-t-elle. Au temps jadis la famille de maman possédait presque toutes les terres de ce pays. Puis nos ancêtres furent ruinés et se trouvèrent dans l'obligation de vendre presque tout leur patrimoine. Cependant ils conservèrent cette île, d'abord parce qu'ils y étaient très attachés, et ensuite parce que, avec le temps, le château s'était en partie effondré et qu'il ne trouvait plus acquéreur.

— C'est curieux tout de même que personne n'ait désiré acheter une jolie petite île comme celle-ci! s'écria Mick. Moi, je l'achèterais tout de suite si j'avais de l'argent.

— De tous les biens que possédait jadis la famille de maman, continua Claude, il ne nous reste plus que la *Villa des Mouettes* où nous habitons; une ferme située dans les environs, et enfin l'île de Kernach. Ma mère m'a promis que lorsque je serai grande l'île serait à moi. Elle a ajouté que je pouvais *déjà* la considérer comme mienne. Comprenez-vous maintenant qu'elle m'appartienne? C'est mon île à moi et je ne permets à personne d'y aborder sans ma permission. »

Ses trois cousins la dévisagèrent en silence. Ils croyaient sans restriction ce qu'elle venait de dire, car c'était évidemment la vérité: Mais quelle drôle de chose de posséder une île à soi! Ils auraient bien aimé être à la place de Claude!

« (Oh! Claudine... je veux dire Claude! s'écria Mick. Tu en as de la chance! Cette île est si jolie ! J'espère que nous compterons bientôt parmi tes amis et que tu nous emmèneras là-bas un jour. Tu ne peux imaginer à quel point cela nous ferait plaisir.

— Ma foi... ce n'est pas impossible *»,* concéda Claude, tout heureuse de l'intérêt qu'elle avait suscité. « Je vais y réfléchir. Je n'ai encore jamais emmené personne au château, bien que plusieurs garçons et filles des environs me l'aient souvent demandé. Mais comme ils ne me plaisent pas, j'ai toujours refusé. »

Cette déclaration fut suivie d'un petit silence.

Le regard des quatre enfants était fixé sur la petite île que l'on apercevait au loin. Comme la marée achevait de descendre, l'espace liquide séparant l'île de l'a terre avait considérablement diminué et Mick demanda soudain s'il n'était pas possible de traverser en pataugeant dans l'eau.

« Non, répondit Claude. Comme je vous l'ai dit, on ne peut aller à l'île qu'en bateau. Elle est plus éloignée qu'elle ne le paraît et l'eau est très très profonde. De plus, mon domaine est entouré de brisants. Il faut savoir exactement où se faufiler? sans quoi on risque de s'échouer dessus. Toute la^v côte est dangereuse par ici. Il y a quantité d'épaves dans le coin.

— Des épaves! s'écria François dont les yeux se mirent à briller de plaisir. Si je te disais que je n'en ai jamais vu de ma vie! Peut-on en apercevoir quelques-unes?

— Certaines ont sombré trop profondément. D'autres ont été enlevées. En fait, il n'en reste qu'une seule, de l'autre côté de l'île. On peut distinguer le mât cassé à condition de s'arrêter juste au-dessus. Encore faut-il que ce soit par mer" calme et que *$-&n* ait de bons yeux. Cette épave, elle aussi, m'appartient. »

Pour le coup, les enfants eurent du mal à croire Claude. Mais elle insista :

« Si, si, cette épave est à moi. Il s'agit d'un bateau ayant appartenu à l'un de mes arrière-arrière-grands-pères.

Je crois qu'on appelle ça un trisaïeul. Ce navire transportait de l'or — de grosses barres d'or — et il a sombré au large de l'île de Kernach.

— Ooooh... et qu'est devenu l'or? demanda Annie, follement intéressée.

— Personne ne le sait, avoua Claude. Je suppose qu'on a pillé l'épate et qu'il a été volé. Bien entendu, on a envoyé des scaphandriers pour se rendre compte, mais aucun n'a jamais pu découvrir la moindre parcelle' d'or.

— Sapristi, quelle histoire passionnante ! commenta François. Et que j'aimerais jeter un coup d'œil à cette épave!

— Eh bien... nous pourrions peut-être y aller cet après-midi, au moment de l'étalé, dit Claude. La mer est calme et l'eau très transparente aujourd'hui. Certainement, dans ces conditions, nous pourrons apercevoir le navire englouti.

— Quel bonheur! s'écria Annie. J'ai toujours passionnément désiré voir une épave en chair et en os! »

Les trois autres éclatèrent de rire.

« En fait de chair et d'os, ne te berce pas trop d'illusions, ma fille! ricana Mick. Tu verras plutôt du bois pourri et du fer rouillé... Et à présent, Claude, si nous nous baignions?

— Il faut d'abord que j'aille chercher Dagobert, déclara Claude en se levant d'un bond.

— Qui est Dagobert? s'enquit Mick.

— Etes-vous capables de garder un secret? demanda Claude. Un secret que mes parents ne doivent pas connaître...

— Bien sûr! Dis-nous vite ton secret. Nous serons muets comme des carpes, assura François.

— Dagobert est mon plus grand ami, expliqua Claude. Je ne pourrais pas vivre sans lui. Mais papa et maman ne l'aiment pas, ce qui m'oblige à le voir en cachette. Je vais le chercher... »

Elle s'éloigna en courant et se mit à gravir à toute allure le sentier de la falaise. Ses cousins attendirent son retour. Ils songeaient que Claude était bien la plus étrange fille qu'ils aient jamais connue.

«. Qui diable peut bien être ce Dagobert? murmura François d'un air intrigué. Sans doute quelque petit pêcheur que les parents de Claude ne désirent pas lui voir fréquenter. »

Etendus tout de leur long sur le sable fin, les trois enfants continuèrent à attendre patiemment. Soudain, ils entendirent la voix claire de leur cousine derrière eux.

« Viens vite, Dagobert! Viens vite! »

Ils se redressèrent pour voir à quoi ressemblait Dagobert mais, au lieu du petit pêcheur qu'ils s'attendaient à trouver, ils aperçurent un grand et gros chien sans race définie, pourvu d'une queue qui n'en finissait pas et dont l'énorme gueule semblait vraiment rire. L'animal,

visiblement fou de joie, bondissait autour de Claude. La petite fille rejoignit ses cousins en courant.

« Je vous présente Dagobert, dit-elle. N'est-il pas magnifique? »

Comme chien, il faut l'avouer, Dagobert n'avait guère droit à un qualificatif aussi élogieux. Ses proportions étaient loin d'être parfaites. Il avait une tête trop grosse, des oreilles trop pointues, une queue trop longue et il était absolument impossible de déceler à quelle espèce en particulier cet être étrange appartenait. Mais c'était un animal si comique, si gauche d'allure, si plaisant et d'un comportement si amical que



les trois jeunes Gauthier se mirent à l'aimer dès le premier coup d'œil.

« Quel bon gros toutou ! s'exclama Annie qui, pour sa peine, reçut un coup de langue sur le nez.

— Oui, il m'a l'air d'une brave bête! » renchérit Mick en donnant une tape amicale à l'énorme chien qui lui fit immédiatement mille fêtes.

« J'aimerais bien avoir un chien comme ça », dit à son tour François qui adorait les animaux et avait toujours désiré posséder un compagnon à quatre pattes. « Tu sais, Claude, il est vraiment sympathique. Tu dois être fière de lui! »

La petite fille sourit et l'expression de son visage changea alors du tout au tout. Sa figure était illuminée et embellie par ce sourire. Elle se laissa tomber sur le sable et Dagobert s'assit à son côté, lui donnant autant de coups de langue qu'il le pouvait.

« Je l'aime énormément, confessa-t-elle. Je l'ai trouvé un jour sur la lande, alors qu'il n'était encore qu'un petit chien d'un an et je l'ai ramené à la maison. Au début, maman l'aimait aussi,' mais quand Dagobert a été grand il a commencé à faire des sottises.

— Quelle sorte de sottises? demanda Annie, très intéressée.

— Eh bien, il a pris la vilaine habitude de mâchonner tout ce qu'il trouve, expliqua Claude.

II s'est mis à mordiller tous les objets qui lui tombaient sous la dent : une couverture neuve que maman venait d'acheter, son plus joli chapeau, les pantoufles de papa,... certains de ses papiers, et quantité d'autres choses. Et puis, il aboyait. Je ne déteste pas l'entendre donner de la voix, mais papa s'est montré d'un autre avis. Il déclare que des aboiements pareils lui portent sur les nerfs. Chaque fois que Dagobert aboyait, papa le battait, moi je me mettais en colère et papa se fâchait contre moi.

— Il te donnait la fessée? demanda Annie. Oncle Henri a l'air tellement sévère ! »

Le regard de Claude s'égara sur les eaux de la baie. Son visage avait repris son expression maussade.

« Peu importe, dit-elle. Ce n'est pas ce qu'il y a eu de pire... Mais un jour papa a déclaré qu'on ne pouvait garder plus longtemps Dagobert à la villa. Maman lui a donné raison : il fallait me séparer de mon chien. J'ai pleuré plusieurs jours durant... et pourtant, vous savez, ce n'est pas dans mes habitudes. Les garçons ne pleurent jamais et moi je suis comme un garçon.

— Oh! si. Les garçons pleurent quelquefois... », commença Annie en jetant un coup d'œil à Mick qui était très pleurnicheur lorsqu'il était plus jeune. Mais Mick donna un coup de coude à sa sœur et la petite fille n'acheva pas s'a phrase.

Claude regarda Annie.

« Les garçons ne pleurent jamais, répéta-t-elle avec obstination. Du moins je n'en ai jamais vu pleurer et j'essaie toujours moi-même de garder les yeux secs. Les larmes, c'est bon pour les gosses et j'ai onze ans. Cependant, la fois dont je vous parle je n'ai pu m'empêcher de hurler lorsqu'il s'est agi de mettre Dagobert à la porte. J'ai pleuré tant et plus et Dagobert aussi a pleuré. »

Les enfants considérèrent Dagobert avec une gravité respectueuse. Ils n'avaient jamais entendu dire qu'un chien pouvait pleurer.

« Tu veux dire... qu'il a versé des larmes véritables? demanda Annie.

— Non, pas exactement, dit Claude. Il est bien trop courageux pour ça. Mais il a poussé des aboiements pleins de détresse et il avait l'air si malheureux que j'en avais le cœur brisé. Et alors j'ai compris qu'il m'était réellement impossible de renoncer à lui.

— Que s'est-il passé ensuite?

— Je suis allée trouver Jean-Jacques, un jeune pêcheur de ma connaissance, expliqua Claude, et je lui ai demandé s'il consentirait à prendre Dagobert en pension chez lui en échange de tout l'argent de poche que je recevais. Il a bien voulu et le marché a été conclu. Voilà pourquoi je n'ai jamais un sou à dépenser. Toutes mes ressources passent à l'entretien de Dagobert. Il a un terrible appétit, vous savez... n'est-ce pas, Dago?

— Ouah! » répondit Dago en se roulant sur le dos et en agitant frénétiquement les pattes. François lui chatouilla le ventre.

« Comment fais-tu quand tu as envie de bonbons ou de glaces? » demanda Annie qui dépensait presque tout son argent de poche en friandises.

« Je m'en passe, un point c'est tout », dit Claude.

Un tel héroïsme plongea dans l'admiration les autres enfants qui adoraient les glaces, le chocolat et les bonbons. Tous trois étaient fort gourmands et auraient difficilement accepté de se priver.

« Je suppose que tes camarades de plage s'offrent quelquefois à partager leurs friandises avec toi? hasarda François.

— Ça leur arrive, mais je refuse toujours, affirma Claude. Du moment que je ne pourrais jamais leur rendre leur politesse, ce serait déloyal d'accepter.»

Au même instant retentit au loin la clochette annonçant le passage du marchand de glaces. François fouilla dans sa poche. Puis il bondit sur ses pieds et se précipita en direction du bonhomme tout en faisant sonner gaiement ses piécettes. Quelques minutes plus tard il était de retour, portant avec précaution quatre cornets au chocolat. Il en donna un à Mick, un à Annie et tendit le troisième à Claude. La petite fille



jeta un regard d'envie à l'appétissante friandise, mais secoua héroïquement la tête.

« Non, merci, dit-elle. Rappelle-toi ce que je viens de vous confier : je ne peux pas disposer de mon argent de poche pour acheter des glaces, «e qui m'empêchera de jamais vous en offrir. Je ne peux donc rien recevoir. Il est malhonnête d'accepter des cadeaux que l'on ne peut pas rendre.

—- Tu peux en accepter de nous, déclara François en essayant de lui fourrer le cornet dans la main. Nous-sommes tes cousins.

— Non, merci, répéta Claude. Mais je vous remercie beaucoup pour votre gentillesse. Tu es un chic garçon, François. »

Elle le regardait de ses clairs yeux bleus et

François se tortura un moment les méninges en cherchant un moyen de faire céder l'obstinée fillette. Brusquement, il sourit.

« Ecoute, lui dit-il. Tu possèdes quelque chose que nous désirons partager avec toi... En fait, il y a beaucoup de choses que nous avons envie de partager avec toi si tu veux bien nous le permettre. Alors, je te propose ceci: tu partages avec nous les choses en question et nous partageons avec toi bonbons et glaces. Qu'en dis-tu? »

Claude considéra son cousin d'un air surpris.

« Je ne vois pas, dit-elle', ce que je peux avoir que vous désiriez partager avec moi.

— D'abord, tu possèdes un chien, répliqua François en caressant Dagobert. Tu pourrais nous le prêter un peu : nous l'aimons déjà beaucoup. Ensuite, il y a ton île. Ce serait chic si tu nous permettais d'y aller! Enfin, ton épave... Nous aimerions bien la voir et la partager aussi avec toi. Glaces et bonbons ont bien peu d'attrait comparés à tes richesses... mais nous pourrions, peut-être quand même mettre tout en commun. »

Claude regarda les yeux bruns et francs posés sur elle. Elle ne pouvait s'empêcher d'aimer François. A dire vrai, il n'était pas dans sa nature de partager quoi que ce soit. Fille unique, elle avait toujours vécu seule, assez repliée sur elle-même, peu comprise de son entourage. D'un tempérament fier, un peu farouche même, elle

se mettait facilement en colère. Elle n'avait jamais eu de véritables amis.

Dagobert leva la tête et comprit que François offrait quelque chose de bon à Claude. Il bondit et donna un grand coup de langue au sympathique garçon.

« Là, tu vois bien... Dago veut également sa part! dit François en riant. Il paraît content d'avoir trois nouveaux amis.

— Oui... on le dirait », répondit Claude. Et, cédant soudain, elle prit la glace au chocolat que lui tendait son cousin. « Merci, François. Je partagerai moi aussi avec vous. Mais promettez-moi que vous ne direz jamais à personne à la maison que j'ai gardé Dagobert.

— Bien sûr, nous te le promettons, assura François. Cependant, même si ton père et ta mère étaient au courant, je ne pense pas qu'ils s'opposeraient à ta combinaison du moment que Dagobert ne vit plus sous leur toit. Dis-moi, comment trouves-tu cette glace? Est-elle bonne?

— Si elle l'est! C'est la meilleure que j'aie jamais dégustée! répondit Claude en léchant son cornet. Elle est délicieusement froide. C'est la première que je mange de l'année. Quel régal! »

Dagobert faisait des efforts pour essayer de grignoter un bout de la friandise. Claude lui en abandonna quelques miettes. Puis, levant les yeux, elle sourit, à ses cousins.

« Vous êtes gentils tous les trois, déclara-t-elle, et je suis contente en fin de compte que vous soyez venus. Cet après-midi nous prendrons le bateau et nous ramerons jusqu'à l'île pour jeter un coup d'œil à l'épave. Ça vous va?

— Comment donc! » s'écrièrent en chœur ses cousins.

Dagobert agita joyeusement la queue. On eût dit que la brave bête comprenait.





CHAPITRE IV

L'épave mystérieuse

LE BAIN qui suivit fut apprécié de tout le monde.

Les jeunes Gauthier découvrirent vite que Claude nageait infiniment mieux qu'eux. Elle possédait un style excellent et pouvait soutenir une allure rapide. De plus, elle était également capable de rester très longtemps sous l'eau sans reprendre sa respiration.

« Tu nous bats tous, et de loin ! constata François avec admiration. Quel dommage qu'Annie ne soit pas meilleure! Annie, il va falloir que tu t'efforces de faire de gros progrès, si tu ne veux pas que nous te laissions en arrière. »

Quand arriva l'heure du repas de midi, les enfants se sentirent un appétit d'ogre. Ils grimpèrent le sentier de la falaise en espérant que

tante Cécile leur servirait un menu soigné. Mme Dorsel ne les déçut pas. A des hors-d'œuvre aussi abondants que variés succédèrent du pâté en croûte, des haricots verts, de la salade, du fromage et un succulent dessert. Les jeunes convives dévorèrent sans se faire prier.

« Que comptez-vous faire cet après-midi? demanda tante Cécile.

— Claude va nous emmener en bateau de l'autre côté de l'île pour nous montrer l'épave du bateau englouti », répondit Annie.

Tante Cécile regarda sa fille d'un air surpris.

« Claude va vous emmener en bateau? répéta-t-elle. C'est à peine croyable. Dis-moi, Claude, que t'arrive-t-il? Jamais jusqu'à présent tu n'avais consenti à prendre personne à bord de ton canot, et bien que je t'en aie souvent priée... »

Claude ne répondit rien et s'absorba dans la dégustation de son dessert. Elle n'avait d'ailleurs pas prononcé un seul mot de tout le repas. Oncle Henri n'avait pas paru à table, au secret soulagement de ses neveux et nièce.

« Ainsi, Claude, reprit tante Cécile, tu vas emmener tes cousins en bateau. Je suis contente que tu t'y sois décidée. »

Claude hocha la tête.

« Je fais ça parce que ça me plaît, déclara-t-elle. Je n'emmènerais personne voir mon épave, pas même le président de la République

ou la reine d'Angleterre si cela ne me plaisait pas.»

Sa mère se mit à rire.

« Eh bien, je suis ravie que tu te plaises en la compagnie de François, de Mick et d'Annie. J'espère que, de leur côté, ils ont plaisir à être avec toi!

— Oh! oui, s'écria Annie avec élan Nous aimons beaucoup Claude et nous aimons également Da... »

Elle avait sur .les lèvres le nom de Dagobert mais ne le prononça pas car, au même instant, elle reçut sur la cheville un coup de pied qui lui fit tellement mal qu'elle laissa échapper un cri de douleur tandis que de grosses larmes lui montaient aux yeux. En même temps, Claude la foudroyait du regard.

« Claude! Pourquoi as-tu donné un coup de pied à Annie alors qu'elle était précisément en train de dire des choses gentilles sur ton compte? s'écria tante Cécile. Sors de table tout de suite. Je ne peux supporter que tu te conduises de la sorte! »

Claude quitta la pièce sans dire un mot et s'en fut dans le jardin, laissant sur son assiette la grosse part de tarte aux pommes qu'elle venait tout juste d'entamer.

Mick, François et Annie regardèrent l'assiette abandonnée d'un air consterné. Annie, surtout, était bouleversée. Comment avait-elle pu être

assez sotte pour avoir oublié qu'il ne fallait pas parler de Dagobert?

« Oh! ma tante, je vous en prie, dites à Claude de revenir ! supplia-t-elle. C'est sans le vouloir qu'elle m'a donné ce coup de pied. »

Mais Mme Dorsel était véritablement fâchée contre sa fille.

« Finissez votre dessert, dit-elle aux autres enfants . J'imagine qu'en ce moment Claude est en train de bouder. Mon Dieu/ qu'elle a donc un caractère difficile !»

Mais peu importait aux cousins de Claude qu'elle fût ou non en train de bouder. Une seule chose les tracassait : il se pouvait qu'à présent Claude n'ait plus du tout envie de les emmener visiter l'épave!

Le repas s'acheva en silence. Puis tante Cécile se leva pour aller voir si oncle Henri ne désirait pas un peu plus de fromage. Ce jour-là, le savant avait préféré manger tout seul dans son bureau pour mieux se concentrer dans son travail. Dès que tante Cécile eut quitté la pièce, Annie ramassa la part de tarte laissée par Claude sur son assiette et se précipita dans le jardin à la recherche de sa cousine.

Les garçons n'avaient pas l'intention de gronder Annie à son retour. Ils savaient que leur sœur avait souvent la langue trop longue mais que, ensuite, elle faisait de son mieux pour rattraper ses gaffes ou, tout au moins, les réparer.

Ils trouvaient même qu'elle possédait un certain courage pour partir ainsi affronter l'indomptable Claude.

Annie trouva sa cousine étendue tout de son long sous un gros arbre, au fond du jardin.

« Claude, lui dit-elle vivement, je suis navrée de ma maladresse. Voici ta part de dessert. J'ai pensé à te l'apporter. Je te promets que, dorénavant, je ne prononcerai jamais plus le nom de Dagobert en public. »

Claude s'assit dans l'herbe.

« J'ai fort envie de ne pas vous emmener visiter l'épave! déclara-t-elle. Sotte que tu es, va! »

Annie sentit son cœur se serrer. C'était bien là ce qu'elle avait craint. De la part de Claude, une telle réaction était inévitable.

« Je comprends, dit-elle avec humilité. Tu as tout à fait raison de ne pas vouloir de moi. Mais les garçons ne t'ont rien fait, eux. Tu n'as aucun motif d'être fâchée contre eux. Emmène-les voir l'épave!... D'ailleurs, ajouta-t-elle en montrant sa jambe, tu m'as donné un rude coup de pied, tu sais. Vois, j'ai déjà un bleu. »

Claude jeta un coup d'œil à la cheville tuméfiée, puis regarda sa cousine.

« Mais n'auras-tu pas du chagrin si j'emmène Mick et François et que je te laisse? demanda-t-elle.

— Si, bien sûr, répondit Annie. Mais je ne

veux pas qu'ils soient privés d'un plaisir par nia faute! »

Alors Claude fit une chose très surprenante de sa part. Elle déposa un gros baiser sur la joue d'Annie. Aussitôt après elle se sentit toute honteuse, car elle était persuadée qu'aucun garçon n'aurait jamais agi de la sorte. Et elle qui faisait toujours de son mieux pour ressembler à un garçon!

« Allons, ça va! » dit-elle d'un ton bourru en prenant sa part de tarte des mains d'Annie. « Tu as failli faire une gaffe. Je t'en ai empêchée en te donnant un coup de pied. Nous sommes quittes. Naturellement, tu Viendras avec nous cet après-midi!»

Annie revint en courant raconter à ses frères que tout était arrangé et, un quart d'heure plus tard, les quatre enfants descendaient en courant le sentier conduisant à la grève. Auprès d'un joli canot vernissé se tenait un jeune pêcheur au teint hâlé par le soleil. Il devait avoir environ quatorze ans. Dagobert frétillait de joie à ses côtés.

« Le bateau est paré, *monsieur* Claude, annonça-t-il dans un sourire. Et Dagobert est prêt lui aussi.

— Merci », répondit Claude en invitant d'un geste ses cousins à monter à bord.

Dagobert lui aussi sauta dans l'embarcation, sa longue queue remuant de plaisir. Claude

poussa le canot et sauta à son tour. Puis elle prit les rames.

Elle avait un coup d'aviron splendide et le bateau avançait sans heurt sur la mer limpide. L'eau était d'un bleu profond, le soleil d'un or éclatant. Les enfants jouissaient de ce merveilleux après-midi et s'amusaient beaucoup de glisser ainsi sur la baie calme. Dagobert s'était posté à la proue et aboyait chaque fois qu'un peu d'embrun rejaillissait sur lui.

« Si vous saviez comme il est amusant par gros temps! déclara Claude en tirant sur les avirons. Alors, il aboie comme un fou après les grosses vagues et se met en colère quand elles l'éclaboussent. Par ailleurs, c'est un excellent nageur.

— C'est magnifique d'avoir un chien comme ça avec nous! » déclara Annie, soucieuse de réparer sa sottise en flattant Dagobert. « Je l'aime beaucoup, tu sais, Claude!

— Ouah! » dit Dagobert de sa voix profonde. Et, se retournant, il lécha l'oreille d'Annie.

« Je suis sûre qu'il a compris mes paroles! s'écria Annie, toute contente.

— Bien sûr qu'il les a comprises! renchérit Claude. Il comprend absolument tout.

— Dis donc ! On dirait que l'île se rapproche ! » annonça soudain François en frémissant déjà de plaisir. « Elle est plus grande que je n'aurais cru. Et ce château ! Il me fascine ! »

Le bateau continua d'avancer et les enfants ne tardèrent pas à constater que l'île était défendue par un véritable rempart de rochers pointus qui formaient tout autour un cercle presque parfait. A moins de savoir exactement entre lesquels passer, aucun bateau n'avait de ce fait accès à la grève de l'île.

Au milieu de celle-ci, sur une petite éminence, se dressait le vieux château. Les pierres dont il était construit avaient jadis été blanches. Actuellement, il ne restait de sa splendeur passée que des voûtes brisées, dés tours effondrées et des murs en ruine. La seigneuriale demeure, autrefois puissante place forte, servait aujourd'hui de gîte aux choucas et aux mouettes qui



venaient se percher sur les pans de murailles encore debout.

« Ce château respire le mystère, murmura François qui ne pouvait en détacher les yeux. J'aimerais bien aborder et monter y jeter un coup d'œil! Et puis, je pense qu'il serait amusant d'aller passer là-haut une nuit ou deux! »

Claude s'arrêta de ramer. Son visage s'était brusquement éclairé.

« Sensationnel! s'écria-t-elle, ravie. Quelle idée splendide! Sais-tu qu'elle ne m'était jamais venue à l'esprit! Passer une nuit sur mon île! Camper là-haut tout seuls, rien que nous quatre! Préparer nos repas et faire comme si nous vivions pour de bon entre ces vieux murs! Oui, ce serait splendide!

— C'est également mon avis, opina Mick en regardant l'île avec envie. Crois-tu que tante Cécile nous donnerait la permission?

— Je ne sais pas, répondit Claude, mais c'est possible. Nous pouvons toujours la lui demander.

— Ne pouvons-nous aborder dans l'île cet après-midi même? demanda François.

— Non, pas si vous désirez voir l'épave... Il nous faut être de retour à la maison à l'heure du goûter et nous n'aurons déjà pas trop de temps pour aller de l'autre côté de l'île et revenir.

— Ma foi,... je crois que j'ai encore plus envie

de voir l'épave que le château de Kernach, avoua François. Dis-moi, Claude, passe-moi les avirons maintenant. Tu ne peux ramer ainsi tout le temps.

— Si, je le peux! affirma Claude. Mais je veux bien te céder la place. Je trouve agréable de profiter de la promenade, étendue au fond du canot pour changer! Attends seulement une minute... Je vais juste prendre le temps de franchir ce passage-ci, qui est assez dangereux, et puis tu me remplaceras jusqu'aux prochains brisants. Les rochers dont cette baie est hérissée sont plus traîtres qu'on ne pourrait-le supposer.»

Au bout d'un moment, François remplaça Claude aux avirons. Le jeune garçon ramait bien, mais sa détente était moins puissante que celle de Claude. Cependant le bateau avançait, très légèrement soulevé par la houle.

Une fois l'île contournée, les enfants aperçurent le château sous un autre angle. Le côté qui faisait face à la mer semblait en plus piètre état encore que celui regardant vers la terre.

« C'est que les grands vents viennent du large, expliqua Claude. Il ne reste pas grand-chose du château de ce côté-ci, sauf quelques pans de murs. Mais il existe un bon petit port, tout au fond d'une baie en miniature. Seulement, il faut savoir où il est si on veut l'utiliser. »

Au bout d'un moment, Claude reprit les avirons et piqua vers le large, laissant l'île de Kernach

derrière elle. Soudain, elle s'arrêta et regarda en direction de la côte.

« Comment fais-tu pour repérer l'endroit où se trouve l'épave? demanda François, très intrigué. Ce ne doit pas être commode!

— Vois-tu ce clocher, là-bas, sur la terre ferme? répondit Claude. Et vois-tu aussi le sommet de cette colline, un peu plus sur la droite?... Eh bien, lorsque tous deux se trouvent placés sur une même ligne et qu'on les aperçoit entre les deux tours du château, alors tu peux être sûr que tu te trouves juste au-dessus de l'épave. Il y a longtemps que j'ai découvert ça !»

En effet, en regardant entre les deux tours du château de Kernach, les enfants virent que celle de l'église et la colline au-delà étaient pratiquement sur une même ligne. Alors, ils se mirent à fouiller des yeux les profondeurs marines, dans l'espoir d'y distinguer la forme de l'épave.

L'eau était calme et sa surface lisse à miracle. Le vent avait cessé de souffler. Dagobert lui aussi regardait dans l'eau, la tête penchée sur le côté, les oreilles dressées, comme s'il eût compris de quoi il s'agissait. Son attitude était si comique que les enfants ne purent s'empêcher de rire.

« Nous ne sommes pas tout à fait à l'à-pic de l'épave, constata Claude en se penchant pardessus bord. L'eau est si claire aujourd'hui que nous pourrons voir à une bonne profondeur. Attendez, je vais ramer un peu plus à gauche.

— Ouah! » aboya soudain Dagobert en remuant frénétiquement la queue. Et, à cet instant précis, les enfants entrevirent quelque chose au-dessous d'eux.

« C'est l'épave! » cria François exultant de joie et manquant tomber à l'eau tant était grande sa surexcitation. « J'aperçois un morceau du mât brisé. Regarde, Mick, regarde! »

Les quatre enfants et le chien, penchés au-dessus de l'eau claire, en fouillaient du regard les profondeurs. Au bout de quelques instants ils arrivèrent à distinguer avec assez de netteté les contours d'une coque sombre d'où jaillissait le mât cassé.

« Pauvre vieux bateau! murmura François. Il



est un peu couché sur le flanc. Il doit trouver bien désagréable de finir ainsi, à pourrir lentement. Claude, j'aimerais bien plonger pour aller le voir de plus près.

— Et pourquoi pas? rétorqua Claude. Tu as ton maillot de bain sur toi? Bon, moi aussi. Alors, comme pour ma part j'ai déjà souvent plongé ici, je t'accompagnerai si tu veux... Mais il faudra que Mick veille à ne pas laisser le canot dériver. Mick, il te suffira de te servir de cet aviron-ci pour maintenir le bateau à l'endroit où nous sommes. — Compte sur moi! »

La fillette se débarrassa vivement de son short et de son chandail et François fit la même chose de son côté. Ils se retrouvèrent en costume de bain. Claude exécuta un splendide plongeon en piquant une tête depuis la proue. Les autres la virent nager sous l'eau : elle progressait par brasses puissantes, tout en retenant sa respiration.

Elle remonta peu après, à bout de souffle.

« Je suis presque descendue jusqu'à l'épave, annonça-t-elle. Elle est toujours dans la position où je l'ai vue la dernière fois. Sa coque est tapissée d'algues et de coquillages. Je voudrais bien pouvoir entrer dans le bateau même. Mais je n'emmagasine jamais assez d'air pour y arriver. Tu plonges avec moi cette fois-ci, François? »

Et François plongea... Malheureusement il était moins habile à nager sous l'eau que sa cousine et ne put descendre aussi loin. Cependant, il savait tenir ses yeux ouverts et eut ainsi la possibilité d'apercevoir le pont de la fameuse épave. Elle lui parut étrange et solitaire. A dire vrai, elle ne plut pas beaucoup à François. Sa vue lui donnait une impression de malaise. Aussi fut-il très content de remonter à la surface où il remplit ses poumons d'air frais et reçut la chaude caresse du soleil sur les épaules.

Il se hissa à bord du canot.

« C'est passionnant mais lugubre ! annonça-t-il à son frère et à sa sœur. Quel malheur qu'on ne puisse pas visiter à fond cette épave! J'aimerais tant pénétrer à l'intérieur et jeter un coup d'œil aux cabines!

—- C'est impossible, affirma Claude. Je vous ai déjà dit que des plongeurs de métier avaient passé une méticuleuse inspection de ce bateau. Ils n'ont jamais rien trouvé... Quelle heure est-il? Oh! là, là, nous allons être en retard si nous ne nous pressons pas un peu! »

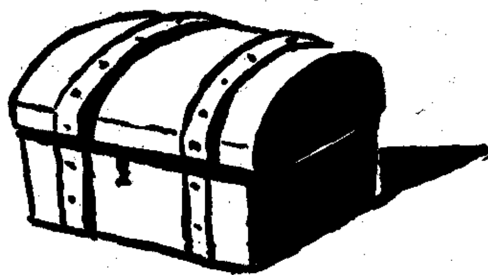
Ils firent diligence et arrivèrent presque à temps pour le goûter. Une fois restaurés, ils sortirent faire une promenade sur la lande. Dagobert, là encore, fut de la partie. Il ne quittait pas les enfants d'une semelle. Bref, le soir venu, les quatre amis se sentirent si fatigués que leurs yeux se fermaient malgré eux.

« Bonne nuit, Claude! dit Annie en se glissant entre ses draps frais. Nous avons passé une excellente journée... grâce à toi!

— Moi aussi, j'ai passé une agréable journée, répondit Claude d'un ton bourru, grâce à *vous!* Je suis contente que vous soyez venus ici pour les vacances. Nous allons bien nous amuser tous les quatre. Je crois que mon château et ma petite île vous plairont!

— Certainement... », affirma Annie.

Et là-dessus elle s'endormit d'un sommeil profond pour rêver d'épaves, de châteaux et d'îles par milliers. Oh! quand donc Claude consentirait-elle à emmener ses cousins sur l'île de Kernach?





CHAPITRE V

Visite à l'île

LE LENDEMAIN, tante Cécile prépara un repas froid. Elle avait projeté d'accompagner les enfants jusqu'à une petite crique des environs où ils auraient la possibilité de se baigner et de patauger à loisir. Le temps s'annonçait splendide et le programme de la journée était agréable. Malgré tout, dans le secret de leur cœur, François, Mick et Annie auraient bien préféré aller visiter l'île de Claude. Cela leur aurait fait mille fois plus de plaisir.

De son côté, Claude n'était pas tellement enthousiasmé par ce pique-nique : non qu'elle détestât cette sorte de distraction, mais parce que la présence de sa mère l'empêchait d'emmener Dagobert. Et une journée entière sans le cher

Dago lui semblait comme un jour sans soleil. « Pas de chance ! murmura François qui devinait la pensée de sa cousine. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu ne dis pas à ta mère que tu as gardé Dagobert. Je suis sûr qu'elle ne verrait aucun inconvénient à ce que tu l'aies mis en pension chez Jean-Jacques. Maman, à la place de tante Cécile, n'y trouverait rien à redire.

— Je veux que personne ne connaisse le secret de Dagobert... que vous autres! déclara Claude avec fermeté. A la maison, vois-tu, j'ai tout le temps des ennuis. Je ne prétends pas qu'il n'y ait pas de ma faute, mais c'est bien fatigant. Papa est très irritable. Il ne vend pas très bien les livres scientifiques qu'il écrit et il ne peut nous gâter comme il le voudrait, maman et moi. Tout ça n'arrange pas son caractère. Par exemple, il voudrait m'envoyer dans une bonne pension, mais il n'en a pas les moyens, Moi, ça m'arrange. Je n'ai nulle envie d'aller en pension. Je préfère rester ici. De la sorte, je ne suis pas obligée de me séparer de mon cher Dago... Au fait, qu'est-ce que je disais?... Ah! oui; que papa se mettait facilement en colère et me punissait souvent. Eh bien, s'il savait que je possède Dagobert, il aurait plus de facilité encore pour me punir.

— Pourquoi n'aimerais-tu pas aller en pension? demanda Annie. François, Mick et moi

sommes tous trois pensionnaires et cela ne nous ennuie pas du tout.

- Moi, ça me déplairait, affirma Claude. Je détesterais me trouver au milieu d'une foule de filles qui mèneraient un tapage infernal autour de moi.

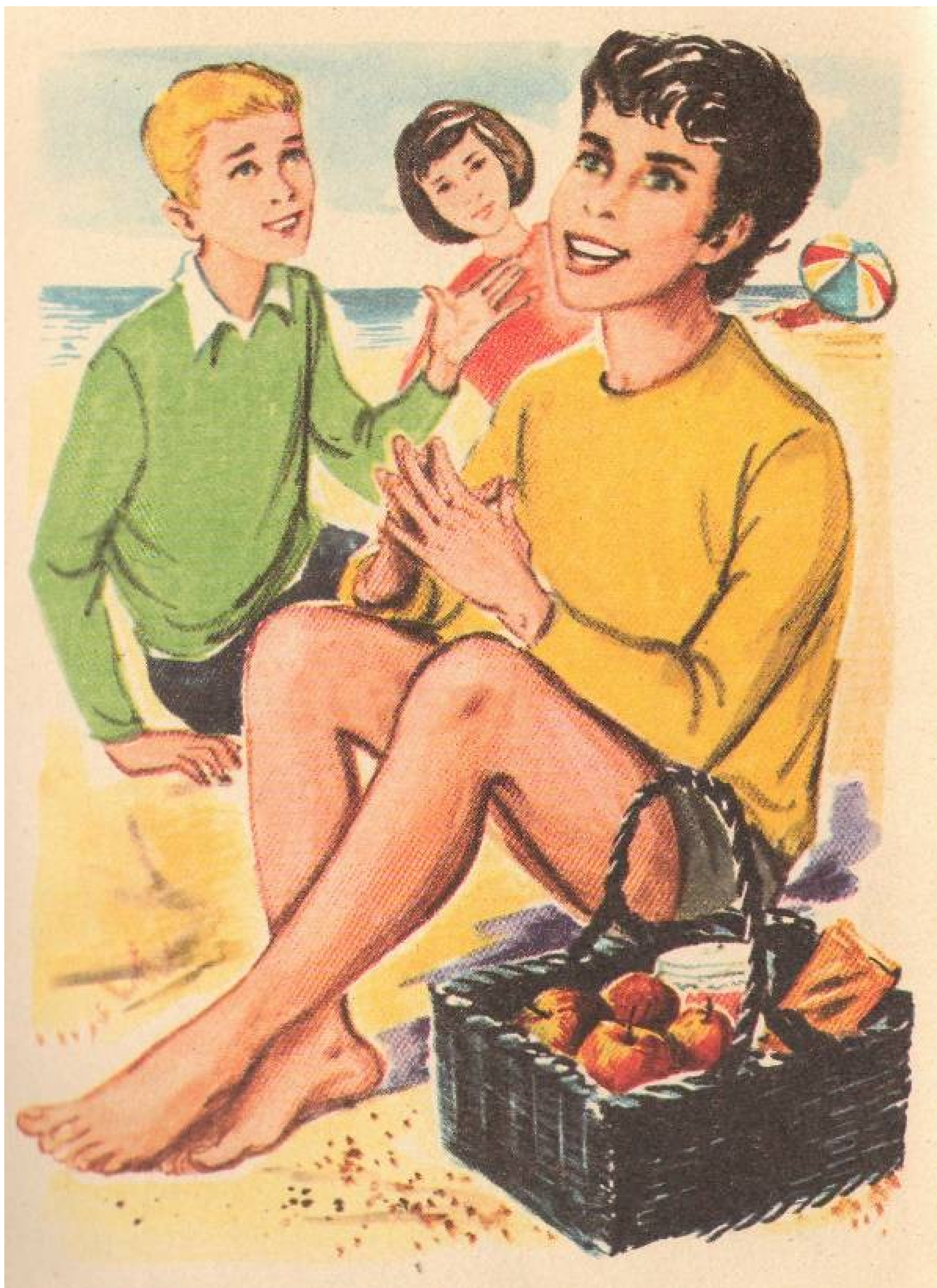
- Tu crois ça, dit Annie. Mais, en réalité, c'est au contraire très amusant d'avoir des compagnes. Et cela te ferait grand bien, Claude, j'en suis persuadée.

- Si tu commences à 'm'énumérer ce qui me « ferait grand bien », je vais te prendre en grippe! s'écria Claude en roulant des yeux féroces. Papa et maman ne cessent de me rabâcher d'ennuyeux conseils... tout le contraire de ce qui me plaît, précisément! Si tu t'y mets toi aussi !

- Là, là, ne te fâche pas! intervint François avec un bon rire. Ce que tu peux être soupe au lait, tout de même! Ma parole, je crois qu'on pourrait allumer une cigarette avec les étincelles qui jaillissent de tes yeux! »

La boutade fit rire Claude malgré elle. Il était impossible de faire grise mine à François qui se montrait, lui, toujours de bonne humeur.

Le pique-nique se déroula sans histoire et les enfants se baignèrent à plusieurs reprises. Il faisait si bon nager parmi les vagues claires, sous le beau soleil brillant! Claude, faisant preuve de gentillesse, apprit à Annie la manière de bien



La boutade, fit rire Claude malgré elle.

nager. La petite n'arrivait pas à coordonner les mouvements de ses bras et de ses jambes et Claude éprouva quelque fierté lorsque, grâce à elle, sa cousine eut enfin triomphé de cette difficulté.

« Comment te remercier? » s'écria Annie, en faisant une nouvelle démonstration de sa science toute neuve. « Je ne nagerai jamais comme toi, bien sûr, mais j'aimerais au moins me débrouiller aussi bien que mes frères! »

Sur le chemin du retour, Claude s'arrangea pour parler à François en aparté.

« Ecoute, voudrais-tu dire que tu vas acheter un timbre ou quelque chose comme ça? demanda-t-elle. Parce que, alors, je pourrais aller avec toi et en profiter pour passer dire un petit bonjour à ce vieux Dagobert. Il doit se désoler de ne m'avoir pas vue de la journée et d'avoir été privé de promenade!

— Entendu! promit François. Je n'ai aucun besoin de timbres, mais je trouverai facilement l'emploi d'une glace ! Mick et Annie peuvent rentrer avec tante Cécile et porter les paquets. Attends, je vais prévenir ta mère ! »

En courant, il rattrapa Mme Dorsel.

« Est-ce que je peux aller acheter des glaces? demanda-t-il. Nous n'en avons pas mangé une seule aujourd'hui. J'aurai vite fait. Et Claude peut-elle venir avec moi?

— Je serais étonnée qu'elle veuille t'accompagner,

répondit tante Cécile, mais tu peux toujours le lui demander.

— Claude ! Viens, avec moi ! » cria François à pleins poumons en s'engageant au pas de course dans le petit sentier conduisant au village.

Claude eut un bref sourire et se mit à courir pour rattraper son cousin. Arrivée à sa hauteur, elle le remercia avec chaleur.

« Tu m'as vraiment rendu service! lui dit-elle. A présent, va acheter tes glaces pendant que je rendrai visite à Dagobert. »

Ils se séparèrent. François fit l'emplette de quatre crèmes glacées et reprit sans se presser le chemin de la *Villa des Mouettes.* Claude le rejoignit en courant au bout de quelques instants. Le visage de la fillette rayonnait de joie.

« Dag va bien! annonça-t-elle. Tu ne saurais croire le plaisir qu'il a eu à me voir ! Il a fait des bonds terribles! Comment... une autre glace pour moi? Tu es un chic garçon, François. Il va falloir que je me dépêche de partager quelque chose avec toi. Si nous allions visiter mon île demain? Qu'en dis-tu?

— Magnifique! » s'écria François dont les yeux se mirent à briller de joie. « Ce serait épatant! Tu es vraiment décidée? Eh bien, allons vite prévenir les autres! »

Les quatre enfants restèrent dans le jardin pour déguster leurs glaces. François transmit à Mick et à Annie l'invitation de Claude. La nouvelle

fut accueillie par des cris de plaisir. Claude était enchantée, Jusqu'ici, elle avait eu le sentiment de son importance chaque fois qu'elle avait refusé d'emmener les enfants du voisinage visiter l'île de Kernach. Mais à présent il lui semblait mille fois plus agréable encore d'avoir accepté d'y conduire ses cousins.

« Je croyais avoir plus de plaisir à m'amuser toute seule, songeait-elle en finissant sa glace, mais je m'aperçois que tout devient plus intéressant en compagnie de François et des autres. »

Les enfants furent invités à aller se débarbouiller et se changer avant le repas du soir. Ils ne cessèrent de parler avec enthousiasme de l'excursion projetée pour le jour suivant. Leur tante les entendit et sourit.

« Ainsi, dit-elle, Claude se propose de vous emmener voir son île. Je suis contente qu'elle partage quelque chose avec vous... Dites-moi, mes petits, aimeriez-vous emporter votre déjeuner là-bas et y passer la journée? L'aller et retour en bateau va vous prendre un certain temps et, pour profiter de la promenade, il vous faut pouvoir demeurer au moins quelques heures dans l'île.

— Oh! tante Cécile! Quelle bonne idée! » s'écria Annie.

Claude regarda sa mère.

« Viendras-tu avec nous, maman? demanda-t-elle.

— Tu n'as pas l'air de beaucoup désirer ma présence, répondit Mme Dorsel d'un ton peiné. J'ai d'ailleurs constaté qu'hier, lorsque j'ai annoncé que je vous accompagnerais en pique-nique, tu as paru contrariée. Sois donc contente... Non, je n'irai pas avec vous demain! Mais je suis persuadée que tes cousins pensent que tu es une drôle de fille pour ne jamais désirer que ta mère partage tes plaisirs. »

Claude ne répondit rien. Elle n'ouvrait d'ailleurs jamais la bouche quand on la grondait. Les autres enfants ne dirent rien non plus. Ils savaient parfaitement que si leur cousine ne tenait pas à voir sa mère les accompagner c'était uniquement parce qu'elle voulait emmener Dagobert. -

« De toute façon, reprit tante Cécile, je ne pourrais pas venir- J'ai du jardinage à faire. Mais vous serez tout à fait en sûreté avec Claude. Elle sait manœuvrer un bateau comme un vrai marin. »

Le lendemain matin, dès le réveil, les trois petits Gauthier inspectèrent le ciel avec appréhension. Mais non! Le soleil était aussi brillant que la veille et la journée s'annonçait splendide.

« Quel beau temps! dit Annie à Claude tout en s'habillant. Il me tarde de faire la connaissance de ton île!

— Veux-tu mon avis? Eh bien, en toute franchise,

nous ferions mieux de ne pas y aller aujourd’hui! répondit Claude d'une manière inattendue.

— Oh! Mais pourquoi? demanda Annie avec une note de détresse dans la voix.

— Je crois qu'il se prépare une tempête ou tout au moins un grain sérieux, répondit Claude en regardant vers le sud-ouest.

— Mais, Claude, qu'est-ce qui te fait penser ça? s'étonna Annie en montrant quelque impatience. Vois ce soleil! Et il n'y a pas un seul nuage dans le ciel.

— Le vent souffle fort, expliqua Claude. Et si tu regardes bien tu apercevras un peu d'écume blanche sur la crête des vagues, autour de mon île. Ce sont des « moutons », et ils ne présagent rien de bon.

— Oh! Claude... ce sera la plus grosse déception de notre vie si tu ne nous emmènes pas là-bas aujourd'hui! » insista Annie qui était incapable de supporter de gaieté de cœur la moindre contrariété. « D'ailleurs, ajouta-t-elle avec finesse, si nous restons à la maison par crainte de la tempête il nous sera impossible d'avoir Dagobert avec nous!

— Oui, c'est vrai ! opina Claude. Eh bien, c'est entendu. Nous allons partir. Seulement, fais attention... si un orage éclate, ne va pas te conduire comme un bébé. Tu t'efforceras de trouver ça agréable et tu n'auras pas peur?

— Hum!... je n'aime guère les tempêtes», commença Annie. Mais elle s'arrêta brusquement en rencontrant le regard plein de mépris que lui lançait sa cousine.

Les enfants descendirent pour le petit déjeuner. Claude demanda à sa mère s'ils pourraient emporter un repas froid comme elle-même l'avait proposé la veille. .

« Oui, répondit tante Cécile. Annie et toi, vous m'aiderez à faire les sandwiches. De leur côté, les garçons iront au jardin choisir des prunes bien mûres pour votre dessert. Quand tu en auras fini avec la cueillette des fruits, François, tu pourras faire un saut au village et en ramener quelques bouteilles de bière et de limonade, à votre choix.

— De la bière pour moi, s'il vous plaît! » réclama François. Les autres enfants optèrent aussi pour la bière. Tous nageaient dans la joie. Ils se faisaient une telle fête de visiter la curieuse petite île! Et Claude était également très heureuse, car son bien-aimé Dagobert ne la quitterait pas de la journée.

On se mit enfin en route. Les provisions se trouvaient réparties dans deux grands sacs. Avant toute chose, on passa prendre Dagobert. Le chien était attaché dans une petite cour, derrière la maison de Jean-Jacques. Le jeune pêcheur était là lui aussi et il sourit joyeusement à Claude.

« Bonjour, monsieur Claude », dit-il avec entrain. François, Mick et Annie ne purent s'empêcher de penser qu'il était étrange d'entendre appeler Claudine « monsieur Claude ».

« Savez-vous, reprit Jean-Jacques, que Dagobert est déchaîné depuis ce matin? Il ne cesse d'aboyer. Je crois qu'il a deviné que vous alliez l'emmener en excursion.

— Bien sûr qu'il l'a deviné! » affirma Claude en détachant son chien.

Sitôt libre, l'animal parut devenir fou de joie. Il se mit à courir en rond autour des enfants, queue et oreilles au vent.

« Si Dagobert était un lévrier, il gagnerait certainement toutes les courses! s'écria François avec admiration. C'est à peine si on peut le voir au milieu de toute cette poussière. Dagobert! Hé! Dago! Viens plutôt nous dire bonjour! »

Dagobert bondit pour lécher l'oreille gauche de François et reprit aussitôt sa course en rond. Enfin il se calma un peu et se mit à trotter aux côtés de Claude tandis que les enfants dévalaient le sentier de la falaise. Son adoration pour sa jeune maîtresse était visible : il léchait à tout bout de champ ses jambes nues et Claude, faisant mine de le gronder, lui tirait doucement les oreilles. Arrivés sur la plage, les quatre enfants grimpèrent dans le canot et Claude s'empara des rames. Jean-Jacques leur fit adieu de la main.

« Vous ne resterez pas trop longtemps dehors, n'est-ce pas? leur cria-t-il. Un grain se prépare. Et un fameux encore, à ce qu'il me semble !

—* Je sais! cria Claude en retour. Mais nous serons de retour avant qu'il n'éclate. II. est encore loin ! »

Claude tint à ramer tout le temps, jusqu'à l'île. Dagobert allait d'un bout du canot à l'autre, aboyant à chaque grosse vague. Les enfants regardaient l'île se rapprocher. Elle leur semblait encore plus impressionnante que l'avant-veille.

« Claude, où comptes-tu aborder? demanda François. Je t'admire de retrouver ainsi ton chemin parmi tous ces rochers à fleur d'eau. J'ai tout le temps peur que notre bateau ne se brise dessus.

— Je vais jeter l'ancre dans cette petite crique dont je t'ai parlé l'autre jour, expliqua Claude. Il n'existe qu'un seul passage permettant de l'atteindre, mais je le connais très bien. Il se cache parmi les brisants de la côte ouest de l'île. »

Avec habileté, la fillette manœuvra l'embarcation entre les rochers et, tout à coup, comme elle venait de dépasser un endroit particulièrement dangereux, ses cousins aperçurent la crique en question. Elle formait un petit havre naturel, aux eaux calmes, bien abrité par de hauts rochers sur deux côtés, et limité par une plage de sable fort hospitalière. Le canot s'engagea dans les eaux de ce port en miniature et,

tout aussitôt, cessa d'être ballotté par la houle. La surface de l'eau, à cet endroit, ressemblait à un miroir limpide.

« Sapristi ! Que ce coin est donc joli ! » s'écria François dont les yeux brillaient de plaisir.

Claude regarda son cousin et ses yeux, à elle aussi, se mirent à briller. Leur bleu était plus éclatant que celui de la mer. C'était la première fois qu'elle emmenait quelqu'un sur son île bien-aimée et elle en éprouvait une joie extrême.

Le canot accosta la plage de sable doré.

« Nous voici enfin sur l'île! » s'écria Annie en sautant à terre et en se mettant à gambader. Dagobert la rejoignit et commença à bondir aussi follement qu'elle. Les autres enfants éclatèrent



de rire. Claude tira son canot aussi haut qu'elle le put sur le sable.

« Pourquoi si haut? demanda François en l'aidant! La marée ne montera pas jusque-là, je suppose?

— Je t'ai dit que je m'attendais à une tempête, répondit Claude. Si elle survient, la baie elle-même ne sera pas à l'abri de grosses vagues et nous n'avons pas envie de perdre notre bateau, pas vrai?

— Bien sûr...

— Explorons l'île! Explorons l'île! » cria Annie qui était arrivée tout en haut du petit port naturel en escaladant les rochers qui l'encerclaient. « Dépêchez-vous de venir me rejoindre! »

Les trois autres la suivirent... L'endroit était vraiment passionnant à visiter. Des lapins s'ébattaient en liberté un peu partout. Ils se dispersèrent de côté et d'autre à la vue des arrivants mais sans pour autant se réfugier dans leur terrier.

« Ils ne semblent guère farouches! constata Mick d'un ton surpris. .

— Ma foi, personne ne vient jamais ici... que moi! répondit Claude. Et j'ai grand soin de ne pas les effrayer. Dago! Dago! Si tu cours après les lapins, je vais te fouetter! »

Dagobert tourna vers sa maîtresse un regard lamentable. Lui et Claude s'entendaient sur

toutes choses excepté sur le chapitre des lapins. Aux yeux de Dagobert, ces animaux étaient faits uniquement pour qu'on leur donne la chasse! Il ne comprendrait jamais pourquoi Claude l'empêchait de leur courir après. Docilement, il se mit à marcher d'un air solennel aux côtés des enfants, non sans suivre d'un regard plein de convoitise les petites boules de fourrure qui s'ébattaient sur l'herbe.

« J'ai l'impression que ces lapins viendraient presque manger dans notre main », émit François.

Mais Claude hocha la tête.

« Non. J'ai déjà essayé mais ils ne sont pas assez apprivoisés. Regardez ces bébés lapins. Ne sont-ils pas adorables?

— Ouah! » dit Dagobert, tout à fait d'accord sur ce point, en faisant quelques pas en direction des petites bêtes. S'apercevant de la manœuvre, Claude le rappela auprès d'elle et il se résigna, la queue basse. « Voici le château! annonça François. Allons-nous le visiter tout de suite? J'aimerais bien!

— Oui, consentit Claude, si tu veux... Regardez... Ici se trouvait jadis l'entrée principale. On passait sous cette voûte aujourd'hui à demi effondrée. »

Les enfants contemplèrent longuement l'arche gigantesque qui se dressait devant eux. Au-delà on apercevait les marches de pierre d'un

escalier en ruine conduisant au centre du château.

« Le château lui-même était autrefois entouré de murailles très épaisses et flanqué de deux tours, expliqua Claude. Une des tours a presque entièrement disparu, mais l'autre est encore en assez bon état. Des choucas y nichent. Ils l'ont encombrée de bûchettes et de brindilles de toute sorte. »

Tandis que les promeneurs se dirigeaient vers celle des tours qui était encore debout, des choucas se mirent à décrire des ronds au-dessus d'eux en croassant d'horrible manière. Dagobert exécuta des sauts de carpe, comme s'il eût voulu les attraper, et les enfants se moquèrent de lui.

« Nous voici arrivés au centre du château », dit Claude en franchisant une porte en ruine. Ses cousins la suivirent dans ce qui semblait être une grande cour, dallée de pierres à moitié enfouies sous les herbes folles.

« Cette cour était jadis une grande salle où les châtelains avaient coutume de se tenir. Par ici, on peut encore voir où se trouvaient les chambres... Regardez! En voici une presque habitable... Mais oui, passez par cette petite porte et vous la verrez! »

La petite troupe suivit les indications de Claude et ils se retrouvèrent tous dans une salle obscure, aux murs et au toit de pierre. A une de

ses extrémités, un vaste emplacement indiquait l'endroit où se trouvait jadis la cheminée. La pièce n'était éclairée que par deux étroites ouvertures tenant lieu de fenêtres. De l'ensemble se dégageait une impression d'étrangeté et de mystère.

« Quel dommage que ce château soit en si piteux état! soupira François. Cette salle paraît être la seule à demeurer à peu près intacte... »

II sortit, entraînant ses compagnons.

« J'en aperçois d'autres de ce côté, ajouta-t-il, mais toutes semblent ou bien n'avoir plus de toit, ou bien avoir perdu un ou deux de leurs murs. La pièce que nous venons de quitter est



la seule où l'on puisse encore habiter. Dis-moi, Claude, il devait y avoir des escaliers conduisant aux étages supérieurs?

— Bien sûr, répondit Claude, mais les marches ont presque toutes disparu. Voyez! On reconnaît une chambre là-haut, à côté de la tour aux choucas. Il est impossible d'y accéder. J'ai essayé, mais je n'y suis pas arrivée. J'ai failli me rompre le cou en tentant l'escalade. Les pierres s'effritent sous le pied.

— Existe-t-il des oubliettes? demanda Mick.

— Je suppose que oui, dit Claude. Cependant personne n'a jamais pu les découvrir... Le sol est trop envahi par les mauvaises herbes! »

Effectivement, la nature avait repris ses droits un peu partout. D'énormes buissons de ronces poussaient de' tous côtés et quelques touffes d'ajoncs jaillissaient dans les coins et entre les dalles. Des herbes folles formaient un tapis sous les pieds et des chardons mauves avaient pris racine dans les trous des murs.

« C'est égal, je trouve cet endroit charmant, moi! déclara Annie. Charmant et ravissant!

— Tu le penses vraiment? questionna Claude, enchantée. Voilà qui me fait plaisir.. Regardez! Nous voici à présent de l'autre côté de l'île, face à la mer. Voyez-vous ces rochers, là-bas, avec de gros oiseaux posés dessus? »

Les enfants regardèrent dans la direction indiquée. Ils aperçurent quelques grosses roches

émergeant des flots. D'étranges oiseaux d'un noir brillant trônaient au sommet. ^

« Ce sont des cormorans, expliqua Claude. Ils ont dû manger beaucoup de poissons pour leur repas et maintenant ils se sont installés là pour digérer en paix. Tiens, tiens! Les voilà qui s'envolent tous à la fois. Je me demande bien pourquoi! » Claude ne tarda pas à recevoir une réponse a sa question. Brusquement, du sud-ouest, un terrible grondement s'éleva...

« Le tonnerre! s'écria Claude. C'est le début de la tempête. Elle a éclaté plus tôt que je n'aurais cru ! » «





CHAPITRE VI

Et la tempête fit un miracle

LES trois petits Gauthier regardaient la mer avec stupéfaction. Ils avaient été si bien absorbés par la visite détaillée du vieux château qu'aucun d'eux n'avait remarqué le brusque changement du temps.

Un second roulement de tonnerre leur parvint. On aurait dit un gros chien grondant derrière les nuages. Dagobert lui-même s'y trompa et répondit par un grondement analogue.

« Ma parole, nous voici coincés ici, murmura Claude, alarmée. Nous ne pourrons pas rentrer à la maison à l'heure prévue, c'est certain. Le vent souffle de plus en plus fort. Je n'ai jamais vu le ciel se couvrir avec une telle rapidité. »

Lorsque les enfants s'étaient mis en route, le

ciel était couleur d'azur. A présent, il virait presque au noir et dé gros nuages sombres couraient à basse altitude. Ils avaient l'air de fuir, comme si un ennemi invisible les poursuivait. Le vent hurlait si lugubrement qu'Annie se sentit effrayée.

« Voilà la pluie qui arrive! » annonça François en regardant une énorme goutte de pluie qui venait de s'écraser sur sa main. « Nous ferions bien de nous mettre à l'abri. Qu'en dis-tu, Claude? Nous allons nous faire tremper si nous restons ici.

— Oui, attends une minute, répondit "Claude. Vois donc la grosseur des vagues qui envahissent la baie. Nous assisterons dans un instant au déchaînement complet d'une tempête peu ordinaire. Seigneur... quel éclair! »

Les vagues, en effet, prenaient des proportions colossales. Le spectacle était fascinant. L'aspect de la mer avait changé aussi vite que celui du ciel. Les flots s'enflaient, s'écrasaient avec fracas sur les rochers et venaient ensuite balayer la petite plage de l'île avec une force terrifiante.

« Je crois qu'il est préférable de tirer notre canot plus haut encore, déclara soudain Claude. Cette tempête s'annonce formidable. En été, vous savez, les tempêtes sont quelquefois pires qu'en hiver. »

François et elle se mirent à courir vers l'endroit où ils avaient laissé le bateau... Claude

avait eu raison de prévoir le pire : déjà des vagues énormes cherchaient à entraîner la petite embarcation.

Suivant une pente douce latérale, les deux enfants tirèrent le bateau presque jusqu'au sommet de la falaise où Claude l'attacha solidement à une souche enracinée dans les rochers.

A présent il pleuvait à seaux. Les vêtements de Claude et de François étaient transpercés.

« J'espère que les autres auront eu assez de jugeote pour se réfugier dans la salle qui possède un toit et des murs » dit Claude en prenant sa course vers le vieux château.

Ainsi qu'elle l'avait supposé, c'est là qu'elle retrouva Mick et Annie. Tous deux avaient l'air gelés et effrayés. Il faisait très sombre dans la pièce qui ne prenait jour que par les deux étroites fenêtres et la petite porte d'entrée.

« Si nous allumions un bon feu pour rendre l'endroit un peu plus réjouissant? proposa François en regardant autour de lui. Je me demande par exemple où nous pourrions bien dénicher du bois sec? »

Comme pour répondre à sa question, une petite troupe de choucas s'envola en criant dans la tempête.

« Que je suis bête! Nous n'allons pas avoir à chercher bien loin! s'écria François. Nous trouverons certainement un tas de branchettes sur le sol, au pied de la tour ! Vous savez bien : là

où les choucas font leur nid. Ils ont dû en laisser tomber pas mal. »

II sortit en courant sous la pluie et se précipita vers la tour. Il en revint bientôt avec une brassée de bois mort.

« Parfait, dit Claude. Nous allons pouvoir faire un beau feu de joie. L'un d'entre vous a-t-il du papier pour l'allumer... et des allumettes?

— Je possède quelques allumettes, répondit François, mais je ne pense pas que nous ayons du papier...

— Mais si! coupa Annie. Nos sandwiches sont enveloppés. Déballons-les, et nous utiliserons le papier pour le feu.

— Bonne idée! » approuva Claude.

Les enfants se hâtèrent de défaire le paquet de sandwiches et, après avoir étalé un mouchoir propre sur une pierre plate, les posèrent sur cette nappe improvisée. Ensuite, ils édifièrent un foyer dans la cheminée encore utilisable, avec le papier dessous et les menues branchettes disposées en croix par-dessus.

Quelle joie de mettre le feu au papier! Celui-ci »e mit à flamber sur-le-champ et les brindilles prirent à leur tour, car elles étaient bien sèches. Bientôt le feu crépita gaiement et la petite pièce M trouva tout illuminée par les flammes dansantes.

Dehors, en revanche, il faisait à présent très sombre. Les gros nuages chargés d'électricité

étaient descendus presque à toucher le haut de la tour du château. Et comme ils allaient vite! Le vent les poussait en direction du nord-est, mugissant presque aussi fort que la mer elle-même.

« Je n'ai jamais, jamais entendu l'Océan faire un aussi terrible vacarme, constata Annie, apeurée. Non, en vérité, jamais! Je crois qu'il lui serait impossible de faire plus de bruit ! »

Elle n'avait pas tout à fait tort. Avec le hurlement du vent et le fracas des grosses vagues autour de la petite île, c'est à peine si les enfants pouvaient s'entendre ! Il leur fallait crier pour se faire comprendre.

« Déjeunons! hurla Mick auquel l'émotion n'arrivait jamais à couper l'appétit. Nous ne pouvons rien faire de mieux, avec cette terrible tempête.

— Ma foi, tu as raison! » opina Annie en jetant un regard de convoitise aux alléchants sandwiches. « Ce .sera amusant de pique-niquer ici, près du feu, dans cette pièce sombre et ancienne. Je me demande depuis combien de temps il n'y est pas venu de convives. Je voudrais bien rencontrer ces gens !

— Pas moi! » affirma Mick avec un certain malaise. On aurait presque dit qu'il s'attendait à voir des personnages du temps jadis entrer dans la pièce pour partager son repas. « Cette tempête est assez sinistre sans que l'on parle encore de choses comme ça. Rencontrer des spectres! En vérité... »

Tous se sentirent beaucoup mieux quand ils eurent dévoré leurs sandwiches et bu de la bière. Le feu pétillait de plus en plus gaiement au fur et à mesure qu'il gagnait les branchettes supérieures. Il dispensait une chaleur agréable car, à présent que le vent soufflait si fort, la température s'était beaucoup rafraîchie.

« Nous irons chacun à notre tour chercher du bois mort », décida Claude.

Annie, cependant, refusa d'y aller seule. Elle faisait de gros efforts pour cacher à quel point la tempête l'effrayait, mais il ne fallait pas lui en demander trop. Il aurait été au-dessus de ses forces de sortir de leur confortable refuge pour s'élancer sous la pluie, avec le tonnerre grondant autour d'elle.

Dagobert, lui non plus, ne semblait guère apprécier la tempête. Il s'était assis tout contre Claude, les oreilles dressées, et il grognait chaque fois qu'un coup de tonnerre ébranlait les vieux murs. Les enfants lui donnaient de temps à autre à manger, car lui aussi avait grand-faim.

Comme dessert, outre les prunes, chacun des enfants avait droit à quatre biscuits.

« Je crois que je vais donner tous les miens à Dagobert, dit Claude. Je n'ai pas pensé à apporter les biscuits de chien qu'il mange d'habitude et le pauvre a l'air si affamé!

— Non, ne fais pas ça! intervint François. Nous allons chacun lui donner un biscuit. Ça lui en fera quatre en tout et il nous restera encore trois biscuits par personne. C'est bien suffisant!

— Vous êtes vraiment gentils. Dis-moi, Dagohert, n'est-ce pas qu'ils sont très gentils?

"— Ouah! » aboya Dagobert qui semblait tout à fait de l'avis de sa petite maîtresse. Et, pour prouver son affection, il donna de grands coups de langue à tout le monde, encore et encore, ce qui fit bien rire les enfants. Alors, fou de joie, il se mit sur le dos et permit à François" de lui chatouiller le ventre.

Mick jeta une nouvelle brassée de brindilles sur le feu et le pique-nique s'acheva gaiement. Un peu plus tard, ce fut encore à François d'aller chercher du bois sec. Il sortit donc dans la tempête. Dehors, il se tint un moment debout, immobile, la pluie ruisselant sur sa tête nue.

L'orage semblait à présent se déchaîner juste au-dessus du vieux château. Un éclair flamboya dans les nues, presque aussitôt suivi d'un coup de tonnerre. François n'avait pas peur de la tempête en général, mais celle-ci l'impressionnait. Elle était vraiment formidable. Les éclairs déchiraient le ciel environ toutes les trente secondes et le tonnerre grondait si fort qu'on aurait cru entendre des montagnes entières s'écrouler.

A peine le tonnerre cessait-il que l'on percevait

le mugissement de la mer... et ce bruit lui aussi avait quelque chose de formidable. L'embrun rejaillissait si haut dans l'air que François, pourtant debout au centre du château en ruine, s'en trouva aspergé.

« II faut à tout prix que.j'aille voir à quoi ressemblent les vagues, songea le jeune garçon. Si leur écume arrive jusqu'à moi, elles doivent atteindre une grosseur monstrueuse ! Je me demande comment nous allons pouvoir rentrer... ce soir. Bah! Annie a déjà posé la question et Claude a répondu que les grains de ce genre étaient de courte durée. » François quitta donc l'enceinte du château et se mit à grimper sur l'un des remparts en ruine. Une fois arrivé au sommet, il s'y tint debout, ses regards dirigés vers le large. Le spectacle qui s'offrait à lui dépassait tout ce qu'il avait imaginé.

Les vagues ressemblaient à de grands murs liquides couleur gris-vert. Elles se ruaient à l'assaut des rochers qui entouraient l'île de Kernach et l'écume jaillissait alors d'un blanc cru et miroitant contre le ciel d'orage. Celles qui venaient s'écraser contre l'île elle-même se précipitaient avec une telle force contre la falaise que François pouvait sentir l'effet de ces coups de bélier : le mur tremblait sous ses pieds.

Le garçon continua à rêver un moment, s'émerveillant tout bas de la beauté du spectacle. Une minute même ii se demanda si l'Océan ne réussirait

pas à submerger l'île ! Puis, à la réflexion, il se dit que, si cela avait dû arriver, la catastrophe se serait produite depuis longtemps. Cependant, il ne parvenait pas à s'arracher à sa contemplation. Et soudain, tandis qu'il regardait déferler les grosses vagues, il aperçut quelque chose de très curieux...

L'objet se détachait sur la mer, au-delà de la barrière des brisants. On le voyait ballotté par les vagues. C'était une masse sombre, assez grosse, qui semblait avoir jailli du sein des flots et cherchait à retrouver éon équilibre. Qu'est-ce que cela pouvait bien être?

« II ne peut s'agir d'un bateau », se dit François en lui-même. Cependant le jeune garçon sentait son cœur battre plus vite tout à coup, et son regard s'efforçait désespérément de percer le double rideau de la pluie et de l'embrun. « Non, ce ne peut être un bateau et pourtant cette chose ressemble bien à un navire. Quel malheur si c'en était vraiment un ! Assurément personne à bord ne pourrait échapper à cette terrible tempête! »

II continua un long moment à guetter l'objet inconnu. La masse sombre reparut au sommet d'une vague, puis disparut de nouveau dans un creux. François se décida alors à aller prévenir les autres. Il entra en courant dans la petite salle où brûlait toujours le feu de bois.

« Claude! Mick! Il y a quelque chose de bizarre



qui flotte sur la mer, au-delà des brisants, au large de l'île! cria-t-il de toute la force de sa voix. Ça ressemble à un bateau et pourtant il paraît impossible que ça en soit un ! Venez vite voir! »

Les trois enfants le regardèrent d'un air surpris puis se mirent vivement debout. Claude jeta en hâte quelques branchettes supplémentaires sur le feu pour l'entretenir puis se précipita à la suite des autres sur les talons de François.

Dehors, il pleuvait toujours mais la tempête semblait pourtant s'être un peu apaisée. Les éclairs s'espaçaient petit à petit et les roulements du tonnerre se faisaient plus lointains. François conduisit la petite troupe jusqu'au mur sur lequel il s'était hissé pour voir la mer.

Les trois autres grimpèrent à leur tour et contemplèrent avec curiosité l'immensité liquide. Ils ne virent d'abord que les gigantesques vagues gris-vert qui accouraient à l'assaut de la terre du fin fond de l'horizon. Elles venaient s'écraser sur les récifs et se ruaient sur l'île comme si elles eussent voulu l'engloutir. Annie s'accrocha au bras de François. Elle se sentait perdue et effrayée.

« Tout va bien, Annie. N'aie pas peur ! » hurla François pour dominer de bruit de la tourmente. « Regarde plutôt là-bas,.., tu vas voir quelque chose d'étrange dans une minute ou deux... »

Quatre paires d'yeux suivirent la direction qu'il indiquait. Cette fois encore les enfants ne virent rien, car les vagues montaient si haut qu'elles leur bouchaient la vue.

Et puis, soudain, Claude entrevit quelque chose.

« Grand Dieu! s'écria-t-elle. C'est bien un bateau! Oui, c'en est un! Serait-il en train de faire naufrage? C'est un navire... pas un petit voilier ou un simple bateau de pêche!

— Pourvu qu'il n'y ait personne à bord! » gémit la pauvre Annie bouleversée.

Les quatre enfants continuèrent à surveiller la forme mouvante et Dagobert se mit à aboyer en l'apercevant à son tour. L'étrange navire était ballotté sur les flots à droite et à gauche. Cependant, il semblait que les vagues le rapprochassent de l'île.

« II va se briser sur les récifs, annonça François brusquement. Voyez,... il pique droit sur les rochers! »

II avait à peine fini de parler que le bateau, avec un craquement sinistre, alla se fracasser sur les rocs acérés qui protégeaient l'île au sud-ouest.

Il demeura là, oscillant légèrement chaque fois que les grosses vagues passaient sous lui et le soulevaient un peu.

« Le voilà immobilisé, dit Claude. Je ne pense pas qu'il bouge, à présent. La marée ne va pas tarder à redescendre, et la coque restera sans doute calée sur les rochers. »

Au même instant, un pâle rayon de soleil se faufila à travers les nuages puis disparut.

« Chic! se réjouit Mick à haute voix. Le beau temps a l'air de vouloir revenir. Nous allons pouvoir nous réchauffer et nous sécher au soleil... Peut-être même pourrons-nous aller voir de plus près à quoi ressemble cet infortuné navire. Oh! François... j'espère qu'il n'y a plus personne" à bord ! Je souhaite que l'équipage ait eu le temps de se sauver et se trouve actuellement en sécurité, quelque part sur la terre ferme. »

Cependant les nuages commençaient à se dissiper. Le vent avait cessé de souffler en tempête. Il s'était transformé en une brise assez forte. Au bout d'un moment le soleil fit une apparition

plus longue que la première fois et les enfants savourèrent sa chaude caresse.

Tous continuaient à regarder le bateau échoué sur les rocs. Soudain, un rayon de soleil tomba en plein dessus et l'éclaira.

« Ce bateau semble bizarre, dit François. Oui, je lui trouve quelque chose d'étrange. Je n'ai jamais vu aucun navire de ce genre. »

Claude considérait le bateau naufragé d'un air intrigué. Soudain, une petite flamme s'alluma au fond de ses prunelles bleues. Elle se tourna vers ses cousins et ceux-ci furent stupéfaits de voir ses yeux devenus si brillants. La. visible excitation de la fillette se manifesta quand elle tenta de communiquer aux autres ce qu'elle avait découvert. Elle n'arrivait pas à trouver ses mots.

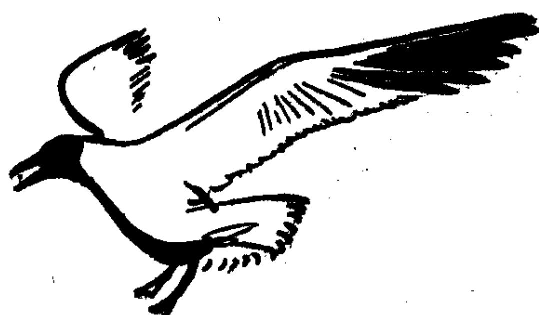
« Eh bien, qu'y a-t-il? demanda François en lui prenant la main.

— François... oh! François!... C'est mon épave! » s'écria Claude d'une voix aiguë, vibrante d'enthousiasme. « Comprends-tu ce qui est arrivé? La tempête a dégagé le navire du fond sur lequel il reposait et il est remonté à la surface. Alors les vagues l'ont dressé sur les rochers. Je te dis que c'est mon épave! »

Très vite, les autres se rendirent compte que Claude avait raison. C'était bien le vieux bateau naufragé qui s'offrait à leur vue. Pas étonnant qu'il leur ait paru si bizarre ! C'était un navire de l'ancien temps, à la silhouette très particulière.

. C'était *l'épave,* surgie des profondeurs où elle dormait depuis si longtemps, et venue s'échouer tout près d'eux...

« Claude! Dès que nous le pourrons, nous remettrons le canot à l'eau et nous irons voir ton épave de tout près. Il nous sera facile à présent de pénétrer dans la coque! s'écria François, fou de joie. Nous en explorerons l'intérieur, d'un bout à l'autre. Et qui sait si nous ne découvririons pas l'or disparu. Oh! Claude! »





CHAPITRE VII

Retour à la «Villa des Mouettes»

Les quatre enfants étaient tellement surpris qu'ils demeurèrent silencieux pendant quelques instants. Ils ne pouvaient détacher leurs yeux de l'épave sombre, se demandant tout bas ce qu'ils découvriraient à l'intérieur. Puis, François prit le bras de Claude et le serra avec force.

« N'est-ce pas merveilleux? murmura- t-il. Oh! Claude, quelle chose extraordinaire, ne trouves-tu pas?»

Claude continua à se taire, fascinée par l'épave. Mille pensées tourbillonnaient dans son esprit. Puis elle se tourna vers son cousin.

« Qui sait si l'épave m'appartient encore à présent qu'elle est remontée à la surface! soupira-t-elle.

J'ignore si les épaves ne reviennent pas à l'Etat. En tout cas, ce bateau* naufragé était jadis la propriété de ma famille. Personne ne s'en est beaucoup soucié quand il était au fond de l'eau... mais crois-tu qu'on me le laissera maintenant qu'il est de nouveau à flot?

— C'est simple! Ne disons rien à personne! proposa Mick.

— Ne sois pas stupide, grommela Claude. Il est évident que le premier pêcheur qui viendra dans les parages repérera l'épave et en parlera aux autres. La nouvelle ne tardera pas à être connue de tout le monde.

— Eh bien, alors, dépêchons-nous d'explorer ce vieux navire avant que personne puisse, y grimper! suggéra Mick avec ardeur. Nul n'est encore au courant... que nous autres. Sans doute pourrons-nous monter à bord dès que la marée sera basse.

— Ne te fais pas d'illusions, répondit Claude. Il est impossible d'atteindre l'épave à pied. Il sera sans doute assez facile de l'approcher avec notre canot mais en ce «moment le risque est encore trop grand : la mer est toujours grosse. Même à marée basse, avec cette tempête, la tentative serait dangereuse, tu peux en être sûr.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas revenir ici demain matin de bonne heure ? proposa François. Je pense que d'ici là personne ne viendra rôder de ce côté. J'ai idée que si nous pouvons être

les premiers à monter à bord nous y trouverons quelque chose... autant qu'il y ait quelque chose à découvrir!

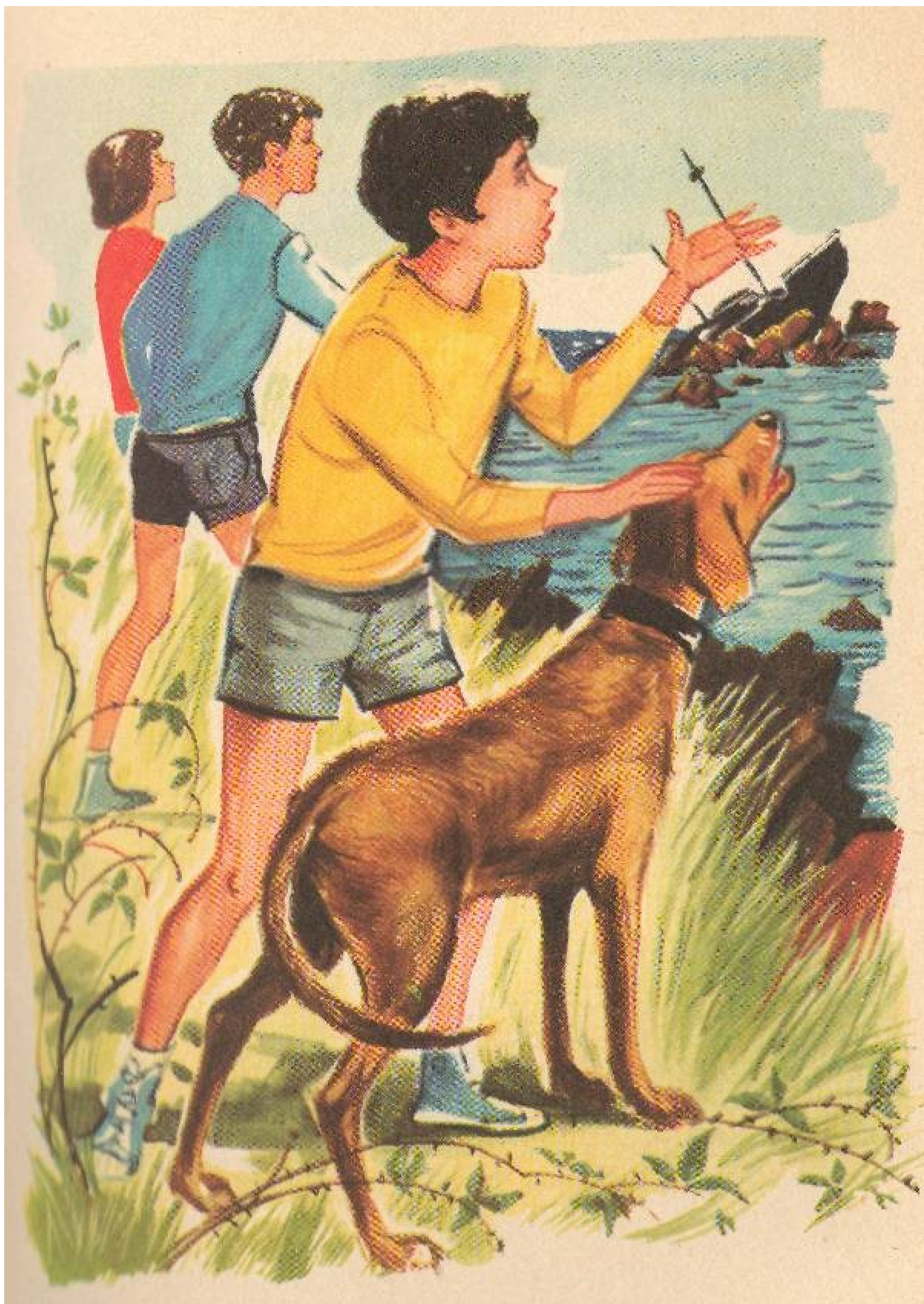
- Oui, c'est possible, répondit Claude. Je vous ai dit que des scaphandriers avaient plongé et visité l'épave aussi bien qu'ils l'avaient pu, mais je suppose que de telles recherches ne sont pas très faciles au fond de la mer. Il se peut que quelque chose leur ait échappé... Toute cette histoire me fait l'effet d'un rêve. Je ne peux pas arriver à croire que ma vieille épave soit remontée à la surface comme cela! »

Le soleil, à présent, avait reparu pour de bon et les vêtements mouillés des enfants commençaient à sécher. Une légère vapeur se dégageait des chandails et des shorts... et même des poils du brave Dagobert. Contrairement aux enfants, le chien n'avait pas l'air de beaucoup apprécier l'apparition de l'épave. Il grondait en la regardant.

« Que tu es bête, Dag ! dit Claude en lui caressant la tête. Tu n'as rien à craindre! Ce n'est qu'un vieux navire!

- Il croit sans doute que c'est une baleine! suggéra Annie en éclatant de rire. Oh! Claude, voilà le jour le plus sensationnel de toute ma vie! Vraiment, il n'y a pas moyen de prendre le canot et d'essayer d'aborder l'épave?

- Non, je te le répète! répondit Claude. Et pourtant, ce n'est pas l'envie qui m'en manque!



Tu n’as rien, à craindre, ce n'est qu'un vieux navire.

Mais c'est tout à fait impossible. D'abord, il me semble que la coque n'est pas encore solidement assise sur les rochers. Peut-être se décrochera-t-elle avant que la marée soit descendue : je la vois bouger chaque fois qu'une grosse vague passe dessous. Il serait dangereux d'y pénétrer déjà. Ensuite, je ne tiens pas à ce que mon canot aille se fracasser contre les brisants. Et c'est ce qui arriverait si nous étions imprudents. Non, Annie, il faut attendre jusqu'à demain. Ton idée est excellente, François. Nous nous débrouillerons pour être ici de bonne heure. En attendant, tenons notre langue. Quand les grandes personnes seront au courant, vous pouvez être sûrs qu'elles estimeront que c'est à elles d'inspecter l'épave. »

Un moment encore les quatre enfants se régalèrent du spectacle offert par le bizarre vieux navire, puis ils reprirent la visite de l'île, si fâcheusement interrompue par la tempête. L'île de Kernach était loin ' d'être vaste, mais elle offrait un énorme intérêt avec sa côte rocheuse, son port abrité, le château en ruine, la tribu jacassante des choucas et enfin les amusants lapins sauvages qui couraient de tous côtés.

« J'adore cet endroit, confia Annie à sa cousine. Je l'adore... il n'y a pas d'autre mot! Ton île est juste de la dimension qu'il faut pour avoir l'air d'une île! Les îles qui sont trop grandes ne donnent pas l'impression d'en être.

Comprends-tu ce que je veux dire? Prends la Grande-Bretagne par exemple. C'est une île, mais les gens qui y habitent ne le sauraient pas si on ne leur avait pas dit. Tandis que ton île à toi ne trompe personne parce que, de quelque côté qu'on se tourne, on aperçoit la mer. Je n'ai jamais rien vu d'aussi joli! »

En écoutant Annie, Claude éprouvait une joie profonde. Elle était très souvent venue sur son île auparavant, mais toujours seule avec Dagobert. Au fond d'elle-même elle s'était bien promis de ne jamais, jamais emmener personne dans son beau royaume. Il lui semblait qu'une présence étrangère aurait défloré son île à ses yeux. Mais elle n'avait pas tenu cette promesse faite à elle-même : elle avait conduit ses cousins dans son domaine enchanté... et celui-ci, à présent, ne lui en semblait que plus merveilleux encore. Pour la première fois, Claude commençait à comprendre qu'on double son plaisir en le partageant avec quelqu'un.

« Attendons encore un peu que les vagues se calment, conseilla-t-elle, puis nous rentrerons à la maison. Je crois qu'il va se remettre à pleuvoir et nous allons encore nous mouiller. Il ne faut pas compter être là-bas pour l'heure du goûter : nous aurons à ramer avec la marée contre nous, vous savez! »

Après toutes leurs aventures de la matinée, les quatre enfants ressentaient la fatigue. Durant

le trajet de retour, ils n'échangèrent que de rares paroles. Chacun à tour de rôle souqua dur aux avirons, excepté Annie qui n'était pas assez forte pour ramer contre le flot. De temps à autre, tout en s'éloignant de l'île, ils se retournaient pour lui jeter un coup d'œil. D'où ils se trouvaient à présent ils ne pouvaient apercevoir l'épave, échouée sur la côte ouest, face au large.

« C'est une chance qu'elle soit de ce côté, déclara François. Comme ça, personne ne peut la voir de la terre. Et nous reviendrons l'explorer demain de si bonne heure qu'aucun pêcheur n'aura encore pris la mer. Je" propose que nous nous levions dès l'aube.

— Oui, ce sera assez tôt, acquiesça Claude. Mais aurez-vous le courage de vous tirer du lit? Il m'arrive parfois de sortir dès le petit jour, mais cela n'est pas dans vos habitudes, je crois?

- Ne t'inquiète pas, répondit François. Nous nous réveillerons à l'heure... Ah! Nous voici enfin presque arrivés. Ça me fait rudement plaisir, vous savez! Je ne sens plus mes bras à force de tirer sur les avirons. Et puis j'ai une telle faim que je me crois capable de dévorer toutes les provisions de tante Cécile.

— Ouah! » aboya Dagobert pour exprimer une opinion semblable quant à la capacité de son estomac.

« II faut que je ramène Dag à Jean-Jacques,

déclara Claude en sautant hors du canot. Tire le bateau sur la plage, François. Je vous rejoins dans quelques minutes. »

Un peu plus tard les quatre enfants se trouvèrent réunis à la table du goûter. Tante Cécile leur avait distribué de grands bols de chocolat fumant qu'ils dégustèrent avec des tartines beurrées et un énorme cake préparé tout spécialement à leur intention. Pendant un moment on n'entendit que le bruit de mâchoires en pleine action. Les convives trouvèrent le gâteau tellement à leur goût qu'ils n'en laissèrent pas une miette. Jamais, déclarèrent-ils, • ils n'avaient mangé rien de meilleur.

« Avez-vous passé une bonne journée? demanda tante Cécile quand son petit monde fut enfin rassasié.

— Oh ! oui, répondit Annie avec vivacité. Nous avons assisté à une magnifique tempête, et nous avons vu s'écraser sur les rochers... »

François et Mick lui donnèrent en même temps un coup de pied sous la tablé. Claude essaya bien d'en faire autant de son côté mais elle était trop loin d'Annie pour l'atteindre. Celle-ci jeta un regard furieux à ses frères et des larmes lui montèrent aux yeux.

« Allons, bon, que se passe-t-il? s'inquiéta tante Cécile. Quelqu'un t'a-t-il donné un coup de pied, Annie? En vérité, mes enfants, voilà des manières que je ne tolérerai pas.

Si vous continuez ainsi, la pauvre Annie va se trouver couverte de bleus. Qu'est-ce que vous avez vu s'écraser sur les rochers, ma chérie?

— Des vagues hautes comme des maisons », expliqua Annie en jetant un regard de défi aux autres. Elle comprenait bien que tous trois s'étaient attendus à lui entendre dire « l'épave de Claude », mais pas un seul instant elle n'en avait eu l'intention. Ils s'étaient trompés et lui avaient donné des coups de pied sans raison valable.

« Pardonne-moi de t'avoir fait mal, s'excusa François, navré. Mon pied a glissé.

— Le mien aussi, ajouta Mick. Oui, tante Cécile, nous avons été témoins d'une tempête formidable sur l'île. Les vagues accouraient du fond de l'horizon, si grosses qu'elles ont eu tôt fait d'envahir le petit port. Nous avons été obligés de tirer notre canot jusqu'en haut de la falaise pour le mettre à l'abri.

— A dire vrai, déclara Annie tout heureuse, je n'ai pas eu trop peur de l'orage. En tout cas j'étais moitié moins effrayée que Da... »

Cette fois-ci, on ne pouvait douter qu'Annie fût sur le point de mentionner Dagobert. Aussi les trois autres se dépêchèrent-ils de l'interrompre en se mettant à parler tous à la fois. François ne put même résister à l'envie de décocher à sa sœur un nouveau coup de pied.

« Aïe ! fit Annie.

— Il y a sur l'île des lapins apprivoisés! cria François.

— Nous avons aperçu des goélands! hurla presque Mick.

— Et les choucas croassaient tant et plus. Cela faisait un vacarme infernal ! ajouta Claude.

— Ma parole, vous faites vous-mêmes autant de bruit que tous les choucas réunis, déclara tante Cécile en riant. A-t-on idée de parler ainsi tous à la fois! Allons, avez-vous terminé? Eh bien, à présent, courez vite vous laver les mains... Mais oui, Claude, je sais bien que tes mains sont poisseuses. C'est moi qui ai fait ce cake et je suis payée pour savoir à quel point peuvent coller les fruits confits dont je l'ai bourré. Ensuite je vous conseille d'aller jouer bien tranquillement dans la pièce voisine, car il pleut et vous ne pouvez songer à sortir. Veille surtout à ne pas déranger ton père, Claude. Il est plongé dans ses travaux. »

Les enfants allèrent se laver les mains.

« Petite imbécile! siffla François entre ses dents à l'intention d'Annie. Tu as failli nous trahir deux fois coup sur coup!

— Ce n'est pas vrai! protesta Annie, indignée. La première fois, je ne voulais pas parler de l'épave, et... »

Claude lui coupa la parole. « Je préférerais que tu divulgues le secret de l'épave plutôt que celui de Dagobert! s'écria-t-elle.

En tout cas, le moins qu'on puisse dire, c'est que tu as une 'terrible langue!

— C'est vrai, reconnut Annie, pleine de remords. Je crois qu'à l'avenir il vaudra mieux que je n'ouvre plus la bouche pendant les repas. J'aime tant Dagobert que je ne peux m'empêcher de parler de lui à tout bout de champ.»

Là-dessus les enfants allèrent jouer dans la pièce contiguë à la salle à manger. Avisant une table, François la retourna avec fracas.

« Nous allons jouer aux épaves, annonça-t-il. Cette table figurera un bateau naufragé que nous explorerons.»

La porte s'ouvrit toute grande derrière lui,



livrant passage à une personne visiblement furieuse. C'était le père de Claude!

« Que signifie tout ce bruit? demanda l'oncle Henri. Claude! Est-ce toi qui as retourné ce meuble?

— Non, mon oncle. C'est moi! avoua François avec franchise. J'avais oublié que vous travailliez.

— Continuez comme ça et je vous condamne à passer au lit toute la journée de demain ! fulmina l'oncle Henri. Claudine ! Veille à faire tenir tranquilles tes cousins! »'

La porte se referma sur M. Dorsel. Les enfants échangèrent des regards consternés.

« Ton père est bien sévère! constata François. Je suis navré d'avoir fait tant de bruit. Ça m'apprendra à être moins étourdi!

— Amusons-nous à un jeu tranquille, conseilla Claude, sinon papa mettra sa menace à exécution et nous serons obligés de rester couchés demain alors que nous sommes si impatients de visiter l'épave. »

C'était là une terrible perspective. Silencieusement, Annie alla chercher une de ses poupées et se mit à jouer. Elle s'était fort bien débrouillée, malgré tout, pour emporter un nombre respectable de ses « filles ».

François, de son côté, prit un livre. Claude s'empara d'un joli petit bateau qu'elle s'occupait à façonner dans un morceau de bois durant ses

moments de loisir. Mick, lui, se contenta de s'étaler dans un fauteuil en songeant à leur expédition du lendemain.

Dehors, la pluie tombait sans arrêt, mais les quatre enfants espéraient bien qu'elle cesserait avant le matin.

« II faudra que nous soyons debout de très bonne heure, rappela soudain Mick en bâillant. Je propose que nous nous couchions tôt ce soir. Qu'en pensez-vous? Je me sens fatigué d'avoir tenu si longtemps les avirons. »

Ordinairement, aucun des enfants n'aimait aller au lit très tôt. Mais ce soir-là l'exaltante perspective d'explorer l'épave les incita à déroger à leurs habitudes. Il fallait être en bonne forme pour la grande aventure.

« D'ailleurs, fit remarquer Annie en abandonnant sa poupée, si nous nous endormons tout de suite, le temps nous paraîtra moins long d'ici à demain matin.

— Mais que va penser maman si nous parlons de monter si tôt après le goûter? s'inquiéta Claude. Elle va certainement s'imaginer que nous sommes malades. Non, croyez-moi, attendons jusqu'au souper. Nous pourrons dire alors que nous sommes fatigués d'avoir ramé — ce qui est d'ailleurs la vérité! Ainsi nous passerons tout de même une bonne nuit et nous serons dispos demain matin pour entreprendre l'exploration de l'épave. Ce sera palpitant, vous verrez!

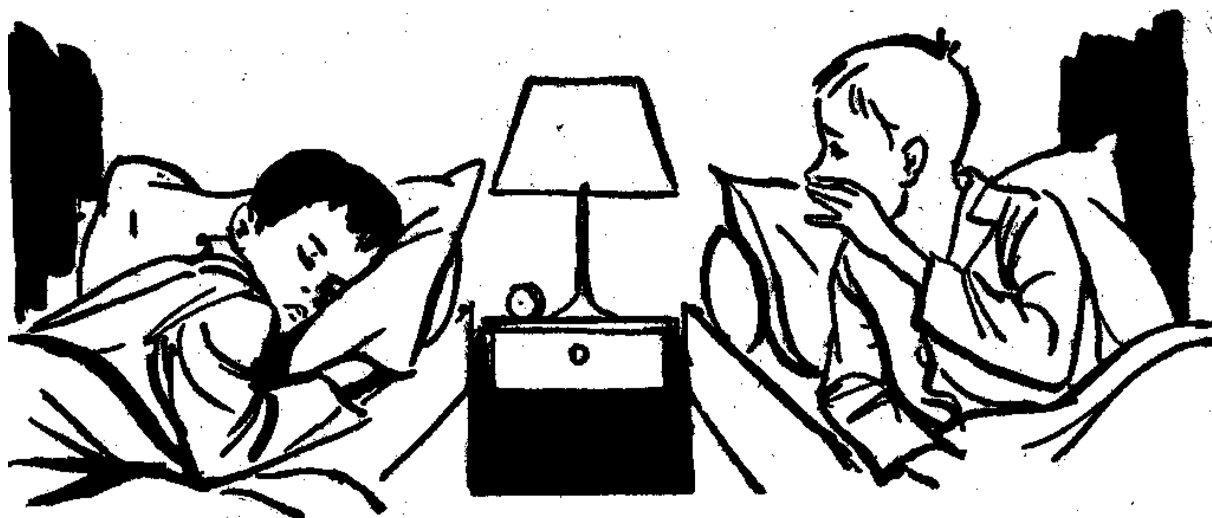
Ce n'est pas à tout le monde qu'il est permis d'aller fouiller l'intérieur d'un vieux navire naufragé... surtout après qu'il a séjourné aussi longtemps au fond de la mer!»

Suivant le conseil de Claude, les enfants montèrent se coucher sitôt la dernière bouchée de leur repas avalée. A huit heures, tous quatre étaient au lit, ce qui ne laissa pas d'étonner grandement tante Cécile.

A peine Annie se fut-elle allongée entre les draps qu'elle s'endormit. François et Mick, eux non plus, ne furent pas longs à trouver le sommeil. Mais, contrairement à ses cousins, Claude demeura éveillée assez longtemps. Elle pensait à son île, à son épave et, bien entendu, à son cher Dagobert!

« J'emmènerai Dago avec nous, songea-t-elle avant de s'endormir. Nous ne pouvons pas" le laisser en arrière. Lui aussi participera à l'aventure! »





CHAPITRE VIII

Exploration de l'épave

FRANÇOIS fut le premier à se réveiller le lendemain matin. Il ouvrit les yeux à l'instant même où le soleil surgissait à l'est au-dessus de l'horizon et commençait à illuminer le ciel de ses rayons dorés.

François demeura un moment à regarder le plafond puis, soudain, se rappela tous les événements de la veille. Alors il se redressa sur son lit et appela tout bas mais aussi distinctement qu'il put :

« Mick! Debout! Nous allons visiter l'épave! Eveille-toi, mon vieux. »

Mick remua, ouvrit à son tour les yeux, et sourit à son frère. Il se sentait tout heureux. N'allait-on pas se mettre en route pour vivre une

belle aventure? D'un bond, il sauta à bas de sa couche et courut à la chambre des filles. Tout doucement il en ouvrit la porte. Les deux cousines dormaient encore. Annie était lovée sous ses couvertures, à la manière d'une marmotte.

Mick secoua Claude et donna une bourrade à Annie. Les fillettes se réveillèrent et s'assirent sur leur lit.

« Levez-vous vite! chuchota Mick. Il fait déjà jour. Il faut nous dépêcher. »

Les yeux bleus de Claude étincelaient tandis qu'elle s'habillait. Annie, de son côté, se hâta de passer ses vêtements — un maillot de bain, un short et un chandail — et d'enfiler une paire de sandales en caoutchouc. Personne ne fut long à se préparer.

« Et maintenant, veillons à ne pas faire crier les marches en descendant l'escalier », recommanda François quand les quatre enfants se retrouvèrent sur le palier. « A aucun prix il ne faut éternuer ou rire. »

Le jeune garçon savait de quoi il parlait : Annie était sujette à de brusques fous rires et cela risquait de faire échouer leurs projets.

Cette fois-ci, par chance, la petite fille sut conserver son sérieux aussi bien que les autres et descendit avec autant de précautions qu'eux. Au bas de l'escalier, il fallut encore ouvrir la porte. Elle ne grinça pas et François la referma

avec soin derrière lui avant de rejoindre les autres qui se hâtaient le long de l'allée du jardin. Celui-ci était clôturé par une barrière dont le portail faisait un bruit affreux. Pour éviter de se trahir en l'ouvrant, les enfants préférèrent passer par-dessus.

Le soleil, bien qu'encore bas sur l'horizon, brillait à présent de tout son éclat. Sa chaleur avait quelque chose de réconfortant. Quant au ciel, il était d'un bleu si intense qu'Annie eut l'impression qu'il venait d'être lavé.

« On dirait qu'il rentre tout juste de la blanchisserie!» pensa-t-elle tout haut.

Ses compagnons se mirent à rire. Annie disait parfois de si drôles de choses! Cependant, ils comprenaient parfaitement ce que sa phrase signifiait. Le jour avait l'air tout neuf... les nuages étaient si rosés dans l'azur du ciel, et la mer semblait si fraîche et si calme! Il était impossible de croire qu'une horrible tempête l'avait bouleversée la veille.

Claude mit son canot à flot. Puis elle alla chercher Dagobert tandis que les garçons disposaient les avirons dans les tolets. Jean-Jacques, le jeune pêcheur, fut très surpris de voir arriver Claude d'aussi bonne heure. Lui-même se disposait à sortir en mer avec son père, pour pêcher. Il accueillit « monsieur Claude » avec un large sourire.

« Vous allez faire une promenade? lui demanda-t-il.

Sapristi, quelle tempête hier! Vous avez vu ça? J'ai cru un moment que vous vous trouviez en plein dedans!

— Eh bien, vous ne vous trompiez pas ! répondit Claude. Allons, viens, Dag! arrive! »

Dagobert était ravi de se retrouver auprès de sa maîtresse à une heure aussi matinale. Pour manifester sa joie, il se mit à bondir à ses côtés, tandis qu'elle courait pour rejoindre ses cousins. Il faisait si bien le fou qu'à plusieurs reprises il faillit la culbuter. Dès qu'il aperçut le canot, il se rua vers lui et sauta dedans. Puis, dressé à l'arrière, la langue pendante, il agita la queue d'un air triomphant.

« Je me demande comment sa queue peut encore tenir au reste du corps, murmura Annie d'un air pensif. A force de la remuer ainsi, il finira par la perdre un de ces jours! »

Les enfants mirent le cap droit sur l'île. Les difficultés de la veille n'existaient plus : ramer était un plaisir tant les eaux de la baie de Kernach étaient calmes. On contourna l'île de manière à l'aborder du côté du large.

Enfin l'épave apparut, dominant les brisants de sa haute masse. Elle était tout à fait immobilisée à présent et ne bougeait pas le moins du monde quand les vagues passaient dessous. Elle se trouvait légèrement couchée sur le flanc. Le mât brisé, dont la tempête avait encore emporté un bout, se dressait comme un signal de détresse.

« La voici donc ! murmura François avec exaltation. Pauvre vieille épave ! Elle est encore plus mal en point qu'auparavant. Vous rappelez-vous le bruit terrible qu'elle a fait en venant s'écraser sur ces rochers?

— Comment allons-nous arriver jusqu'à elle?» demanda Annie en considérant l'aspect peu engageant des dangereux brisants alentour.

Mais Claude ne semblait pas troublée. Elle connaissait à fond la côte de sa petite île, ses pièges, et aussi la façon d'échapper à ses dangers. Elle mania habilement les avirons et réussit à venir tout près de la grosse épave.

De leur canot, les enfants levèrent les yeux pour contempler le vieux navire. Il était grand, beaucoup plus grand qu'ils ne l'avaient cru lors qu'ils le regardaient au fond de la mer. Sa coque était incrustée de coquillages de toutes sortes et tapissée de longues algues brunes et vertes. Il s'en dégageait une odeur étrange. Les flancs de l'épave offraient de larges déchirures, d'aspect récent : elles provenaient de sa rencontre brutale avec les rochers pointus. Le pont également, que l'on apercevait grâce à l'inclinaison du navire, présentait des trous. L'ensemble donnait une impression de tristesse et d'abandon, mais les enfants n'éprouvaient que la joie intense de la découverte.

Claude s'approcha un peu plus des brisants sur lesquels reposait l'épave. Les vagues les

recouvraient à intervalles réguliers. Claude regarda autour d'elle.

« Nous allons amarrer notre canot à l'épave elle-même, décida-t-elle. Et nous monterons facilement sur le pont en escaladant la coque. Attention, François!... Tâche d'envoyer le nœud coulant de ce filin autour du morceau de bois qui dépasse là-haut. Nous allons voir s'il est assez solide pour nous porter.»

François exécuta avec succès la manœuvre. Le filin se raidit et le bout de bois tint bon. Alors Claude grimpa comme un singe le long du flanc de l'épave. Elle possédait une agilité merveilleuse. François et Mick la suivirent, mais il fallut aider Annie pour qu'elle pût rejoindre les autres.

Bientôt les quatre enfants se trouvèrent réunis sur le pont incliné. Les herbes marines le rendaient glissant et l'odeur qui s'en dégageait était très forte. Cette senteur acre ne plaisait pas du tout à Annie.

« Ainsi, c'était là le pont, murmura Claude. Et voici sans doute l'écoutille par laquelle passaient les hommes de l'équipage pour aller et venir. »

De la main, elle désignait une ouverture au-delà de laquelle on distinguait les vestiges d'une échelle de fer. Les quatre enfants se penchèrent au-dessus. Du regard Claude s'efforçait de percer l'obscurité.

« Je crois que cette échelle est encore assez

solide pour supporter notre poids, dit-elle. Je vais descendre la première. L'un de vous a-t-il une torche électrique? Il fait plutôt sombre là-dedans ! »

François possédait une lampe de poche. Il la tendit à sa cousine. Les enfants étaient silencieux. L'atmosphère, autour d'eux, leur semblait empreinte de mystère. Ils éprouvaient une vague angoisse. Qu'allaient-ils trouver à l'intérieur de l'épave?

Claude alluma la torche et, hardiment, s'engagea dans l'écoutille. Les autres descendirent à sa suite.

La lumière de la petite lampe fit surgir des ténèbres un étrange spectacle. L'intérieur du bateau possédait un plafond bas, fait de chêne très épais. Les enfants devaient avancer en baissant la tête le long de ce qui, jadis, avait dû être une coursive. A droite et à gauche ils devinaient l'emplacement des anciennes cabines, mais il était difficile de distinguer quelque chose de pré-, cis tant l'ensemble était délabré et envahi d'herbes marines. L'odeur était encore plus affreuse que sur le pont : cela sentait à la fois le bois pourri et les algues en décomposition.

Les jeunes explorateurs — ainsi qu'ils se qualifiaient eux-mêmes ! — glissaient souvent sur le plancher gluant. Malgré tout, ils arrivèrent à mener à bien leur inspection. Le navire était moins vaste qu'ils ne l'avaient pensé un instant

plus tôt. Sous les cabines, ils trouvèrent une grande cale qu'ils visitèrent à la lueur de la torche.

« Je suppose que c'est ici que devaient se trouver entassés les coffres d'or », dit François.

Mais, hélas! le trésor avait disparu et les enfants ne trouvèrent rien d'autre que de l'eau et des poissons. Ils ne pouvaient d'ailleurs descendre plus bas, car l'eau était profonde. Cependant, il était bien visible qu'il ne traînait pas la moindre parcelle d'or sur le plancher crevé. Un ou deux tonneaux flottaient mais le couvercle n'existait plus depuis longtemps et ils étaient rigoureusement vides.

« Ces barils devaient contenir jadis de l'eau potable, ou des réserves de viande et de biscuits, dit Claude. Retournons voir les autres parties du navire. J'aimerais jeter un nouveau coup d'œil à l'emplacement des cabines... Je trouve passionnant de contempler les couchettes sur lesquelles ont dormi les marins de l'ancien temps... Et voyez donc ces vieilles chaises de bois. Dire qu'elles sont encore là après tant d'années... Oh! et regardez de ce côté. Ces petits trucs, là, contre la cloison, étaient certainement des crochets de fer! Ils sont tout rouilles à présent mais jadis on devait y suspendre des casseroles et des plats! »

Là visite de la vieille épave se poursuivit. Les enfants n'avaient pas perdu tout espoir. Ils fouillaient du regard les moindres recoins, souhaitant

avec ardeur découvrir les fameux coffrets d'or dont Claude leur avait parlé, mais ils ne trouvèrent pas la plus petite boîte, même vide.

Ils arrivèrent enfin à une cabine plus vaste que les précédentes. Dans un coin, ils aperçurent une couchette : un crabe énorme l'occupait. Quelques vestiges de mobilier subsistaient : ce qui semblait avoir été une table s'appuyait contre la couchette. Mais à présent la table en question ne possédait plus que deux pieds et était tout incrustée de coquillages. Des étagères de bois, décorées de festons d'algues, s'accrochaient encore piteusement aux parois de la cabine.

« Cette cabine devait être celle du capitaine, insinua François. C'est la plus vaste de toutes. Tiens, qu'y a-t-il dans ce coin?

— Une vieille tasse, répondit Annie en prenant l'objet. Et voici la moitié d'une soucoupe. J'ai idée que le capitaine buvait une tasse de café, assis à cette table, lorsque la catastrophe s'est produite. »

A l'évocation du naufrage, un vague malaise s'empara des enfants. Ils eurent soudain l'impression d'étouffer dans cette petite cabine sombre et malodorante, dont le plancher humide était glissant sous leurs pieds. Claude elle-même commença à se dire que l'épave était plus à sa place au fond de là mer qu'à la surface.

« Allons-nous-en! murmura-t-elle en frissonnant. Je n'aime pas beaucoup cet endroit. Il est plein d'intérêt, c'est certain, mais je le trouve un peu effrayant aussi. »

Les quatre enfants se disposèrent à partir. Avant de quitter la pièce, François regarda une dernière fois la petite cabine à la lueur de sa torche. Il allait éteindre celle-ci et suivre les autres pour regagner le pont avec eux, quand il aperçut soudain quelque chose qui le fit s'arrêter net. Il regarda mieux puis rappela ses compagnons.

« Hep ! là-bas ! Attendez un peu ! J'ai découvert une sorte de placard dans la cloison. Voyons s'il ne contient pas un objet intéressant! »

Les autres revinrent en courant sur leurs pas et regardèrent à leur tour. Ce qu'ils virent ressemblait à une petite armoire encastrée dans l'épaisseur du mur de bois. Le trou de la serrure avait attiré l'attention de François : il n'y avait pas de clef dedans !

« Hein! Si nous trouvions quelque chose... », insista François, plein d'espoir.

Il essaya d'ouvrir la porte du placard avec ses doigts mais ne put seulement l'ébranler.

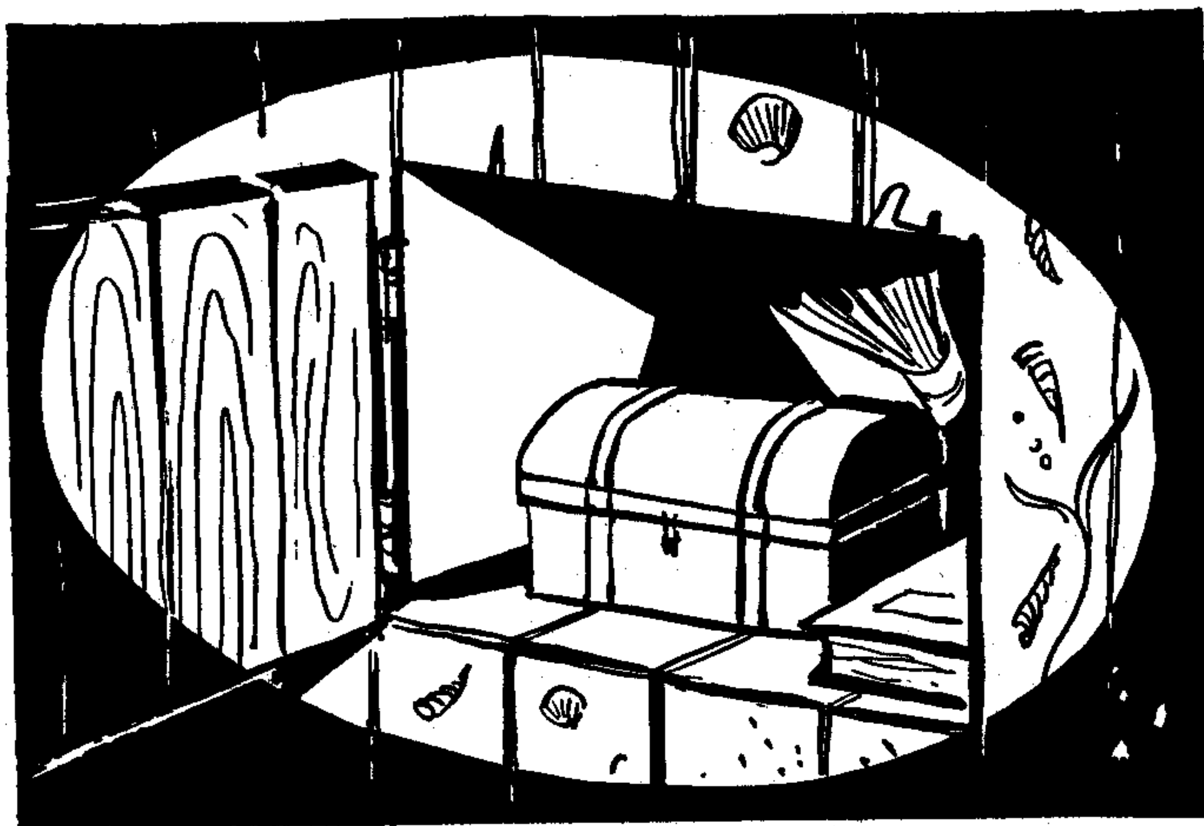
« Elle est fermée à clef, haleta-t-il, et c'est bien naturel si cette armoire renferme un trésor!

— La serrure doit être rouillée! » déclara

Claude en essayant à son tour d'ouvrir la porte sans plus de succès que son cousin.

Alors elle prit dans sa poche un solide couteau de marin et, l'ayant ouvert, en introduisit la lame dans la fente de la porte. Puis elle pesa dessus et, brusquement, la serrure céda et la porte s'ouvrit toute grande. François éclaira l'intérieur du placard et les enfants aperçurent une petite étagère avec, posé dessus, un objet très curieux.

C'était un coffret de bois, gonflé par l'eau de mer dans laquelle il avait si longtemps séjourné. Juste à côté se trouvaient deux ou trois objets qui semblaient être de vieux livres réduits à l'état de pulpe, et aussi quelques instruments de



marine difficilement reconnaissables tant ils étaient rouilles et abîmés.

« Rien de tout cela n'est très intéressant... sauf le coffret, déclara François, résumant l'opinion générale.

— Il y a des chances, dit Mick, pour que ce qui se trouve à l'intérieur ait été gâté par l'eau de mer, comme le reste. Mais nous pouvons toujours essayer de l'ouvrir. »

François et Claude unirent leurs forces pour faire sauter la serrure du vieux coffre de bois. Le couvercle était sculpté et portait les initiales H.K.

« Ce sont sans doute celles du capitaine, suggéra Mick.

— Non pas! Ce sont les propres initiales de mon trisaïeul! » expliqua Claude dont les yeux se mirent à briller plus encore qu'à l'ordinaire. « Maman m'a souvent parlé de lui. Il s'appelait Henri de Kernach et ce bateau lui appartenait. Ce coffret devait lui servir de coffre-fort particulier. Je suppose qu'il y enfermait ses papiers personnels. Oh! si nous pouvions seulement arriver à l'ouvrir! »

Mais il était impossible de venir à bout de la serrure avec l'aide du seul couteau de Claude. Les enfants finirent par y renoncer et François mit le coffret sous son bras pour l'emporter.

« Nous l'ouvrirons à la maison, dit-il, en nous servant d'un ciseau à froid et d'un marteau. Tu

vois, Claude, nous avons tout de même fait une trouvaille! »

Les quatre enfants avaient l'impression qu'un objet très précieux était tombé entre leurs mains. Le mystère qui entourait le coffret lui conférait une importance singulière. Trouverait-on quelque chose à l'intérieur? Et dans l'affirmative, que serait-ce? Il leur tardait d'être de retour chez eux pour avoir la clef de l'énigme.

Ils remontèrent sur le pont, grimpant le long de la vieille échelle de fer avec allégresse. A peine se retrouvèrent-ils au grand jour qu'ils s'aperçurent que d'autres personnes venaient de découvrir l'épave.

« Mon Dieu! La plupart des bateaux de pêche de la baie de Kernach ont l'air de s'être donné rendez-vous ici! » s'exclama François à la vue de la flottille qui s'était approchée de l'épave autant que faire se pouvait.

Les pêcheurs contemplaient le vieux navire sans songer à cacher leur stupéfaction. Quand ils virent les enfants sur le pont, ils les hélèrent à pleins poumons.

« Ohé ! Ohé là-haut ! Qu'est-ce que c'est que ce bateau?

— C'est la vieille épave ! rugit François dans ses mains en porte-voix. Elle est remontée à la surface au cours de la tempête d'hier.

— Ne leur en dis pas plus, ordonna impérieusement Claude en fronçant les sourcils. C'est

mon épave. Je ne veux pas que des curieux viennent fouiner à bord. »

François se tut et, tout en regrettant de ne pouvoir rester davantage, les quatre enfants regagnèrent leur canot. Ils firent force rames pour rentrer chez eux le plus rapidement possible. L'heure du petit déjeuner était déjà passée. Peut-être allait-on les gronder... Peut-être même le terrible oncle Henri allait-il les punir? Mais, dans le fond, la punition leur importait peu. Ils avaient visité l'épave et 'en ramenaient un coffret qui pouvait contenir... -eh bien, peut-être pas *des* barres d'or, mais tout au moins *une* petite, bien modeste!

Effectivement, de retour à la *Villa des Mouettes,* les enfants reçurent une semonce. En outre, ils durent se contenter de café au lait et de simples tartines de beurre, sans la moindre confiture dessus, car l'oncle Henri déclara que des enfants qui arrivaient si tard à table ne devaient pas avoir grand-faim. Le petit déjeuner fut plutôt morne.

Avant de rentrer, Claude avait ramené Dagobert à Jean-Jacques ou, plus exactement, elle avait attaché le chien dans la cour du jeune pêcheur, celui-ci n'étant pas encore de retour. Elle l'avait aperçu un instant plus tôt, auprès de l'épave, que lui et son père dévoraient des yeux.

Avant de se mettre à table, aussi, les enfants avaient pris.la précaution de cacher le précieux

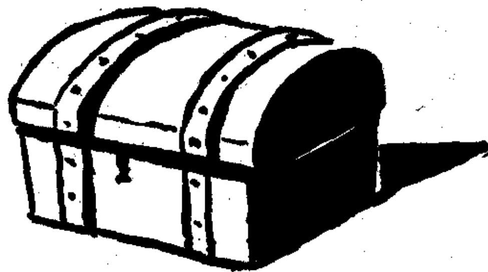
coffret dans-la chambre des garçons, sous le lit.

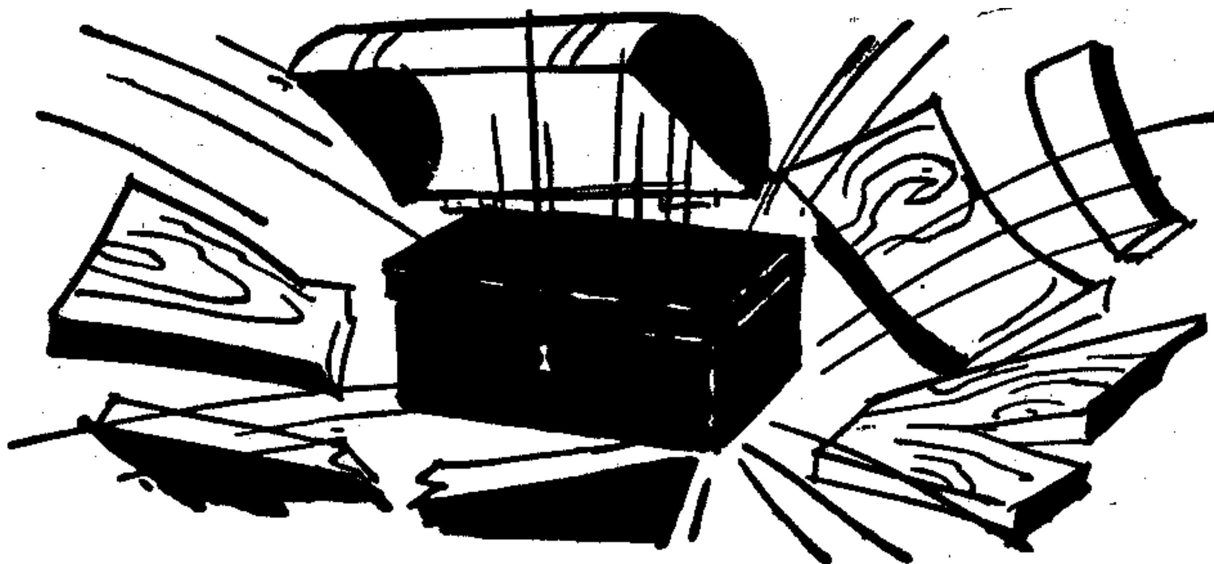
Qu'aurait pensé Claude si elle avait pu voir Jean-Jacques à la minute même? Le jeune pêcheur, se tournant vers son père, lui proposait soudain :

« J'ai une idée! Nous pourrions récolter quelque argent en conduisant ici les estivants qui désireront voir cette vieille épave. Qu'en penses-tu? »

Avant la fin de la journée, des douzaines de curieux qui avaient pris place dans de petits bateaux à moteur mis à leur disposition par les pêcheurs, purent ainsi admirer le vieux navire.

Quand Claude l'apprit, un peu plus tard, elle piqua une terrible colère. Hélas ! il n'y avait rien à faire. Après tout, comme lui dit François, on ne peut empêcher les gens de se servir de leurs yeux !





CHAPITRE IX

Le secret du coffre

LA PREMIÈRE chose que firent les enfants après le petit déjeuner fut d'aller chercher leur précieux coffret et de l'emporter au fond du jardin, où se trouvait la cabane à outils. Il leur tardait de forcer la serrure de l'étrange boîte. Ils étaient tous de plus en plus convaincus qu'elle renfermait un trésor.

François regarda autour de lui, à la recherche d'un instrument approprié. Il trouva un ciseau à froid et décida que rien ne pouvait mieux convenir pour mener à bien l'opération. Hélas! sa tentative fut un échec complet : le ciseau à froid glissa et il se fit mal aux doigts. Il essaya alors d'ouvrir le coffret à l'aide d'autres outils

mais toujours en vain. Les quatre compagnons étaient consternés.

« Je sais ce qu'il faut faire, déclara finalement Annie. Montons l'objet tout en haut de la maison et laissons-le tomber dans le jardin. Il s'ouvrira sous le choc, du moins je l'espère. »

Les autres trouvèrent l'idée excellente.

« Ça vaut la peine qu'on essaie, opina François. La seule chose qu'il y ait à craindre c'est que le contenu du coffret ne soit endommagé. »

Cependant, comme il ne semblait pas y avoir d'autre solution au problème, le jeune garçon transporta le petit coffre jusqu'à la mansarde qui s'ouvrait juste sous le toit. Il se pencha à la fenêtre. Les autres étaient demeurés dans le jardin, guettant ce qu'il allait faire. François précipita le coffret par la fenêtre, de toutes ses forces. L'objet alla atterrir avec un bruit terrible sur le dallage, juste devant la porte d'entrée.

Celle-ci s'ouvrit presque tout de suite et l'oncle Henri en jaillit comme un boulet de canon.

« Qu'êtes-vous encore en train de faire? s'écria-t-il. J'espère que vous n'êtes pas assez stupides pour vous lancer des objets à la tête depuis le premier étage. Mais qu'est-ce que je vois là, sur le sol? »

Les enfants regardèrent le coffret. Le bois en avait volé en éclats, révélant un second coffret de métal, sans doute étanche celui-ci. S'il contenait

quelque chose, l'objet n'avait pas dû souffrir de son séjour dans la mer.

Mick se précipita pour ramasser le coffret.

« Je vous ai demandé ce que c'était que cet objet, par terre! cria l'oncle Henri en s'avançant vers Mick.

— C'est... quelque chose qui nous appartient! répondit Mick en devenant tout rouge.

— Eh bien, je vous le confisque! A-t-on idée de me déranger de la sorte! Donne-moi cette boîte. Où l'avez-vous trouvée? »

Personne ne répondit. L'oncle Henri fronça si fort les sourcils que ses lunettes faillirent dégringoler de son nez.

« Où l'avez-vous trouvée? reprit-il en foudroyant du regard la pauvre Annie qui se trouvait le plus près de lui.

— A... à l'intérieur de l'épave! bégaya la petite fille, épouvantée.

— A l'intérieur de l'épave! répéta M. Dorsel, visiblement surpris. Vous voulez parler de la vieille épave que la tempête a fait remonter hier? Oui, j'ai appris ça... Voulez-vous dire que vous l'avez explorée?

— Oui », avoua Mick.

François, redescendu en toute hâte, venait de rejoindre ses amis. L'intervention de l'oncle Henri le consternait. Ce serait terrible si leur oncle leur confisquait le coffret juste au moment où ils espéraient l'ouvrir. Hélas!

M. Dorsel semblait vouloir mettre sa menace à exécution.

« Cette boîte, déclara le père de Claude, peut contenir quelque chose d'important. »

Ce disant, il prit l'objet des mains de Mick.

« Vous n'aviez pas le droit de fouiller dans cette vieille épave et d'y prendre quoi que ce fût.

— Mais cette épave est à moi, rien qu'à moi! s'écria Claude sur un ton de défi. Je t'en prie, papa, rends-nous le coffret. Nous venons tout juste de faire sauter la première enveloppe de bois. Qui sait si à l'intérieur nous ne trouverons pas... une barre d'or... ou un trésor du même genre!

— Une barre d'or! répéta M. Dorsel en haussant les épaules. Quel bébé tu fais! Jamais une boîte aussi petite ne pourrait contenir chose pareille! Il est bien plus probable que tu trouveras là-dedans la relation écrite de ce qui est arrivé aux barres d'or en question. A mon avis, le trésor que transportait jadis le vieux navire a été régulièrement remis à qui de droit. J'ai toujours pensé que ce bateau était vide de sa précieuse cargaison lorsqu'il a sombré.

— Oh! papa, je t'en prie, supplia de-nouveau Claude. Rends-nous le coffret, veux-tu? »

Dans sa voix tremblaient des larmes. Elle était sûre, tout à coup, que la boîte contenait des papiers capables de leur dire ce qu'était devenu le trésor. Mais, sans un mot, M. Dorsel tourna les

talons et disparut dans la maison, emportant l'objet convoité sous son bras.

Annie fondit en larmes.

« Ne me grondez pas d'avoir révélé que nous avions trouvé le coffret à l'intérieur de l'épave! sanglota-t-elle. Pardonnez-moi ! Oncle Henri m'a fait une telle peur! Je n'ai pu que lui avouer la vérité !

— Ça va, bébé! Ne pleure plus! » dit François en tapotant l'épaule de sa sœur d'un geste réconfortant.

En fait, le jeune garçon bouillait de rage. Il pensait que c'était mal à leur oncle d'avoir ainsi confisqué le coffret.

« Ecoutez, murmura-t-il au bout d'un instant. Nous ne pouvons supporter cet état de choses. II nous faut reprendre possession de cette boîte d'une manière ou d'une autre, et voir ce qu'elle contient. Je suis certain qu'au fond ton père ne s'en soucie guère, Claude. Il a déjà dû se remettre à écrire son livre et a sans .doute oublié toute l'histoire. Dès que j'en aurai l'occasion, je me glisserai dans son bureau et je récupérerai l'objet. Tant pis pour moi si je suis pris.

— Entendu! dit Claude, d'accord avec son cousin. Nous allons tous guetter papa. Il finira bien par sortir! »

A tour de rôle donc, ils se mirent à surveiller la porte du bureau de M. Dorsel, mais celui-ci ne quitta pas la pièce de toute la matinée.

Finalement, tante Cécile commença à juger bizarre de voir toujours l'un ou l'autre des enfants en faction dans le jardin alors que tous auraient dû se trouver sur la plage.

« Pourquoi ne restez-vous pas ensemble, à jouer ou à vous baigner? » demanda-t-elle à Mick qui se promenait dans l'allée d'un air désœuvré. « Vous seriez-vous chamaillés, par hasard ?

— Oh! non, ma tante, bien sûr que non! » répondit Mick. Il se garda toutefois d'avouer la raison pour laquelle il était dans le jardin.

Un peu plus tard, lorsque Claude vint le relever de son guet, il lui demanda :

« Ton père ne sort-il donc jamais? Il passe sa vie enfermé!

— Tous les savants font de même », assura Claude comme si elle était au courant des détails de leur existence. « Pourtant, en ce qui concerne papa, je peux bien t'avouer quelque chose : il lui arrive quelquefois de faire une petite sieste pendant l'après-midi! »

Or, cet après-midi-là, ce fut François qui prit le premier « quart ». Il s'assit sous un arbre et ouvrit un livre. Un instant plus tard, un bruit étrange lui fit lever la tête. Et, tout de suite, il comprit ce que cela signifiait.

« L'oncle Henri est en train de ronfler ! se dit-il à lui-même en jubilant tout bas. Mais oui mais oui... je ne me trompe pas. Je me demande si je

ne pourrais pas me faufiler tout doucement dans le bureau et récupérer notre coffret! »

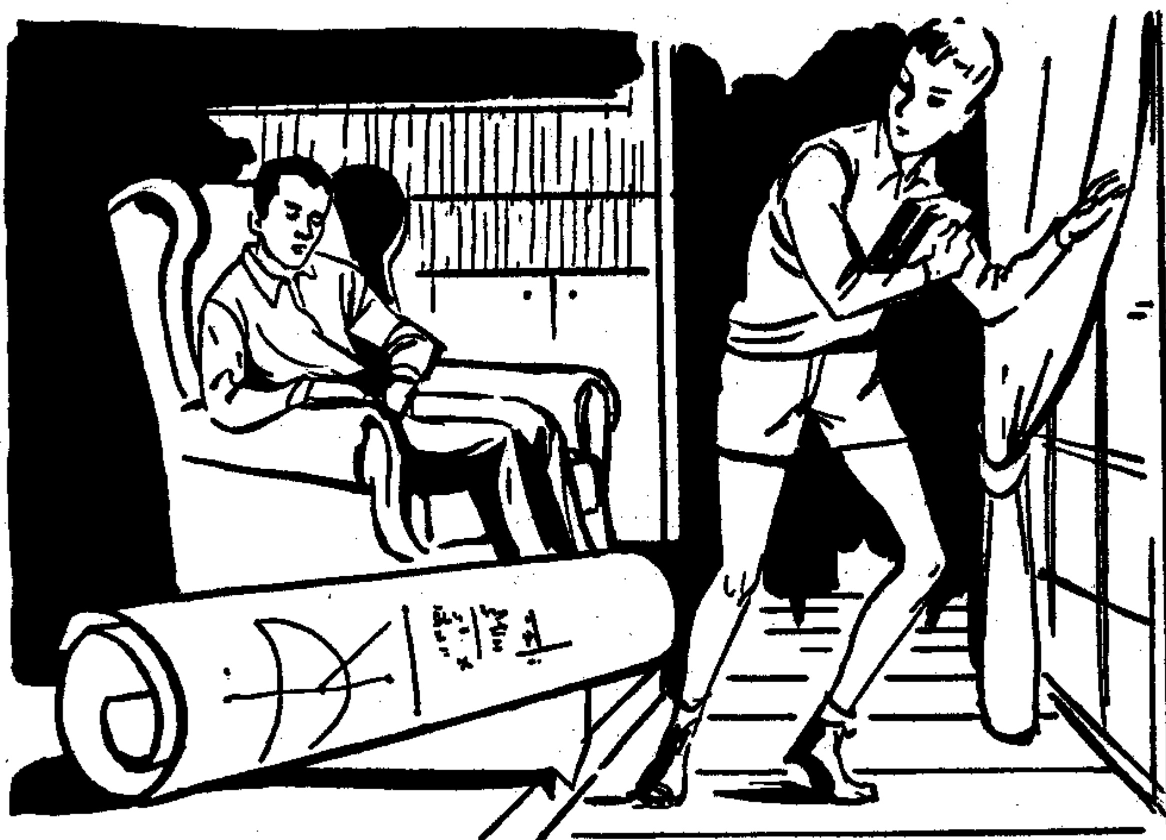
II se dirigea sur la pointe des pieds jusqu'à la porte-fenêtre et regarda à l'intérieur. La porte-fenêtre était entrebâillée. Le jeune garçon l'ouvrit un peu plus. Il aperçut son oncle enfoui dans un confortable fauteuil, les yeux clos et la bouche ouverte. Il dormait de tout son cœur! Chaque fois qu'il respirait, un ronflement lui échappait.

« II semble plongé dans un profond sommeil, réfléchit François. C'est le moment d'agir. Voici le coffret, là, sur cette table, juste- derrière lui. Tant pis, je me risque. Je serai sévèrement puni si l'on me découvre, mais la tentation est trop forte! »

II se glissa dans le bureau. M. Dorsel ronflait toujours. A pas de loup, François s'avança jusqu'à la petite table proche du fauteuil de son oncle. Il allongea la main, s'empara du coffret...

Et alors, juste à ce moment critique, un morceau de bois de la première boîte, qui était resté accroché à la doublure de métal, se détacha et tomba par terre avec un bruit sec. M. Dorsel bougea dans son fauteuil et ouvrit les yeux. Vif comme la foudre, François s'accroupit derrière le siège de son oncle. Son cœur battait à se rompre.

« Qu'est-ce que c'est? » murmura le savant à moitié réveillé.



François conserva une stricte immobilité. Quelques secondes passèrent, aussi longues qu'une éternité. Puis M. Dorsel reprit sa position primitive et ses yeux se fermèrent de nouveau. Bientôt, il se remit à ronfler.

« Ouf! s'écria mentalement François. Je suis sauvé!»

Avec lenteur, il se redressa, tenant la boîte pressée contre sa poitrine. Usant de mille précautions il sortit par la porte-fenêtre et se retrouva dans le jardin dont il descendit l'allée en courant. Il ne songea même pas à dissimuler le coffret sous son chandail. Une seule chose lui importait : rejoindre les autres pour leur conter son exploit.

Toujours courant, il atteignit enfin la plage où

Claude, Annie et Mick étaient allongés au soleil.

« Victoire! leur cria-t-il. Victoire! Je l'ai! Je l'ai! »

Les trois enfant» se redressèrent et leurs yeux se mirent à briller de joie en apercevant le précieux coffret dans les bras de François. Ils en oubliaient jusqu'aux autres personnes qui se trouvaient comme eux sur la plage. François se laissa tomber à leur côté et sourit joyeusement.

« Ton père dort, expliqua-t-il à Claude. Dagobert, cesse donc de me tirer ainsi par mon short... Qu'est-ce que je disais donc? Ah! oui, ton père s'est donc endormi, Claude, et j'en ai profité pour me glisser dans son bureau! Et savez-vous ce qui est arrivé ! Un morceau de la boîte est tombé sur le plancher et oncle Henri s'est réveillé !

— Grand Dieu ! s'écria Claude, sidérée. Que s'est-il passé ensuite?

— Je me suis dissimulé derrière son fauteuil et j'ai attendu qu'il se soit rendormi, expliqua François. Alors, bien entendu, j'ai pris la fuite. Maintenant, regardons vite ce qu'il y a à l'intérieur du coffret ! Je ne crois pas qu'oncle Henri ait eu la curiosité d'y jeter un coup d'œil!»

François avait raison. La petite boîte métallique — en étain semblait-il — était intacte. Son séjour dans l'eau de mer l'avait ternie, mais le couvercle était toujours si hermétiquement

ajusté qu'il était impossible de l'ouvrir en s'aidant seulement des mains.

Sans hésiter, Claude tira son couteau et se mit à travailler la fente presque invisible. Petit à petit, le couvercle prit du jeu et, au bout d'une dizaine de minutes, la fillette en vint à bout.

Bouillant d'impatience, les enfants se penchèrent sur le coffret. A l'intérieur se trouvaient de vieux papiers, un livre relié en cuir noir... et rien d'autre! Pas la moindre barre d'or! Pas le plus petit trésor! La déception était cruelle.

« Tous ces objets sont parfaitement secs! fit remarquer François d'un air surpris. Pas trace d'humidité là-dedans! Cette boîte d'étain les a conservés intacts. »

II prit le livre et l'ouvrît.

« C'est le journal du bord ! s'écria-t-il avec enthousiasme. C'est là-dedans que ton trisaïeul inscrivait la relation de ses voyages, Claude ! J'ai du mal à déchiffrer son écriture! Un véritable gribouillage! »

Claude, à son tour, s'empara d'un des papiers. « Papier » est d'ailleurs un mot inexact, attendu qu'il s'agissait d'un épais parchemin, jauni par le temps. Elle l'étala sur le sable et entreprit de l'étudier de près. Les autres jetèrent un vague coup d'œil dessus sans pouvoir dire ce qu'il représentait. On eût dit une sorte de carte.

« Peut-être est-ce la carte indiquant l'endroit où le navire devait aller », suggéra François.

Soudain, les mains de Claude se mirent à trembler sur le parchemin et elle leva sur ses compagnons des yeux brillants comme des étoiles.

« Qu'y a-t-il? s'enquit François, plein de curiosité. As-tu découvert quelque chose? Voyons, parle! On dirait que tu as avalé ta langue! »

Claude secoua la tête et se mit à parler avec volubilité.

« François! Sais-tu ce que c'est? C'est un plan de mon vieux château... un plan du château de Kernach à l'époque où il n'était pas en ruine. Voyez-vous ici l'emplacement des oubliettes? Et regardez... regardez donc ce qui est écrit au coin de ce cachot! »



D'un index tremblant elle indiquait un point sur l'étrange carte. Les autres se penchèrent pour mieux voir et purent déchiffrer un mot curieux, tracé en lettres démodées : LINGOTS.

« Lingots ! murmura Annie, intriguée. Qu'est-ce que cela veut dire? C'est la première fois que je vois ce mot! »

Mais il n'était pas nouveau pour les autres enfants.

« Des lingots! répéta Mick, enthousiasmé. Mais cela signifie... les fameuses barres d'or, certainement !

— Bien sûr, expliqua François en s'enfiévrant, on donne le nom de lingots à n'importe quelles barres de métal. Mais dans le cas présent, comme nous savons que le vieux navire transportait de l'or et que cet or a disparu, il est évident que les lingots mentionnés ici sont des lingots d'or. Grand Dieu! Dire que le trésor est peut-être encore caché quelque part dans le sous-sol du château de Kernach! Oh! Claude! Claude! N'est-ce pas passionnant? »

Claude approuva de la tête. Elle-même se sentait exaltée au point qu'elle en tremblait toute.

« Si seulement nous pouvions le trouver ! murmura-t-elle. Ah! si nous avions cette chance!

—En admettant que nous y arrivions, fit remarquer François, ce ne sera pas sans peine. Les recherches seront très difficiles, car le château est en ruine aujourd'hui et envahi par les

ronces et les mauvaises herbes. Malgré tout, je ne doute pas que nous finissions par trouver ces lingots. Lingots!... Quel joli mot ! »

Aux oreilles des enfants, en effet, le mot de « lingots » était bien plus évocateur que celui, plus banal, d'or! Il ne fut donc plus question d'or mais seulement de lingots. Par exemple, le second mot pas plus que le premier n'éveillait le moindre intérêt chez Dagobert. Le chien n'arrivait pas à comprendre pourquoi les enfants avaient l'air si excités. Tout en remuant la queue il fit de son mieux pour essayer de lécher ses habituels compagnons de jeux, mais ceux-ci — chose incroyable! — ne lui prêtèrent pas la moindre attention. Cela dépassait la compréhension du brave Dago qui, au bout d'un moment, alla s'asseoir tout seul un peu plus loin, les oreilles basses et tournant le dos à ses jeunes maîtres.

Claude l'aperçut soudain et devina qu'il boudait.

« Regardez ce pauvre Dagobert! s'écria-t-elle. Il ne s'explique pas notre agitation. Dag! Dago chéri! Tout va très bien. Ne va pas t'imaginer que tu es puni ou que nous te délaissons. Seulement, Dagobert, nous venons de découvrir le plus beau secret de la terre! »

Dagobert se mit à bondir, tout joyeux, agitant la queue avec plus de frénésie que jamais. Il semblait ravi que l'on fît de nouveau attention

à lui. Tout à coup, il posa sa grosse patte sur la précieuse carte et les quatre enfants le huèrent d'une seule voix.

« Oh! le vilain! Veux-tu t'en aller de là!

— Nous aurions été dans de beaux draps s'il avait déchiré ce plan ! » maugréa François. Puis, regardant ses compagnons, il fronça les sourcils. « Qu'allons-nous faire de ce coffret? demanda-t-il. Je veux dire... Oncle Henri ne peut manquer de s'apercevoir de sa disparition, qu'en pensez-vous? Il faudrait peut-être le remettre où je l'ai pris.

— D'accord! répondit Mick. Mais je propose que nous gardions le plan du château. Oncle Henri ignore qu'il se trouvait à l'intérieur puis qu'il n'a pas ouvert cette boîte. Nous y laisserons les autres objets : le vieux livre de bord et les lettres. Tout cela n'a pas grande importance.

— Faisons mieux encore! suggéra François. Prenons copie de la carte et remettons le parchemin original à sa place. Comme ça, nous n'aurons rien à nous reprocher. »

Les autres applaudirent à cette excellente idée. Puis les quatre enfants rentrèrent à la *Villa des Mouettes* pour y relever avec soin le plan du château de Kernach. L'opération se déroula dans la cabane à outils, loin des regards indiscrets.

La carte se décomposait en trois parties.

« Cette partie-ci représente les caves et les oubliettes,

au-dessous du château, expliqua François. Cette autre est le plan du rez-de-chaussée. Quant à la troisième, elle correspond à la partie supérieure de l'édifice. Ma parole, ton château devait être une magnifique bâtisse en ce temps-là, Claude!... Les cachots occupent tout le sous-sol du château. Je suppose qu'il ne devait pas s'agir d'endroits bien réjouissants. Mais comment diable faisait-on pour y descendre?

— Il faudrait que nous étudiions le plan d'un peu plus près pour nous en rendre compte, dit Claude. A première vue, cette carte paraît assez embrouillée, mais tout deviendra plus clair lorsque nous la consulterons sur place, au château de Kernach. Elle nous expliquera certainement comment on peut accéder aux souterrains. Ma parole! Je suis sûre qu'aucun enfant au monde n'a la chance de vivre une aventure aussi palpitante! »

François rangea avec soin la copie du plan dans la poche de son short. Il avait bien l'intention de ne s'en dessaisir sous aucun prétexte. Ce papier était trop précieux! Ayant remis le parchemin original dans le coffret, il jeta un coup d'œil en direction de la villa.

« Et à présent, si nous allions rapporter l'objet? demanda-t-il. Peut-être ton père est-il encore endormi, Claude...

— Essayons toujours ! »

Mais M. Dorsel ne dormait pas. Il était bel et

bien éveillé! Par chance, il avait complètement oublié la boîte. A l'heure du goûter, comme il venait de rejoindre sa famille réunie dans la salle à manger, François sauta sur l'occasion qui s'offrait à lui... Murmurant une vague excuse, il se leva de table et alla remettre le coffret sur la petite table du bureau de son oncle.

En regagnant sa place, il fit un clin d'œil aux autres enfants pour leur signaler que tout allait bien. Tous se sentirent soulagés. L'oncle Henri se montrait si sévère que ses neveux et nièce le craignaient beaucoup et redoutaient d'attirer ses foudres sur leur tête. Annie n'ouvrit pas la bouche. Elle avait peur, si elle parlait, de laisser échapper quelque allusion à Dagobert ou au coffret. Les trois autres se contentèrent d'échanger quelques mots de leur côté. Ils étaient encore à table lorsque le téléphone sonna. Tante Cécile se leva pour répondre.

« C'est pour toi, Henri! dit-elle à son mari en revenant. Il semble que la vieille épave ait suscité une grande curiosité, non seulement dans le pays, mais plus loin encore. La nouvelle a été vite. Ce coup de fil vient d'un journaliste attaché à un quotidien de Paris. Il désire te poser quelques questions. Lui et quelques-uns de ses confrères sont déjà sur les lieux.

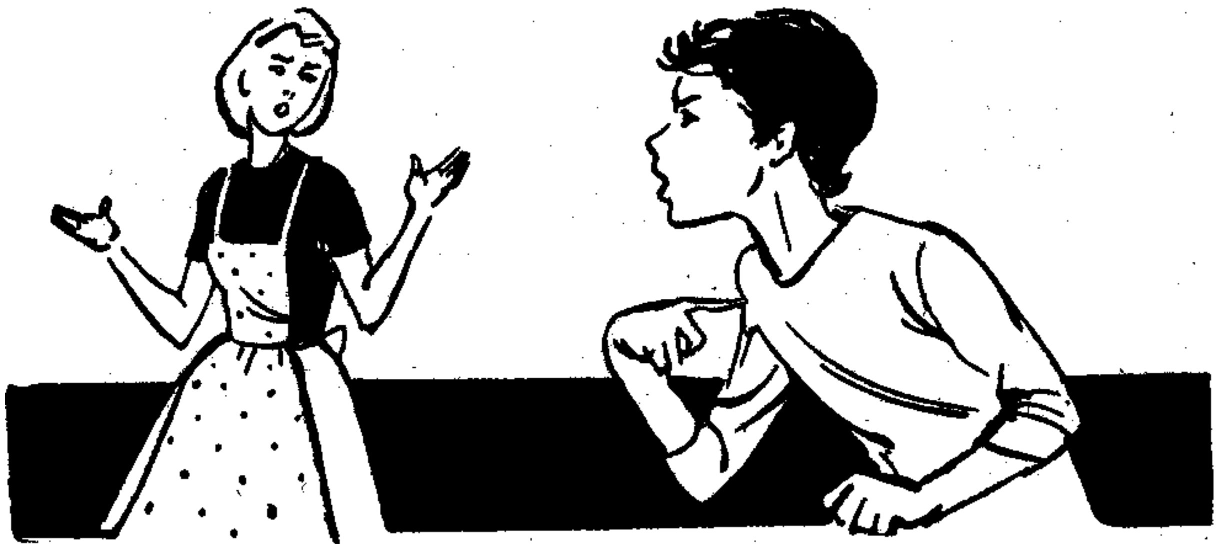
— Eh bien, sois assez aimable pour leur dire que je les recevrai tous à six heures! » répondit l'oncle Henri.

Sérieusement alarmés, les enfants échangèrent des regards inquiets. Ils espéraient bien que M. Dorsel n'allait pas montrer le coffret aux journalistes. Car alors le secret des lingots d'or ne tarderait pas à être divulgué.

Sitôt après le goûter, François entraîna les trois autres.

« C'est encore une chance que nous ayons pensé à relever le plan du château! s'écria-t-il. N'empêche que je regrette bien d'avoir remis le parchemin original dans la boîte. A présent, le secret des lingots peut être découvert d'un moment à l'autre! »





CHAPITRE X

Un acquéreur mystérieux

LE LENDEMAIN matin, les journaux ne parlaient que de la manière extraordinaire dont la vieille épave avait surgi des profondeurs marines où elle était restée si longtemps engloutie. Les reporters n'avaient eu aucune difficulté à obtenir de M. Dorsel l'histoire de l'antique navire et de sa cargaison d'or disparue. Certains d'entre eux, même, se débrouillèrent pour débarquer sur l'île de Kernach et prendre des photos du vieux château en ruine.

Claude était furieuse. Sous les yeux de sa mère, navrée, elle tempêta sans retenue.

« C'est *mon* épave! criait-elle. C'est mon château! Et c'est mon île! Tu m'as toujours dit que

cela m'appartenait. Tu me l'as dit! Tu me l'as dit!

— Je le sais, Claude chérie, répondit sa mère. Mais tu devrais te montrer plus raisonnable. Personne n'abîme ton île en y abordant ou ne te porte tort en photographiant ton château.

— Mais je désire que personne ne mette les pieds dans mon domaine! riposta Claude, le visage sombre et maussade. Cet endroit m'appartient, comme l'épave. Tu me l'as donné!

— Ma foi, j'étais loin de me douter de ce qui allait arriver. Allons, un peu de bon sens, Claude! Qu'est-ce que cela peut vraiment te faire si les gens vont jeter un coup d'œil à l'épave? Tu ne peux les en empêcher. »

Non, certes, Claude ne pouvait les en empêcher. Mais cette pensée ne lui apporta aucune consolation, au contraire.

Cependant, les enfants éprouvaient quelque surprise à voir l'intérêt suscité par l'apparition de l'épave.

Par voie de conséquence, le château de Kernach, lui aussi, prenait de l'importance aux yeux du public. Des estivants, qui séjournaient dans les villes voisines, venaient tout exprès pour le contempler. Les pêcheurs de l'endroit n'avaient pas tardé à découvrir le petit port de l'île et y débarquaient des fournées de visiteurs. Claude sanglotait de rage et François faisait de son mieux pour la consoler.

« Ecoute, Claude ! Personne ne connaît encore

notre secret. Nous attendrons que toute cette agitation ait cessé puis nous irons au château de Kernach et nous trouverons les lingots.

— Si quelqu'un 'ne les déniche pas avant nous! » répondit Claude en séchant ses larmes. Elle se détestait de pleurer ainsi mais ne pouvait s'en empêcher.

« Qui le pourrait? hasarda François. Nul autre que nous n'a regardé à l'intérieur du coffret! Je vais de nouveau courir ma chance et tenter de reprendre le parchemin avant que quelqu'un puisse mettre la main dessus. »

Le jeune garçon n'eut malheureusement pas l'occasion de mettre son projet à exécution, car il se passa une chose terrible : l'oncle Henri vendit le vieux coffret à un antiquaire !

Un ou deux jours après la vague d'intérêt soulevée par l'apparition de l'épave, il sortit de son bureau, rayonnant, et mit tante Cécile et les enfants au courant de la transaction.

« Je viens de conclure une bonne affaire! annonça-t-il à sa femme. Tu sais... cette vieille boîte d'étain retirée de l'épave? Eh bien, j'ai reçu la visite d'un bonhomme qui fait le commerce de curiosités de ce genre et je la lui ai cédée un bon prix. C'est lui-même qui m'a proposé la somme! Une somme à laquelle je ne m'attendais guère, d'ailleurs... Dès que cet antiquaire a eu vu le vieux parchemin et le livre de bord qu'elle contenait, il a insisté pour m'acheter

l'ensemble tout de suite. Il était venu à tout hasard, m'a-t-il dit, pour savoir si je n'aurais pas trouvé quelques pièces de vaisselle ancienne ou de vieux instruments de marine au fond du vaisseau naufragé. Ce que je lui ai proposé a eu l'air de lui plaire davantage encore... si j'en juge d'après le prix qu'il me l'a payé ! »

Les enfants regardèrent leur oncle d'un air horrifié. Il avait vendu le précieux coffret ! Bientôt quelqu'un étudierait la carte et peut-être en découvrirait-il le secret! L'histoire de la cargaison d'or disparue avait été imprimée dans tous les journaux. Il ne fallait pas être très malin pour deviner ce que signifiait la carte pour peu qu'on y mît quelque réflexion.

Ni Claude ni ses cousins n'osèrent cependant révéler ce qu'ils savaient à M. Dorsel. Celui-ci, à présent, était tout sourires. Faisant montre d'une bonne humeur inhabituelle, il en vint même à promettre aux enfants de leur offrir des épuisettes neuves et un canoë d'acajou. Malgré tout, son caractère était si changeant que mieux valait ne pas s'y fier : peut-être se mettrait-il dans une rage folle si François lui avouait avoir pris la boîte et l'avoir ouverte alors que lui-même faisait la sieste.

Les quatre gardèrent donc le silence mais, une fois seuls, ils se mirent à discuter de l'affaire avec animation. La chose devenait sérieuse. Un moment, ils songèrent à mettre tante Cécile dans le

secret. Pourtant, c'était un secret si précieux, si plein de merveilleuses perspectives qu'ils finirent par décider de le garder pour eux.

« Et à présent, écoutez-moi ! dit François pour finir. Nous allons demander à tante Cécile la permission d'aller passer un jour ou deux sur l'île de Kernach... Oui, nous y camperions, c'est bien ce que je veux dire. Cela nous donnera un peu de temps pour fouiller de côté et d'autre et voir ce que nous pouvons découvrir. Leur première curiosité satisfaite, les visiteurs commencent à se faire plus rares là-bas. Peut-être arriverons-nous à mettre la main sur les lingots avant que quiconque ait connaissance de notre secret. Après tout, l'antiquaire qui a acheté le coffret peut très bien ne pas deviner ce que signifie le plan dessiné sur le parchemin. Le nom du château de Kernach n'est pas écrit dessus. »

Le petit discours de François réconforta quelque peu les enfants. Il était si déprimant de rester sans rien faire ! A présent qu'ils étaient décidés à agir, ils se sentaient déjà beaucoup mieux.

Ils résolurent donc de demander à leur tante, dès le jour suivant, l'autorisation d'aller passer le week-end au château. Le temps n'avait jamais été plus beau, et camper sur l'île serait un véritable plaisir. Ils emporteraient beaucoup de provisions avec eux.

Quand ils vinrent trouver tante Cécile pour

lui parler de leurs projets, oncle Henri était avec elle. Il était toujours souriant et donna même une petite tape amicale à François.

« Eh bien, les enfants! s'écria-t-il gaiement. Qu'y a-t-il pour votre service? Car je me doute que vous avez quelque chose à solliciter?

— Nous venions demander une faveur à tante Cécile, répondit François poliment. Tante Cécile, il fait si beau,... voudriez-vous nous permettre d'aller passer cette fin de semaine au château de Kernach? Cela nous ferait, un tel plaisir de camper un jour ou deux sur l'île!

— Ma foi... qu'en penses-tu, Henri? murmura Mme Dorsel en se tournant vers son mari.

— S'ils en ont envie, qu'ils y aillent! acquiesça l'oncle Henri. Ils n'en auront bientôt plus l'occasion!... Il faut que je vous prévienne, en effet, mes petits, qu'on vient de me faire une offre magnifique pour le château de Kernach. Un acquéreur s'est présenté. Il a l'intention, non pas exactement de restaurer le château, mais de le transformer en hôtel. Il espère en faire une agréable résidence de vacances. Que dites-vous de cela? »

La foudre tombant aux pieds des quatre enfants leur aurait fait moins d'impression. Ils fixaient sur M. Dorsel souriant un regard à la fois indigné et plein d'horreur. Quelqu'un allait acheter l'île! Leur secret avait-il été découvert? L'individu dont il était question désirait-il acquérir

le château parce qu'il avait déchiffré la carte et compris qu'un trésor fabuleux était enfoui dessous?

Tout à coup, Claude parut s'étouffer. Ses yeux se mirent à lancer des éclairs.

« Maman! Tu ne peux pas vendre mon île! Tu ne peux pas vendre mon château! Je ne le permettrai pas. »

M. Dorsel fronça les sourcils.

« Ne fais pas la sotte, Claudine! ordonna-t-il sèchement. Tout cela ne t'appartient pas pour de bon. Tu le sais. L'île et le château sont la propriété de ta mère et, bien entendu, elle peut les vendre si elle en a envie. Nous ne sommes pas riches et une grosse rentrée d'argent fera tout à fait notre affaire. D'ailleurs, une fois que l'île sera vendue, j'aurai enfin les moyens de vous procurer à tous beaucoup de choses agréables!

— Je ne veux rien de tout cela ! s'écria la pauvre Claude au désespoir. Mon château et mon île sont les choses les plus précieuses que je puisse jamais avoir. Oh! maman! Tu sais bien ce que tu m'as dit.... que tout cela m'appartenait. Tu l'as dit!...

— Ma petite Claude, je t'avais donné l'île et le château pour que tu puisses y jouer, alors que je pensais que ni l'un ni l'autre n'avait de la valeur, répondit Mme Dorsel qui semblait très ennuyée. Mais aujourd'hui les choses se présentent différemment.

Ton père vient de recevoir une offre magnifique, mille fois plus belle que tout ce que nous pouvions jamais espérer... et nous n'avons pas les moyens de la repousser.

— Ainsi, tu m'as donné l'île parce que tu pensais qu'elle ne valait rien ! s'écria Claude dont le visage était blême. Et maintenant tu me la reprends! Ce... ce n'est pas de jeu!

— En voilà assez, Claudine, coupa son père avec irritation. Ta mère ne fait que suivre mes conseils. Tu n'es, toi, qu'une enfant. Quand ta mère t'a donné l'île et le château, c'était simplement pour te faire plaisir. Par ailleurs, tu sais très bien que cette vente te procurera beaucoup de choses dont tu as été privée jusqu'ici.

-— Je ne veux pas un sou de cet argent! » répondit Claude d'une voix sourde.

Là-dessus la fillette pivota' sur ses talons et sortit de la pièce d'un pas mal assuré. Ses cousins étaient navrés pour elle. Ils devinaient ce qu'elle pouvait ressentir. Elle prenait les choses si fort à cœur! François songea qu'elle ne comprenait pas très bien la mentalité des grandes personnes. L'oncle Henri et la tante Cécile pouvaient faire comme bon leur semblait. S'ils avaient décidé de se débarrasser de l'île et du château, rien ne pouvait les en empêcher! Cependant, l'oncle Henri ignorait une chose essentielle : peut-être y avait-il une fortune enfouie dans le sous-sol du vieux château.

François regarda pensivement son oncle et se demanda s'il l'avertirait ou non. A la réflexion, il préféra se taire. Ne restait-il pas une chance pour que les enfants fussent les premiers à découvrir le trésor?

« Quand vous proposez-vous de vendre l'île, mon oncle? demanda-t-il.

— Les actes seront signés d'ici à une semaine, répondit l'oncle Henri. Aussi, si vous avez envie d'aller passer un jour ou deux là-bas, faites vite. Plus tard, il n'est pas dit que le nouvel acquéreur vous permette d'aller camper dans sa propriété.

— Cet homme qui désire acheter le château n'est-il pas l'antiquaire auquel vous avez déjà vendu le coffret d'étain? demanda encore François.

— Si, répondit son oncle, et j'en ai été un peu surpris, car je croyais qu'il ne s'intéressait qu'aux meubles anciens et aux vieux bibelots. Je m'étonne encore qu'il ait eu l'idée d'acheter l'île en vue de transformer le château en hôtel. Cependant je crois en effet que ce peut être une excellente affaire de monter un hôtel là-bas. Le cadre est romantique à souhait et l'endroit pourra plaire aux estivants. Je ne suis pas un homme d'affaires moi-même et je ne me vois pas essayant de lancer un palace sur l'île. Mais notre acquéreur, lui, doit savoir ce qu'il fait ! »

« II le sait même fort bien! » soupira François en lui-même, tout en quittant la pièce avec

Mick et Annie. « Cet homme a sans doute déchiffré la carte.... et il est arrivé aux mêmes conclusions que nous. Il est certain que des lingots d'or, en quantité importante, sont cachés sur l'île. Il se propose de les découvrir. Bien entendu, cette idée de construire un hôtel est un simple prétexte. C'est après le trésor qu'il court ! Je suppose qu'il a dû offrir à l'oncle Henri une somme ridicule que ce brave tonton estime fabuleuse!... Mon Dieu, quelle terrible histoire! »

François se dépêcha 'd'aller rejoindre Claude. Il la trouva dans la cabane à outils. Elle avait le teint verdâtre et déclara qu'elle se sentait malade.

« C'est parce que tous ces événements t'ont bouleversée •», murmura François d'un ton consolant.

Il lui passa un bras autour des épaules et, pour une fois, Claude ne Chercha pas à le repousser. La sollicitude de son cousin lui faisait du bien. Des larmes montèrent à ses yeux, qu'elle essuya d'un geste rageur.

« Ecoute, Claude! dit François. Il ne faut pas abandonner tout espoir. Nous irons demain à l'île de Kernach et nous ferons tout notre possible pour descendre dans les oubliettes et trouver les fameux lingots. Nous resterons là-bas aussi longtemps qu'il le faudra. C'est entendu? Et maintenant, ressaisis-toi. Nous avons besoin de tes lumières pour nous aider à mettre sur pied le programme de demain. Quelle chance que nous ayons pensé à faire une, copie de la carte! »

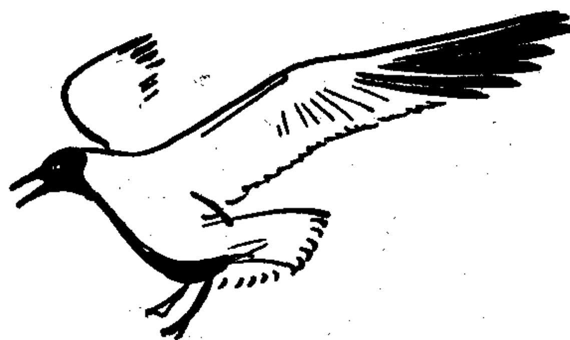
Claude reprit un peu courage. La perspective d'aller camper un ou deux jours sur l'île de Kernach avec ses cousins et Dagobert la consolait en partie du mauvais tour que lui jouaient involontairement ses parents.

« Je continue à penser que papa et maman ne sont pas gentils avec moi ! soupira-t-elle.

— Pas en réalité, si tu réfléchis bien, opina François avec bon sens. Après tout, s'ils ont besoin d'argent, il serait stupide de leur part de ne pas céder un bon prix quelque chose qui, à leurs yeux, ne possède pas grande valeur. Et puis, rappelle-toi... Ton père a déclaré qu'il t'offrirait tout ce dont tu aurais envie. Je sais bien ce que je demanderais, moi, si j'étais à ta place!

— Quoi donc? murmura Claude, intéressée.

— Dagobert, parbleu! » s'écria François. Cela fit sourire Claude et, la minute d'après, elle avait oublié sa mauvaise humeur.





CHAPITRE XI

Premières fouilles.

CLAUDE et François allèrent rejoindre Mick et VJ Annie. Ceux-ci les attendaient dans le jardin et semblaient bouleversés par les récents événements. Ils furent heureux ide voir revenir leur frère et leur cousine et coururent à leur rencontre.

Annie prit les mains de Claude entre les siennes.

« Claude, tu ne peux pas savoir à quel point je suis navrée des projets d'oncle Henri! dit-elle avec émotion.

— C'est comme moi! renchérit Mick. Tu n'as pas de chance, ma pauvre fille... je veux dire, mon pauvre vieux! »

Claude fit effort sur elle-même pour sourire.

« Je me suis comportée comme une fille, murmura-t-elle, toute honteuse. Mais aussi, c'est que j'ai reçu un tel choc! »

. François mit les autres au courant des projets que Claude et lui venaient de faire.

« Nous partirons demain matin pour l'île de Kernach, dit-il en conclusion. Auparavant, dressons la liste des objets qui nous seront nécessaires là-bas. Commençons tout de suite. »

II tira de sa poche un crayon et un petit carnet. Les autres le regardaient.

« Je propose que nous inscrivions avant tout les provisions de bouche ! s'écria Mick. Il en faudra beaucoup, car nous aurons certainement faim !

— Pensons aussi à la boisson, recommanda Claude. Il n'y a pas d'eau potable sur l'île... Autrefois, à ce que j'ai entendu dire, il 'existait un puits très profond qui descendait bien au-dessous du niveau de la mer, et qui procurait de l'eau douce. Mais je n'ai jamais pu en trouver trace.

— Nourriture, inscrivit François. Boisson... » II interrogea ses compagnons du regard.

Comme aucun ne disait rien, il ajouta : « Bêches... » et écrivit solennellement ce mot.

Annie parut surprise.

« Des bêches? répéta-t-elle. Pour quoi faire?

Pour creuser le sol quand nous chercherons l'entrée des oubliettes, répondit François.

- Des cordes! suggéra Mick. Nous pourrons en avoir besoin.

- Et des lampes électriques, ajouta Claude. Il doit faire sombre dans les souterrains.

- Oooooh ! » murmura Annie qui sentit un frisson lui parcourir l'échiné à cette seule pensée. Elle n'avait jamais vu d'oubliettes de sa vie, mais ce nom suffisait à la pénétrer d'un mystérieux émoi.

« Des couvertures! dit encore Mick. Nous aurons froid la nuit, si nous devons coucher dans la petite salle du château, » François continuait à écrire. « II nous faudra un peu de vaisselle, surtout des gobelets pour boire, dit-il. Et nous emporterons aussi quelques outils. Ils pourront nous être utiles! »

Au bout d'une demi-heure les enfants avaient dressé une liste assez longue et tous se sentaient ravis à la perspective de leur séjour dans l'île. Claude commençait à oublier sa colère et son désappointement. La présence de ses cousins agissait sur elle comme un calmant. Ils se montraient si posés, si raisonnables, si optimistes, que leur gaieté devenait contagieuse.

« Je crois que je serais bien plus gentille si j'avais des frères et des sœurs », songea Claude en regardant la tête inclinée de François qui relisait sa liste. « Le fait de raconter ses propres affaires aux autres est bien réconfortant. Les

soucis paraissent alors moins terribles. On les supporte bien mieux. J'aime beaucoup mes trois cousins. Oui, je les aime parce qu'ils parlent gentiment, et rient, et sont toujours de bonne humeur. Je voudrais leur ressembler. Je suis moi-même souvent maussade, peu souriante, et toujours prête à me laisser emporter par mon naturel violent. Pas étonnant que papa me gronde tout le temps! Maman est adorable, niais je comprends à présent pourquoi elle prétend que je suis d'un caractère difficile. Comme je suis différente de mes cousins! Ils sont sociables et tout le monde les aime. Quelle chance qu'ils soient venus! Ils sont en train de transformer peu à peu la sauvageonne que j'étais jusqu'à présent! »

C'étaient là des pensées bien sérieuses et, pendant qu'elle se faisait à elle-même ces réflexions, Claude avait pris un air grave sans même s'en rendre compte. Comme François levait la tête, il surprit le regard bleu de sa cousine fixé sur lui et sourit.

« Je voudrais bien savoir à quoi tu penses! dit-il d'un ton joyeux.

- A rien d'intéressant, répondit Claude en rougissant. Je songeais simplement que vous étiez gentils tous les trois et que j'aimerais vous ressembler.

- Mais tu es toi-même très gentille! » répliqua François, surpris.

Sous le compliment, Claude rougit de plus belle.

« Allons chercher Dagobert pour une promenade! proposa-t-elle brusquement. Il doit se demander ce qui nous est arrivé aujourd'hui. »

Ils partirent tous ensemble. Dagobert les accueillit avec des aboiements joyeux. On le mit au courant des projets pour le jour suivant et l'intelligent animal agita la queue en regardant ses jeunes maîtres comme s'il comprenait jusqu'au moindre mot de ce qu'on lui disait.

« II est content que nous l'emmenions avec nous pour deux ou trois jours », crut bon d'expliquer Annie.

Le lendemain matin l'impatience des enfants était à son comble. Ils se hâtèrent de transporter à bord du canot toutes les choses qu'ils avaient préparées la veille. Les paquets furent entreposés dans un coin de l'embarcation. Au fur et à mesure de leur rangement, François les pointait sur sa liste de manière à n'en oublier aucun.

Les cinq compagnons se trouvaient déjà assez loin du rivage quand Mick demanda soudain :

« Tu as bien emporté la carte, François? »

François le rassura.

« Naturellement! J'ai mis un short propre ce matin mais tu peux être sûr que j'ai pensé à sortir la carte de la poche de l'ancien. Regarde! La voici ! »

II tendit la feuille de papier à son frère mais,

juste à ce moment, une risée se leva et le vent la lui arracha des mains. La feuille tomba à l'eau. Les quatre enfants poussèrent un cri de détresse. Leur précieuse carte!

« Vite! Ramons pour-la rattraper! » s'écria Claude en faisant virer sur place le canot. Mais quelqu'un avait été encore plus rapide qu'elle! Dagobert avait vu le papier s'envoler des mains de François. Il avait entendu et compris les cris de détresse. D'un bond il s'élança dans la mer et se mit à nager en direction de la carte.

Dagobert nageait fort bien pour un chien, car il possédait des muscles puissants. Il eut tôt fait de cueillir la carte dans sa gueule puis de revenir



vers le canot. Ses jeunes maîtres étaient stupéfaits de tant d'intelligence et d'habileté.

Les garçons 'hissèrent l'animal dans l'embarcation et Claude prit le papier que Dagobert tenait entre ses crocs. C'est à peine si ceux-ci avaient laissé leur marque sur la précieuse feuille.

« Bravo, Dag! Tu t'es montré soigneux pardessus le marché ! »

Malgré tout, la carte était mouillée et les enfants regardèrent avec anxiété si les dessins tracés dessus n'avaient pas été gâtés par l'eau de mer. Par bonheur, François avait beaucoup appuyé en relevant le plan du manuscrit original et chacun de ses traits demeurait distinct.

Le jeune garçon étendit la carte sur un des bancs et demanda à Mick de l'y maintenir, en plein soleil.

« II ne s'agit pas qu'elle s'envole une seconde fois! déclara-t-il. Nous venons de l'échapper belle! »

Claude reprit les avirons et mit de nouveau le cap sur l'île. Dagobert, dûment félicité pour son remarquable exploit, reçut un biscuit en récompense et le croqua en donnant tous les signes de la plus vive satisfaction. Puis, se mettant bien d'aplomb sur ses quatre pattes, il aspergea tout le monde en secouant ses poils mouillés.

Avec son adresse habituelle, Claude se faufila parmi les dangereux rochers entourant l'île. Les

autres ne cessaient d'admirer la manière dont elle faisait glisser le bateau entre les brisants sans même que la coque effleurât ceux-ci une seule fois. Ils s'émerveillaient de ses dons de marin.

A présent, le bateau flottait sur les eaux calmes du petit port naturel. Il ne tarda pas à accoster. Les cinq compagnons sautèrent sur le sable. Ils tirèrent le canot aussi haut que possible pour le mettre à l'abri, même d'une forte marée, puis commencèrent à le décharger.

« II va falloir transporter toutes nos provisions jusqu'à la salle du château, déclara François. Elles y seront en sûreté et ne courront pas le risque de se mouiller s'il pleut. J'espère bien que personne ne viendra sur l'île pendant que nous y serons nous-mêmes, Claude!

— Cela m'étonnerait, répondit Claude. Papa m'a assuré que les actes de vente ne seraient signés que la semaine prochaine, et l'acquéreur du château n'est pas autorisé à entrer en possession de son bien avant l'achat. Nous avons donc quelques jours devant nous.

— Dans ce cas, il est inutile d'établir une surveillance pour guetter l'arrivée d'importuns », pensa François tout haut. Car le jeune garçon avait vaguement songé à poster une sentinelle pour avertir les autres au cas où il viendrait quelqu'un. « Venez donc, ajouta-t-il. Prends les bêches, Mick. Je me charge de la nourriture et

de la boisson. Claude m'aidera. Quant à toi, Annie, occupe-toi des petits paquets. »

Les provisions alimentaires, tant solides que liquides, étaient contenues dans une grande caisse, car les enfants n'avaient pas l'intention de mourir de faim pendant leur séjour sur l'île. Ils avaient emporté des miches de pain, du beurre, des biscuits, de la confiture, des boîtes de jus de fruit, des prunes bien mûres, des bouteilles de bière, du café instantané en poudre, du lait condensé, une casserole et un bidon d'eau, bref, tout ce qui leur avait paru nécessaire !

Claude et François montèrent, péniblement le sentier de la falaise, chancelant presque sous le poids de leur fardeau. A plusieurs reprises ils durent poser à terre la caisse aux provisions et marquer un temps d'arrêt pour reprendre haleine.

Ils parvinrent enfin à la petite pièce dallée qui, seule, demeurait habitable. Après avoir rangé la caisse contre le mur, les deux cousins retournèrent sur la plage pour ôter du canot les couvertures qui s'y trouvaient encore.

Une fois « meublée », l'antique salle prit une apparence plus gaie. Les enfants avaient décidé d'y passer la nuit et, en conséquence, arrangé des couchettes dans les coins.

« Les deux filles pourront dormir ensemble sur ce tas de couvertures, dit François. Nous, les garçons, nous dormirons sur cette autre pile. »

Claude se rebiffa. Elle ne voulait pas aller avec Annie et être, classée de ce fait dans la catégorie des filles. Mais Annie refusa de dormir seule dans son coin et regarda sa cousine avec un tel air de détresse que Claude lui sourit et cessa de protester.

« Décidément, songea la petite fille, Claude devient plus aimable chaque jour. Je l'aime de tout mon cœur. »

François s'installa sur sa pile de couvertures et tira la carte de sa poche.

« Maintenant, dit-il, venons-en à notre fameuse affaire... Nous allons étudier ce plan avec la plus grande attention et essayer de déterminer où se trouve exactement l'entrée des cachots souterrains. Venez vous asseoir à côté de moi et mettons-nous tous à l'ouvrage. C'est le moment de faire travailler notre matière grise... et de triompher de cet individu qui convoite l'île! »

Quatre têtes se penchèrent sur la carte. Elle était tout à fait sèche à présent. Les enfants l'examinèrent avec ardeur. Le château de Kernach, semblait-il, avait été jadis une très belle demeure.

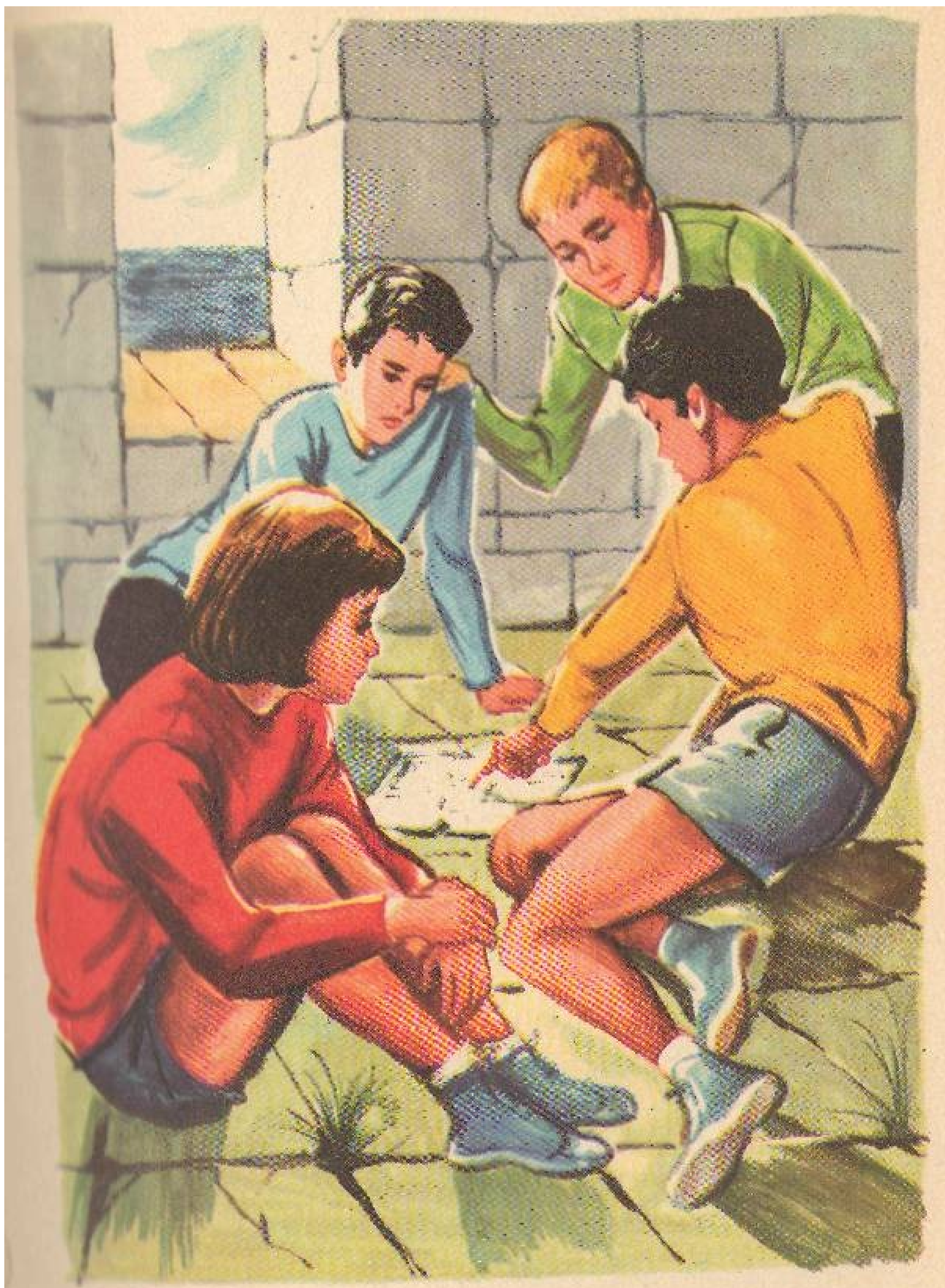
« Voyez ceci ! » ordonna François en posant son doigt sur la partie de la carte où s'étalait le plan des oubliettes. « Le souterrain semble courir sur toute la superficie du sous-sol...-et ici... et encore là, on dirait que ces petits traits parallèles représentent des escaliers ou des marches.

- Oui, dit Claude. Je crois que tu as raison. Eh bien, si ce sont vraiment des marches, il est évident qu'il existe deux ouvertures pour pénétrer dans les oubliettes. L'un des escaliers semble partir d'un endroit qui pourrait bien être cette salle où nous sommes. Quant à l'autre, il doit se trouver sous la tour que nous apercevons là-bas... Mais dis-moi, François, à ton avis, que signifie ce petit rond... là? »

Son index désignait un cercle qui figurait non seulement sur le plan' des oubliettes niais aussi sur celui du rez-de-chaussée du château.

« Je ne devine pas de quoi il s'agit », répondit au bout d'un moment François qui avait l'air intrigué. Et puis, tout d'un coup, il s'écria : « Mais si! Je sais ce que c'est! Tu disais hier qu'il existait jadis un puits quelque part ici, n'est-ce pas, Claude? Eh bien, ce petit rond doit indiquer son emplacement. Il fallait qu'il soit très profond pour atteindre une nappe d'eau douce située sous la mer... Voilà pourquoi il traverse les cachots. N'est-ce pas fantastique? »

L'exaltation des enfants croissait d'instant en instant. Ils avaient le sentiment de vivre une extraordinaire aventure. Ils possédaient déjà une précieuse indication. Il y avait quelque chose à découvrir... quelque chose qu'ils *pouvaient* et *devaient* découvrir d'ici à un ou deux jours. Ils se sentaient soudain très sûrs d'eux-mêmes.



Dis-moi, François, que signifie ce petit rond... là?

« Alors? demanda .Mick. Par où allons-nous commencer? Peut-être faudrait-il essayer de trouver l'entrée du souterrain, celle qui semble partir de cette pièce même? A mon avis il doit s'agir d'une grosse dalle : en la soulevant, nous dégagerons le passage conduisant aux oubliettes! »

Cette perspective souleva l'enthousiasme général. François plia la carte avec soin et la remit dans sa poche. Après quoi il regarda autour de lui. Le sol dallé de la pièce était envahi par une végétation gênante qu'il s'agissait d'enlever avant de pouvoir se rendre compte si l'une des dalles était susceptible de bouger.

« Mettons-nous tout de suite au travail ! conseilla François en s'emparant d'une bêche. Otons ces herbes rampantes. Voyez... comme ceci, et ensuite nous examinerons chaque dalle l'une après l'autre. »

Claude, Mick et Annie prirent chacun une bêche et bientôt la petite salle résonna des bruits du fer raclant la pierre pour en déloger les plantes. Celles-ci ne tenaient guère et la besogne allait d'autant plus vite que les enfants travaillaient de tout leur cœur.

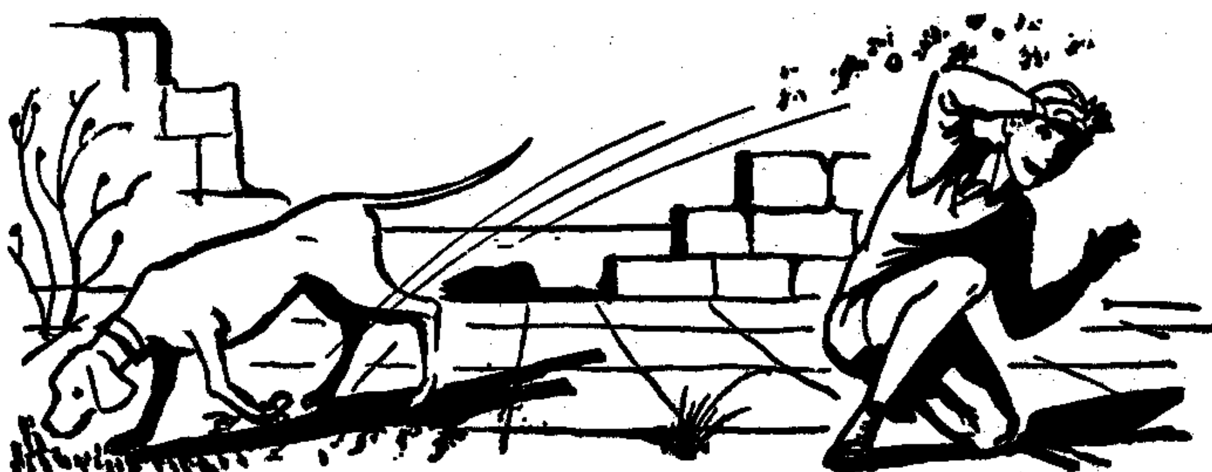
Sans doute influencé par l'ambiance, Dagobert déployait lui aussi une activité fébrile. Bien entendu, il ne pouvait comprendre pourquoi ses jeunes maîtres s'affairaient ainsi, mais cela ne l'empêcha pas de se joindre à eux vaillamment.

II entreprit de gratter le sol de toute la force de ses puissantes pattes. Les plantes et la terre se mirent à voler de .tous côtés.

« Hé! Dagobert! Arrête! cria François en recevant sur la tête une petite motte de terre. Quel ouragan! Ma parole, d'ici un instant, tu feras également voler les dalles dans l'espace ! Claude, ne trouves-tu pas sensationnel que Dago se soit joint à nous? Il fait toujours de son mieux pour nous aider! »

Les enfants continuaient à travailler avec entrain. Comme il leur tardait de retrouver l'entrée des cachots souterrains ! Et comme ce serait palpitant quand ils l'auraient enfin découverte! Car alors l'aventure commencerait pour tout de bon !





CHAPITRE XII

Passionnantes découvertes

BIENTÔT le sol de la petite pièce se trouva débarrassé de la terre, du sable et des plantes parasites qui l'encombraient : il était constitué par d'énormes dalles carrées, toutes de la même dimension. Les enfants se mirent à les examiner à la lueur des torches, s'efforçant d'en découvrir une susceptible d'être déplacée.

« Celle que nous cherchons devrait avoir en son milieu un anneau de fer pour aider à la soulever », déclara François.

Mais ils n'aperçurent rien de semblable. Toutes les dalles étaient pareilles. Quelle déception!

François essaya alors d'introduire sa bêche dans les différents interstices qui séparaient les pierres, tout en exerçant des pesées sur le

manche de son outil. Aucune d'elles ne bougea. Elles avaient l'air d'être solidement encastrées dans le sol. Après trois heures de travail ininterrompu, les enfants se décidèrent à reprendre des forces.

Ils avaient une faim de loup et se réjouirent à la pensée des bonnes choses qu'ils avaient apportées avec eux. Tout en mangeant, ils discutèrent du problème qui les tracassait.

« II semble, en fin de compte, dit François, que l'entrée du souterrain, ne parte pas de cette pièce même. C'est décevant, je l'avoue, mais je n'en suis pas trop surpris. Nous allons mesurer le plan et voir si nous pouvons déterminer l'endroit exact d'où part l'escalier conduisant aux oubliettes. Bien sûr, il se peut que les mesures ne soient pas correctes et dans ce cas la carte ne nous servira pas à grand-chose. Mais cela vaut la peine d'essayer. »

Ils se mirent donc à l'ouvrage mais leur besogne était loin d'être facile. Les trois parties du plan, représentant les trois étages du château, n'étaient pas à la même échelle. Un peu découragé, François laissa échapper un soupir. Les recherches semblaient sans espoir. Si l'on n'arrivait pas à découvrir quelque indication supplémentaire, il deviendrait indispensable de sonder tout le rez-de-chaussée du château. Entreprise quasi irréalisable, car elle demanderait trop de temps!

« Regardez! » s'écria soudain Claude en montrant du doigt le petit cercle qui, à ce qu'ils croyaient, indiquait l'emplacement du puits. t Regardez! L'entrée du souterrain paraît assez proche du puits. Si nous pouvions découvrir celui-ci, nous creuserions tout autour pour essayer de repérer les premières marches de l'escalier. Le puits se trouve représenté sur les deux cartes. Il semble être situé au milieu du château.

— C'est une fameuse idée que tu as là! approuva François, ravi. Tâchons donc de déterminer le centre du château. A mon avis, ce doit être également le centre de la cour, là, au-dehors. »

Les enfants sortirent au soleil. Ils avaient conscience de l'importance de leur entreprise et leur visage restait grave. N'était-il pas extraordinaire de se lancer ainsi dans une fabuleuse chasse au trésor? Ils ne doutaient pas le moins du monde que l'or perdu ne reposât quelque part sous leurs pieds. Leur eût-on dit que les lingots n'étaient pas là qu'ils auraient refusé de le croire.

Ils s'arrêtèrent au milieu de la cour qui, jadis, avait été le cœur même du vieux château. Mais c'est en vain qu'ils regardèrent autour d'eux dans l'espoir de découvrir un indice leur permettant de repérer l'ancien puits. Là encore la nature avait repris ses droits. Le vent avait apporté sur son aile du sable arraché à la plage, et des herbes et des ronces avaient poussé dessus en

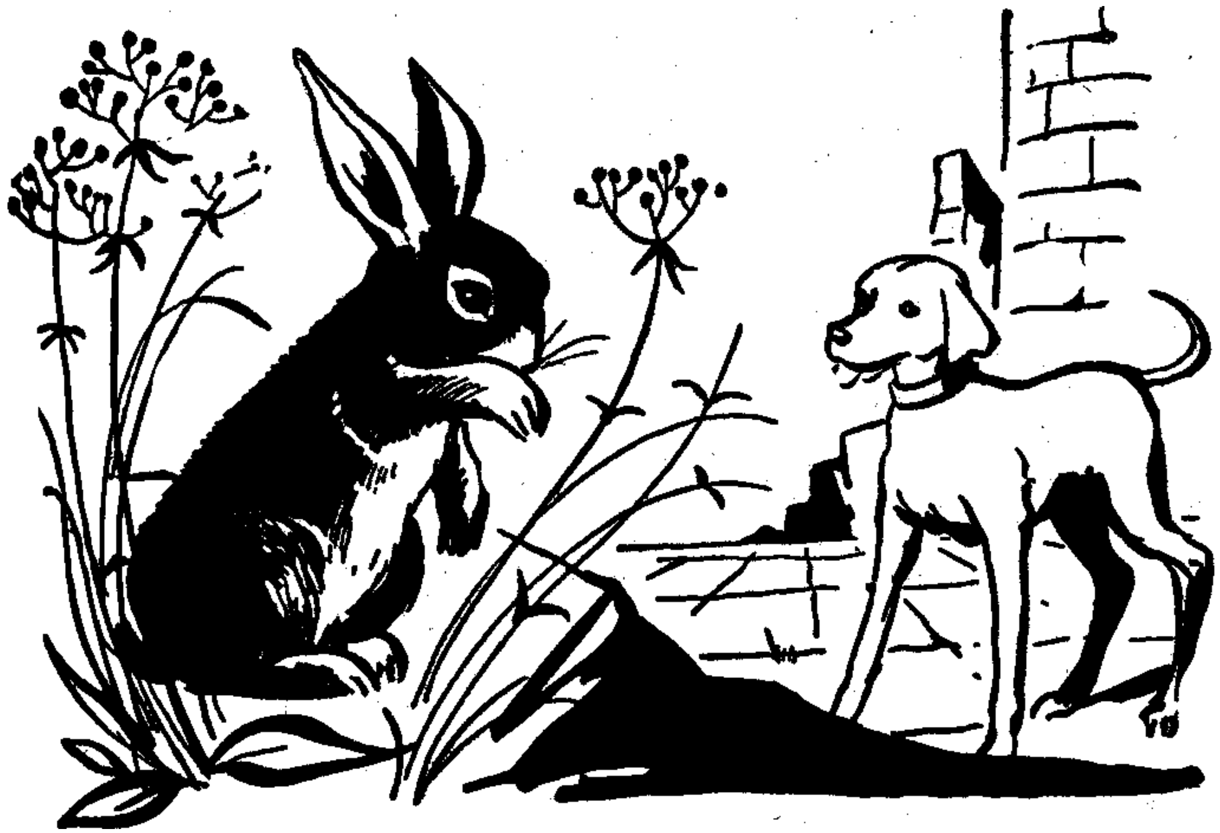
quantité inimaginable. Les pierres plates qui formaient autrefois le sol de la grande cour étaient aujourd'hui brisées pour la plupart et n'offraient plus aucun caractère d'uniformité. La mousse, le sable et les plantes parasites de toute espèce envahissaient la totalité du lieu.

« Tiens! Un lapin! » s'écria soudain Mick.

En effet, une grosse boule de fourrure beige traversait la cour sans se presser. L'animal disparut dans un trou, puis un autre lapin surgit, s'assit sur son derrière,, regarda gravement les enfants et disparut lui aussi. Les trois-jeunes Gauthier n'en revenaient pas. Jamais ils n'avaient vu de lapins aussi familiers.

Une troisième petite bête apparut. C'était un lapereau minuscule, mais doté d'oreilles énormes qui lui donnaient un air conique, et d'un amusant petit bout de queue tout blanc. Il ne parut même pas s'apercevoir dé la présence des enfants. Au grand amusement des jeunes spectateurs, il se mit à exécuter une série de cabrioles puis, s'étant calé sur ses pattes de derrière, entreprit de faire la toilette de ses oreilles.

C'en fut trop pour le pauvre Dagobert. Il avait vaillamment résisté à la tentation, se contentant d'un bref aboiement lorsque les deux premiers lapins avaient fait leur apparition. Mais ce lapereau, arrêté presque sous son nez et en tram de se débarbouiller sans même faire attention à lui, constituait un défi qu'aucun chien digne de ce nom



n'aurait pu ignorer. Dago, sans crier gare, poussa un « Ouah! » formidable et se précipita sur le lapin surpris.

Une brève seconde, le petit animal demeura comme figé sur place. On ne l'avait jamais effrayé ni poursuivi auparavant et il contempla avec des yeux exorbités l'énorme monstre qui lui fondait dessus. Soudain, comprenant le danger, il se mit à fuir, sa queue minuscule dressée comme un signal de détresse, et disparut au sein d'un gros buisson, tout à côté des enfants. Dagobert se rua après lui et disparut à son tour.

Un véritable feu d'artifice de sable et de terre s'éleva dans les airs : Dagobert s'efforçait avec frénésie d'agrandir le trou dans lequel le lapin

venait de se faufiler. Il grattait le sol de ses griffes à une vitesse qui tenait du prodige. Ce faisant, il gémissait et aboyait sans discontinuer, sourd à la voix de Claude qui tentait de le rappeler. Il voulait ce lapin et il l'aurait! Sa frénésie s'accentuait au fur et à mesure qu'il creusait le trou et le voyait s'agrandir sous ses pattes.

« Dago! Dago! M'écouteras-tu, à la fin? Viens ici tout de suite! criait Claude, n est interdit de chasser les lapins! Tu sais que je ne le veux pas. Tu es un vilain! Reviens, immédiatement ! »

Mais Dagobert n'obéit pas. Il continua au contraire de creuser, encore et encore. On eût dit qu'une véritable folie s'était emparée de lui. Claude se résolut à aller le chercher. Juste comme elle atteignait le buisson de ronces, Dagobert cessa de gratter le sol. Au bruit de ses puissantes griffes en action succéda un bref aboi d'épouvanté, puis plus rien. Claude jeta un coup d'œil sous le fouillis épineux et demeura stupéfaite.

Dagobert avait disparu! Non pas qu'il fût caché par le buisson. Non! Tout simplement il n'était plus là! Claude apercevait bien l'entrée du terrier de lapin, considérablement agrandie par le chien... mais le chien lui-même demeurait invisible.

« Mon Dieu, François... Dagobert a disparu! annonça Claude d'une voix tremblante. Il n'aurait pu s'enfoncer dans le terrier du lapin,

n'est-ce pas? Il me semble qu'il est trop gros pour avoir pu passer par là! »

Les enfants s'assemblèrent en hâte autour du buisson de ronces. Alors, dés profondeurs de la terre leur parvint une plainte étouffée. François parut sidéré.

« Ma parole, il est bien dans le trou! s'écria-t-il. Voilà qui est stupéfiant. Je n'ai jamais entendu parler d'un chien s'enfonçant ainsi dans un terrier de lapin. Comment[1] allons-nous le tirer de là?

— Pour commencer, décréta Claude d'une voix décidée, il nous faut déraciner ce buisson. » On sentait que, pour sauver Dagobert, elle n'eût pas hésité à démolir le château de Kernach-^tout entier. « Je ne peux supporter d'entendre le pauvre Dago gémir ainsi sans tenter de lui porter secours par n'importe quel moyen! »

Le buisson était bien trop épais pour que l'on pût songer à se glisser dessous. François se rappela avec plaisir qu'ils avaient apporté des outils de toute sorte. Il alla chercher une hache. A dire vrai, c'était plutôt une hachette, suffisante cependant pour couper les broussailles. Aux ronces se mêlait une en/orme touffe d'ajoncs épineux et ce ne fut pas une petite affaire d'en venir à bout.

Les enfants travaillèrent avec ardeur. Au bout d'un certain temps leurs mains se trouvèrent en piteux état : les épines leur avaient arraché la

peau, mais c'est à peine s'ils se soucièrent de ces égratignures. Ils avaient réussi ! Ronces et ajoncs dispersés, le trou agrandi par Dagobert devenait à présent très visible. François prit sa torche électrique et la tendit à bout de bras par l'ouverture.

Une exclamation de surprise lui échappa.

« Je comprends maintenant ce qui s'est passé ! Le vieux puits est ici ! Les lapins ont creusé leur terrier juste à côté. En voulant l'élargir Dagobert a dégagé une partie du puits lui-même... et il est tombé au fond!

— Oh! non, non! s'écria Claude, prise de panique. Dag! Dag! Tu n'es pas blessé? »

Un gémissement lointain frappa ses oreilles. De toute évidence, Dagobert était bien tombé dans le puits! Les quatre compagnons échangèrent des regards consternés.

« Je crois qu'il n'y a qu'une seule chose à faire! déclara François. Prenons nos bêches et travaillons à dégager encore l'ouverture. Alors peut-être pourrons-nous faire descendre une corde et tirer Dago de ce mauvais pas. »

Les enfants coururent chercher leurs bêches... Il ne leur fut pas très difficile de mener leur besogne à bien. Le puits n'avait été obstrué que par les broussailles précédemment arrachées, par les racines du bouquet d'ajoncs qu'ils réussirent .à extirper, et enfin par de la terre, du sable, un bloc de maçonnerie et de petites

pierres. A ce qui semblait, un pan de muraille avait dégringolé de la tour et bouché en partie l'ouverture du puits. Le temps et la végétation avaient fait le reste.

Claude et ses cousins durent unir leurs efforts pour arriver à déplacer le bloc de maçonnerie en question. Mais c'était le dernier obstacle. H reposait en travers de la margelle et finit par être tiré de côté. Juste au-dessous se trouvait un couvercle de bois tout pourri qui, au temps jadis, devait servir à protéger Peau du puits. A l'heure actuelle, il était même si délabré que, là où Dagobert s'était appuyé, son poids avait suffi pour que le bois cédât. La pauvre bête avait passé à travers.

François enleva ce qui restait du couvercle et les enfants se penchèrent sur l'orifice béant au-dessous d'eux. Le trou semblait profond et très sombre. Il était impossible d'en distinguer le fond. François prit une pierre et la jeta dans le puits. Tous retinrent leur souffle, avides de surprendre le « plouf » qui, logiquement, devait suivre la chute du caillou. Mais ils n'entendirent rien. Ou il n'y avait plus d'eau au fond du puits, ou elle se trouvait à une profondeur telle que le bruit de la pierre devenait inaudible.

François se rallia à cette seconde hypothèse.

« Cependant, ajouta-t-il, si le trou est si profond je ne m'explique pas que Dagobert ne se soit pas tué en tombant... ni que nous l'entendions

encore. Je me demande bien où il peut être! »

II enfonça dans l'ouverture sa main armée de la torche électrique... et, tout de suite, aperçut le chien! Bien des années auparavant, une grosse pierre avait dégringolé dans le puits, l'obstruant en partie. Elle était demeurée coincée dedans, à l'horizontale, et c'est sur ce perchoir imprévu que Dagobert était venu atterrir. La tête levée vers ses jeunes maîtres, il les regardait avec une expression d'effroi au fond des yeux. La pauvre bête n'arrivait pas à comprendre ce qui lui était arrivé. Ah! il était bien puni d'avoir poursuivi les lapins!

Claude avisa une échelle de fer scellée contre la paroi intérieure du puits et, avant qu'aucun des autres ait pu deviner ce qu'elle allait faire, enjamba la margelle effondrée et entreprit de descendre les échelons rouilles.

Peu lui importait que ceux-ci fussent ou non assez solides pour la porter. Elle n'avait qu'une idée en tête : sauver Dagobert. Elle le rejoignit enfin. Sans trop savoir comment, elle réussit à placer le gros chien sur son épaule et, le tenant d'une main, tenta de remonter avec lui. Mais c'était là une entreprise impossible. Il lui fallait ses deux mains pour grimper. Mick dut venir à son aide. Finalement, grâce à la corde qu'il lui lança et qu'elle passa autour de Dago, elle réussit à le remonter à l'air libre. Une fois les quatre



pattes sur terre, Dagobert se mit à bondir de tous côtés, aboyant à pleine voix et, dans ses transports joyeux, léchant tout ce qui passait à sa portée!

« Alors, Dag! s'écria Mick. As-tu encore envie de donner la chasse aux lapins? Il est vrai que nous ne pouvons pas te gronder! Grâce à toi nous avons découvert le puits! A présent, il ne nous reste plus qu'à chercher tout autour pour trouver l'entrée du souterrain! »

Une fois de plus, les enfants se mirent au travail... Avec leurs bêches, ils creusèrent sous tous les buissons environnants. Ils retournaient chaque pierre qu'ils rencontraient et grattaient le sol, espérant à chaque instant que celui-ci allait leur livrer son secret.

L'honneur de la découverte revint à Annie. Ce fut en effet la petite fille qui trouva l'entrée du souterrain. Tout à fait par hasard, d'ailleurs... Se sentant fatiguée, elle s'était assise un instant pour se reposer. Etendue tout de son long sur le ventre, elle s'amusait à gratter le sable avec ses doigts. Soudain, ceux-ci rencontrèrent un objet dur et froid. Annie écarta le sable et, à sa grande joie, aperçut- un anneau de fer. Elle poussa une exclamation qui fit accourir les autres.

« Ohé! criait Annie. Venez voir! J'ai trouvé une pierre avec un gros anneau de fer au milieu! »

Claude, Mick et François se bousculèrent dans leur hâte à la rejoindre. François fit usage de sa bêche et dégagea complètement la dalle. Annie ne s'était pas trompée : il y avait un anneau au centre de la pierre et ce genre d'ornement ne se trouve généralement scellé que dans les pierres pouvant être déplacées! Plus de doute : celle-ci devait cacher l'escalier conduisant aux oubliettes !

L'exaltation des enfants était à son comble. Tous essayèrent, chacun à son tour, de tirer sur l'anneau de fer, mais la pierre se refusa à bouger. Alors François attacha solidement à l'anneau l'extrémité d'une corde et les quatre compagnons se mirent à haler celle-ci de toutes leurs forces réunies.

La dalle remua enfin. Mais ce n'était qu'un début.

« Allons-y! Tous ensemble! » cria François. Une fois encore tous quatre raidirent leurs muscles. La pierre bougea de nouveau et céda enfin. Elle se releva d'un coup et les enfants tombèrent en arrière, les uns par-dessus les autres, à la manière d'une rangée de dominos. Dagobert se précipita vers le trou et se mit à aboyer avec frénésie, comme si tous les lapins de la terre eussent élu domicile en cet endroit.

Claude et François eurent vite fait de se remettre debout et coururent rejoindre le chien au bord du trou que la pierre avait dissimulé jusqu'alors. Ils restèrent là un moment, regardant à leurs pieds, une expression de profond ravissement sur leurs jeunes visages. Enfin, ils avaient trouvé le fameux passage!

Une volée de marches assez raides, creusées dans le roc, s'enfonçait dans les ténèbres souterraines.

« Venez! s'écria François en brandissant sa torche. Voilà l'escalier que nous cherchions! Descendons vite, dans les oubliettes! »

Les marches étaient glissantes. Dagobert s'y engagea le premier, perdit l'équilibre, et dégringola dans le trou en hurlant de frayeur. François descendit derrière lui, puis Claude, suivie de Mick, et enfin Annie. Tous étaient haletants d'impatience. Qu'allaient-ils trouver au bout?

Déjà ils se voyaient entourés de monceaux d'or et autres fabuleux trésors.

Au bas de l'escalier régnait la pénombre. Une odeur d'humidité piquait les narines. Annie avait l'impression d'étouffer.

« J'espère que cet air n'est pas vicié, murmura François. Les souterrains sont généralement malsains. Si l'un de vous ressent le moindre malaise, qu'il le dise et nous remonterons tout de suite. »

Mais, même si les enfants avaient .éprouvé quelque difficulté à respirer, ils se seraient bien gardés de l'avouer. L'aventure était trop palpitante pour être si tôt interrompue.

A la suite d'un bref palier, l'escalier reprenait. Il était fort long mais, tout de même, on arriva au bout. François alluma alors sa torche et regarda autour de lui. Un étrange spectacle s'offrit à ses yeux.

Les oubliettes du château de Kernach s'enfonçaient à même le roc. Ces sortes de grottes étaient-elles naturelles ou avaient-elles été creusées par la main de l'homme? C'est ce que les enfants eussent été bien incapables de dire. En tout cas, elles étaient mystérieuses, obscures, et renvoyaient tous les bruits en mille échos sonores. François émit un léger sifflement et celui-ci se répercuta à l'infini d'étrange manière. L'impression ressentie n'avait rien d'agréable.

« Comme c'est curieux! » chuchota Claude.

Immédiatement l'écho s'empara de ses mots et les multiplia. Chaque oubliette tour à tour répéta la phrase de la fillette : « Comme c'est curieux!... c'est curieux!... curieux!... »

Annie glissa sa main dans celle de Mick. Elle avait peur. Elle n'appréciait pas du tout les échos! Bien entendu, elle savait que ces bruits n'avaient rien de surnaturel. N'empêche qu'ils ressemblaient trop à la voix d'une foule de gens cachés dans les grottes.

« Dis-moi, François, demanda Mick, où penses-tu que se trouvent les lingots? »

Et de nouveau, immédiatement, l'écho répéta ses paroles : « Où penses-tu que se trouvent les lingots?... se trouvent les lingots?... lingots?... »

François se mit à rire... et son rire se transforma en une douzaine de rires différents qui semblaient provenir des oubliettes et envelopper les enfants de leurs ondes subtiles. C'était la chose la plus extraordinaire du monde.

« Venez donc! dit François. Peut-être l'écho DOUS laissera-t-il quelque répit un peu plus loin ! »

Comme pour le narguer, l'écho répéta « Un peu plus loin'... plus loin!... loin!... »

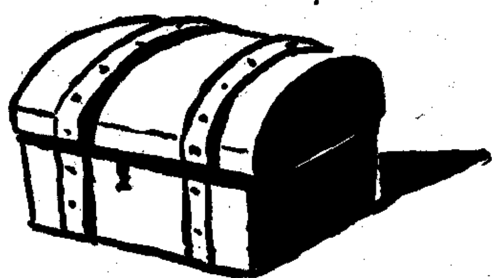
Les jeunes aventuriers — ainsi se baptisaient-ils eux-mêmes! — s'écartèrent du bas de l'escalier et entreprirent de visiter les cachots souterrains les plus proches d'eux. Ce n'était, en fait, que de simples caves rocheuses s'étendant sous le château.

Peut-être jadis avaient-elles servi de geôle à d'infortunés prisonniers mais, plus vraisemblablement, on les utilisait pour entreposer des objets et des provisions de toute sorte.

« Je me demande dans laquelle de ces cavernes nous allons trouver les lingots! » murmura François.

Il s'arrêta et tira la carte de sa poche. Mick l'éclaira avec sa torche. Mais, bien que le plan indiquât un cachot où le mot « lingots » était nettement marqué, les enfants n'avaient aucune idée de la direction qu'il fallait prendre pour s'y rendre.

« Regardez par ici! cria soudain Mick. Voici une grotte dont l'entrée est défendue par une porte! Je suis sûr que c'est le cachot que nous cherchons!... Celui où se trouvent les lingots d'or! »





CHAPITRE

XIII Le trésor

LE FAISCEAU lumineux de quatre torches éclairait la mystérieuse porte de bois. Celle-ci, bardée d'énormes clous de fer à tête ronde, avait l'air d'une solidité à toute épreuve. Avec un cri d'enthousiasme, François se rua dessus. Il ne doutait pas que, derrière elle, se trouvât le cachot indiqué sur le plan.

Hélas! la porte était fermée. Pas moyen de l'ouvrir soit en tirant le battant, soit en le poussant! Il y avait une serrure... mais pas la moindre clef dessus! Les enfants, conscients de leur impuissance, contemplèrent la porte avec désespoir. Au diable l'obstacle ! Juste au moment où ils se voyaient déjà mettant la main sur les lingots, cette maudite porte leur barrait la route.

« Retournons chercher la hache! proposa François. Peut-être pourrons-nous fendre le bois tout autour de la serrure et l'arracher.

— Excellente idée! s'écria Claude, ravie. Retournons sur nos pas! »

Abandonnant la grosse porte, ils revinrent en arrière. Mais le souterrain était si vaste, il possédait tellement de ramifications, que les quatre compagnons perdirent leur chemin. Presque à chaque pas ils trébuchaient sur de vieux tonneaux défoncés, sur des morceaux de bois pourris, sur des bouteilles vides et autres objets sans valeur, mais n'arrivaient toujours pas à retrouver le boyau conduisant au bas de l'escalier par où ils étaient venus.

« C'est épouvantable, constata François au bout d'un long moment, mais je n'ai aucune idée de l'endroit où peut être l'entrée. Nous avons visité les cachots les uns après les autres, nous avons enfilé passage sur passage mais tous se ressemblent : sombres, nauséabonds et pleins de mystère.

— Pourvu que nous ne soyons pas condamnés à rester ici jusqu'à la fin de nos jours ! s'écria Annie, très effrayée.

— Grosse bête! dit Mick d'un ton rassurant en lui prenant la main. Nous n'allons pas tarder à trouver la sortie. Hé!... Qu'est-ce que c'est que ça? »

La petite troupe fit halte. Elle se trouvait à

présent devant ce qui semblait être une sorte de haute cheminée de pierres qui coupait le souterrain depuis le sol jusqu'au plafond. François braqua sa torche dessus. Cette construction cylindrique l'intriguait.

« Je devine ce que c'est! s'écria brusquement Claude. C'est le puits, bien sûr! Vous vous rappelez qu'il figure tant sur le plan des oubliettes que sur celui du rez-de-chaussée. Eh bien, nous nous trouvons en présence de la partie qui s'enfonce dans la terre. Je nie demande s'il n'existe pas une ouverture quelque part... de manière que l'on puisse puiser l'eau aussi bien de ce souterrain que de la partie à l'air libre... »

Tous se précipitèrent pour voir. De l'autre côté du cylindre en maçonnerie, ils découvrirent en effet une petite ouverture assez large pour que chacun des enfants, à tour de rôle, pût y passer la tête et les épaules. Avec leurs torches, ils essayèrent de voir le plus loin possible. Le puits était si profond qu'il était impossible d'en deviner la fin. Comme il l'avait fait un peu plus tôt à partir de l'orifice extérieur, François lança une pierre mais il eut beau écouter, aucun son, cette fois encore, ne parvint à ses oreilles. Il regarda en haut et, à son grand soulagement, aperçut la faible lumière du jour qui se glissait entre les parois du puits et la grosse pierre qui l'obstruait en partie... cette fameuse pierre sur laquelle

quelle Dagobert avait longtemps attendu qu'on vienne le délivrer.

« Plus de doute! dit-il. Claude avait raison.'H s'agit bien de notre puits! Nous avons de la chance! A présent que nous avons trouvé ce repère, nous savons que l'escalier des oubliettes n'est plus très loin. »

Cette assurance réconforta beaucoup les enfants; Se tenant par la main, ils se mirent à chercher dans l'obscurité que trouait seulement le maigre pinceau de leurs lampes électriques.

Annie poussa soudain un cri de joie.

« Voilà l'entrée! Ou plutôt la sortie! J'aperçois la lumière du jour! » "

Ils coururent jusqu'au prochain tournant et, à leur grande joie, se retrouvèrent devant la volée de marches conduisant à l'air libre. François regarda autour de lui afin de savoir quelle direction prendre lorsqu'ils reviendraient. C'est qu'il n'était pas sûr du tout de pouvoir retrouver la porte de bois !

Tous quatre se dépêchèrent de remonter au grand jour. Là-haut, le soleil brillait et il était délicieux de sentir sa bonne chaleur qui contrastait si fort avec l'air glacé des oubliettes.

François consulta sa montre et poussa une exclamation de surprise.

« II est six heures et demie! *Six heures et demie!* Pas étonnant que j'aie une telle faim. Nous n'avons même pas pris le temps de goûter.

Nous avons travaillé et erré dans ce souterrain des heures durant!

— Eh bien, allons-nous restaurer avant de reprendre nos investigations! proposa Mick. J'ai l'impression de n'avoir rien mangé depuis au moins un an!

— Ma foi, si l'on considère que tu as englouti deux fois plus de victuailles qu'aucun d'entre nous au repas de midi... », commença François avec indignation. Puis il s'interrompit et déclara avec un bon sourire : « Au fond, j'éprouve la même sensation que toi. Venez tous ! Faisons un solide repas. Claude, cela t'ennuierait-il de mettre de l'eau sur le feu? Nous ferions bien de boire quelque chose de chaud, un bon chocolat, par exemple! Je me sens gelé après tout ce temps passé sous terre.»

Les enfants trouvèrent amusant de faire bouillir une casserolée d'eau sur un feu de branches mortes. Et quel délice de se prélasser au soleil couchant tout en grignotant du pain et du fromage et en se régalant de cake et de biscuits! Tout cela était fort agréable. Dagobert, lui aussi, eut droit à un bon repas. La randonnée n'avait pas été de son goût et, tant qu'il était demeuré dans le souterrain, il n'avait pas quitté les enfants, les suivant de tout près et la queue basse. Il avait été très effrayé, en particulier, par les bruits étranges renvoyés par l'écho.

A un certain moment le chien s'était risqué à

aboyer et alors le pauvre Dag avait eu l'impression que les cachots se peuplaient brusquement d'une foule de chiens en train d'aboyer aussi fort que lui. Après cette effrayante expérience, il ne s'était même plus permis de pousser le moindre gémissement. Mais à présent il se sentait de nouveau très heureux, attrapant au vol les bons morceaux que lui jetaient les enfants, et léchant Claude chaque fois qu'il se trouvait auprès d'elle.

Lorsque les jeunes 'affamés eurent, terminé leur repas et rangé le reste de leurs provisions, ils constatèrent que leur montre • marquait huit heures. Le jour déclinait rapidement et il commençait à faire frais.

« Pour ma part, dit François, je n'ai plus du tout envie de redescendre dans le souterrain aujourd'hui! Non* Et pourtant j'aimerais attaquer cette porte à coups de hache et voir ce qu'il y a derrière. Mais je suis trop fatigué! Et puis, je n'aimerais pas risquer de me perdre au milieu de tous ces boyaux pendant qu'il fait nuit. »

Les autres se déclarèrent d'accord avec lui, surtout Annie qui n'avait cessé de redouter en secret de s'enfoncer de nouveau sous terre après le coucher du soleil. D'ailleurs, la petite fille s'endormait à moitié. La fatigue et les émotions de la journée avaient eu raison d'elle.

« Debout, Annie! ordonna Claude en obligeant



sa cousine à se lever. Il faut aller se coucher! Nous allons nous étendre dans un coin de la petite pièce, roulées dans nos couvertures, et demain, au réveil, la pensée d'avoir à ouvrir cette mystérieuse porte nous paraîtra plus excitantes que jamais !»

Les quatre enfants, suivis de Dagobert, regagnèrent donc la petite salle abritée et se blottirent sous leurs couvertures. Dagobert se glissa auprès des deux fillettes et se coucha en travers de leurs jambes. Il était si lourd qu'Annie le repoussa.

Claude tira Dag à elle, lui permit de s'installer sur ses propres jambes et demeura étendue, à l'écouter respirer. Elle se sentait très heureuse. Elle allait passer une *nuit sur* son île. Ses cousins

et elle avaient presque découvert les lingots, elle en était sûre. Dagobert était là, dormant à ses côtés. Allons, peut-être les choses allaient-elles s'arranger après tout...

Elle s'endormit à son tour. Avec Dagobert comme chien de garde, les enfants n'avaient rien à redouter. Ils ne firent qu'un somme jusqu'au matin. Ce fut l'incorrigible Dag qui les réveilla : il avait aperçu un lapin au-delà de l'arche brisée servant de porte à la petite salle et se précipita dehors pour lui donner la chasse. Le bond qu'il fit arracha 'Claude à ses rêves. Elle se mit sur son séant et se frotta les yeux

« Debout! cria-t-elle aux autres. Réveillez-vous tous! Il fait grand jour et nous sommes sur l'île! »

Ses cousins furent prompts à se lever. Au souvenir de leurs découvertes de la veille, ils se sentaient soudain pleins d'entrain. La première pensée de François fut pour la porte de bois. Il se croyait de taille à *en* venir à bout avec l'aide de sa hache. Et alors, que trouveraient-ils derrière ?

On commença par déjeuner gaiement. Il ne fallait pas se mettre en route le ventre vide. Puis François prit sa hache et tous se dirigèrent vers l'entrée des oubliettes. Dagobert suivit la petite troupe, remuant la queue par habitude mais au fond assez inquiet en devinant qu'on allait retourner en cet endroit bizarre où tant de

chiens aboyaient à la fois sans qu'on en aperçût aucun.

Les enfants descendirent dans le souterrain. Et alors, bien entendu, il leur fut impossible de savoir quelle direction prendre pour retrouver la porte de bois. C'était fort ennuyeux.

« Nous allons encore nous perdre comme hier soir, soupira Claude avec désespoir. Ces cachots et leurs couloirs forment un vrai labyrinthe! Nous n'arriverons jamais à en situer l'entrée. »

François eut alors une idée de génie. Il se rappela avoir dans sa poche un morceau de craie blanche, l'en tira et, après être revenu sur ses pas jusqu'à l'escalier, fit une marque sur le mur à cet endroit. Puis il continua à tracer des flèches sur les murs au fur et à mesure que lui et ses compagnons s'éloignaient le long de l'obscur boyau. Us parvinrent au puits sans encombre et François s’en réjouit à haute voix. ,

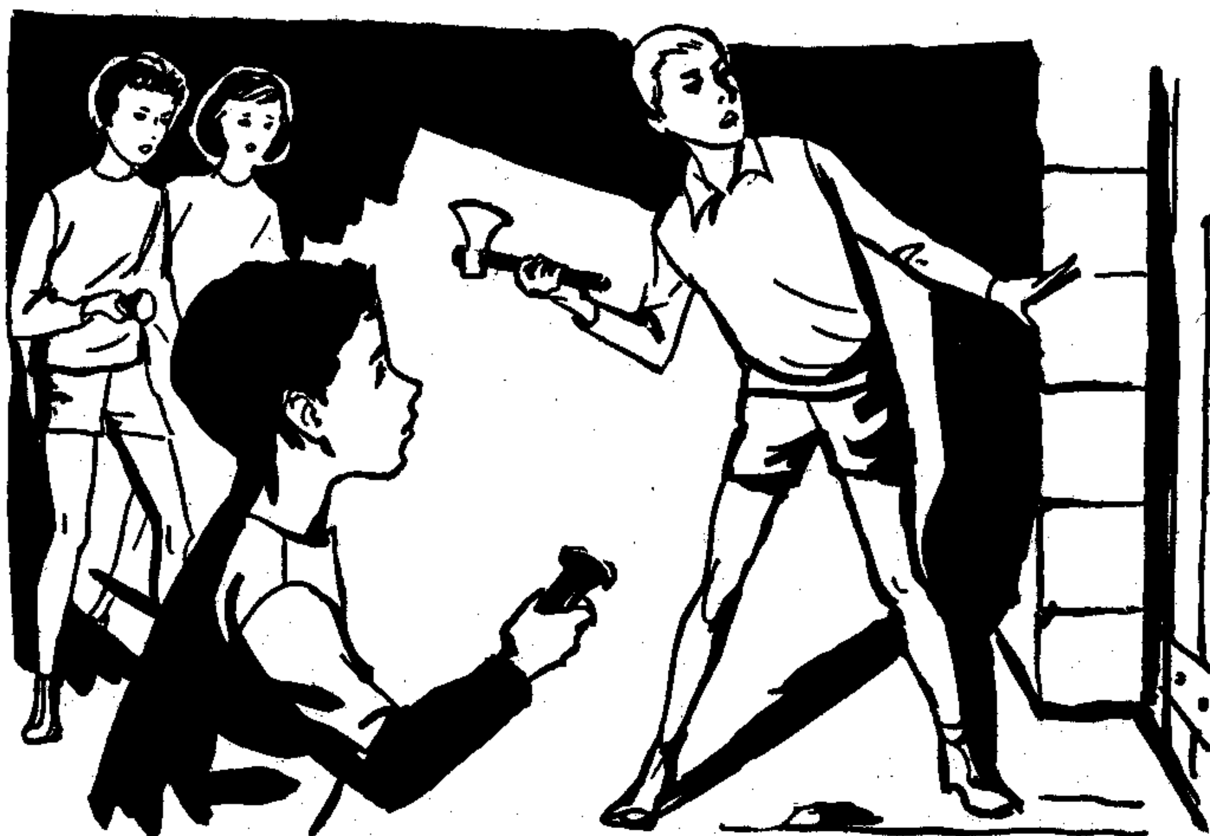
« A présent, dit-il, chaque fois que nous arriverons à ce puits, nous serons du moins capables de revenir aisément vers la sortie : il n'y aura qu'à suivre mes marques de craie. Passons au problème suivant... Quel chemin allons-nous prendre? Mous allons essayer un premier couloir et je marquerai les murs tout le long : s'il ne s'agit pas de celui conduisant à la porte, nous n'aurons qu'à revenir sur nos pas en effaçant les flèches. En prenant de nouveau le puits comme point de départ, nous en essaierons alors

un autre, jusqu'à ce que nous tombions sur le bon!»

C'était vraiment là une excellente idée. Le premier couloir ne mena les enfants nulle part et ils durent rebrousser chemin en effaçant les flèches. Arrivés au puits, ils repartirent dans une autre direction. Et, cette fois, ils trouvèrent la porte de bois!

Elle se dressait devant eux, leur opposant sa masse solide, que renforçaient encore ses gros clous rouille. Ils la contemplèrent avec un sentiment de triomphe. François leva sa hache.

Crac! Il frappa de toutes ses forces, juste contre la serrure. Mais le bois, en dépit de sa vétusté, était encore résistant, et le tranchant de



l'outil ne fit que l'entamer. François leva la hache une seconde fois. Hélas! le fer retomba sur l'un des clous et glissa de côté. Un gros éclat de bois s'envola... et le pauvre Mick le reçut en plein sur le joue.

Le jeune garçon poussa un cri de douleur. François, épouvanté, abandonna sa hache et examina le blessé. La joue de Mick saignait abondamment.

« Quelque chose a sauté de cette maudite porte et m'a frappé, expliqua Mick. Une grosse écharde, je crois...

— Quel ennui! murmura François en tournant la lumière de sa torche de manière à bien éclairer son frère. Crois-tu avoir assez de courage pour me laisser retirer l'écharde? Car c'en est une, une grosse, qui s'est fichée en plein dans ta pauvre joue. »

Mick préféra retirer l'écharde lui-même. Il fit une grimace de douleur et, sitôt après, devint tout pâle.

« Tu ferais bien de remonter au grand air un instant, conseilla François. De toute manière il faut nettoyer cette petite blessure et empêcher le sang de couler davantage. Annie possède un mouchoir de rechange. Il faudra le tremper dans l'eau et tamponner ta joue.

— Je vais remonter avec Mick, décida Annie. Tu peux rester ici avec Claude, François. Il n'est pas nécessaire que nous partions tous. »

Mais François jugeait préférable d'accompagner Mick jusqu'à l'air libre. Ensuite, il le laisserait avec Annie et retournerait auprès de Claude pour en finir avec cette maudite porte. Il tendit la hache à sa cousine.

« Je vais avec eux, expliqua-t-il. Pendant ce temps-là, tu peux toujours essayer d'entamer ce battant. Mieux vaut ne pas perdre de temps. Il en faudra pas mal avant d'avoir raison de cette porte. Je serai de retour d'ici quelques minutes. Le trajet sera rapide à présent que nous avons eu soin de jalonner notre route.

— Entendu, acquiesça Claude-en prenant la hache. Pauvre vieux Mick!... Il est blanc comme un linge! »

Laissant derrière lui Dagobert et Claude qui, déjà, attaquait avec ardeur la grosse porte, François: ramena Mick et Annie à l'air libre. La petite fille trempa un coin de son mouchoir propre dans l'eau de la casserole et essuya avec des gestes doux la blessure de son frère. La joue de Mick saignait encore beaucoup mais, malgré tout, l'entaille n'était pas très profonde. Le jeune garçon ne tarda pas à reprendre des couleurs et parla même de redescendre avec François dans le souterrain.

« Non, dit François. Il est plus prudent que tu restes un moment allongé sur l'herbe. Mets-toi à plat sur le dos. C'est une position recommandée quand on saigne du nez,... sans doute est-elle

bonne aussi quand on saigne de la joue. Essaie toujours. Que diriez-vous, Annie et toi, d'aller vous installer là-bas, sur ces rochers d'où l'on peut apercevoir l'épave? Vous pourriez vous y reposer une petite demi-heure. Allons, venez! Je vais vous y conduire, et puis je vous quitterai. Mieux vaudra ne pas te lever tant que ta joue continuera à saigner, mon vieux Mick! »

François conduisit donc son frère et sa sœur hors de la cour du château, jusqu'aux rochers de l'île qui faisaient face au grand large. La coque sombre de la vieille épave était toujours prisonnière des brisants. Mick s'étendit sur le dos et se mit à contempler le ciel, souhaitant tout bas que sa joue s'arrêtât bien vite de saigner. Il ne voulait pas que les autres découvrent le trésor sans lui.

Annie lui prit la main. Le petit accident dont son frère avait été victime l'avait bouleversée. Elle aussi espérait ardemment assister à la découverte des lingots mais elle entendait demeurer auprès du blessé jusqu'à ce qu'il aille mieux. François leur tint compagnie une minute ou deux, puis retourna au petit escalier de pierre et disparut...

Une fois sous terre, le jeune garçon suivit ses marques de craie et arriva assez vite à l'endroit où Claude s'acharnait toujours contre la porte.

Elle avait démoli le battant tout autour de la serrure mais la porte refusait encore de s'ouvrir.

François lui prit la hache des mains et frappa de toutes ses forces.

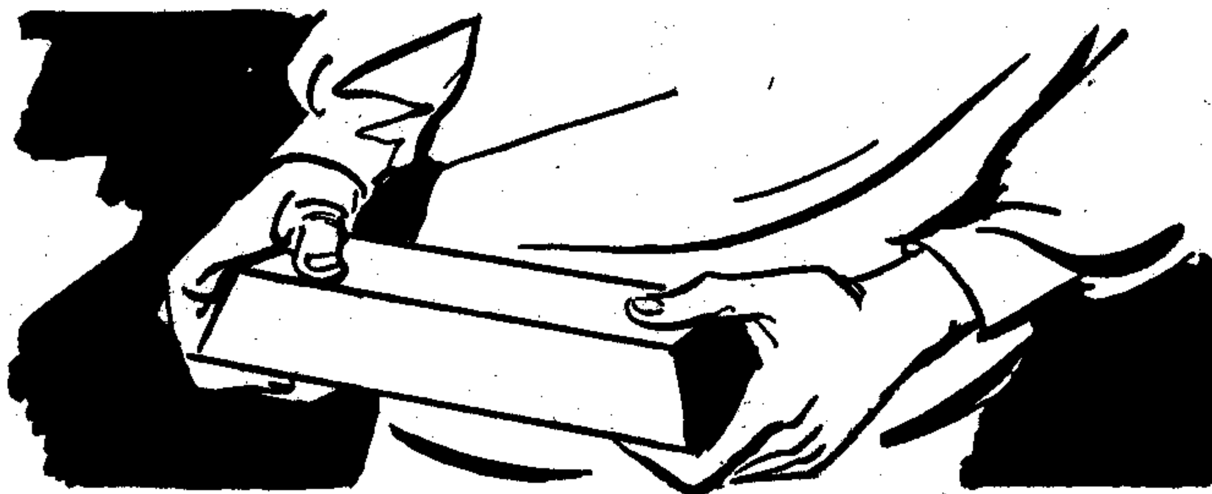
A la seconde tentative, la serrure parut enfin vouloir céder. Elle prit du jeu et glissa un peu de côté. François posa sa hache à terre.

« Elle ne tient pratiquement plus, dit-il d'une voix haletante. Nous allons en finir d'un coup. Ote-toi de là, Dagobert, mon vieux. Et toi, Claude, pousse en même temps que moi! »

Les deux cousins poussèrent ensemble et la serrure finit de céder dans un horrible craquement. L'énorme porte s'ouvrit en grinçant et les deux cousins se précipitèrent à l'intérieur en brandissant leurs torches devant eux.

La pièce dans laquelle ils se trouvaient n'était guère plus qu'une cave, creusée comme les autres dans le roc. Cependant elle différait des précédentes car, tout au fond, s'entassaient en désordre de curieux objets, ayant approximativement la forme de briques. Mais c'étaient des briques très spéciales, faites d'un métal terni et jaunâtre. François en ramassa une.

« Claude! cria-t-il. Les lingots! Ces briques sont en or véritable! Oh! je sais qu'elles n'en ont pas l'air... mais c'est bien de l'or tout de même. Claude, oh! Claude, il y a une véritable fortune ici, dans cette cave... et elle es à toi! Nous avons fini par découvrir le trésor! »



CHAPITRE XIV

Pris au piège !

CLAUDE était incapable de dire un mot. Elle avait ramassé l'un des lingots et demeurait immobile, les yeux fixés sur le gros tas d'or devant elle. Elle n'arrivait pas à croire que ces objets bizarres, ressemblant un peu à des briques, fussent d'un métal aussi précieux. Son cœur battait à se rompre. Quelle découverte inouïe, sensationnelle!

Soudain, Dagobert se mit à gronder sourdement. Il tournait le dos aux enfants, le museau pointé vers la porte. Puis il se déchaîna et ses aboiements emplirent la cave.

« Veux-tu te taire, Dag ! lui ordonna François. Qu'as-W donc entendu? C'est peut-être les autres qui viennent nous rejoindre! »

II alla vers la porte et, les mains en porte-voix, cria de toutes ses forces :

« Mick! Annie! Est-ce vous? Venez vite! Nous avons trouvé les lingots! Ils sont ici! Dépêchez-vous! »

Dagobert cessa d'aboyer niais se remit à gronder. Claude s'inquiéta.

« Je trouve l'attitude de Dagobert bien bizarre, dit-elle. Il ne ferait pas ça s'il s'agissait d'Annie et de Mick. »

Elle n'avait pas fini de parler que les deux cousins éprouvèrent un 'rude choc en entendant une voix d'homme résonner dans l'étroit boyau, éveillant mille échos à la ronde.

« Qui est là? Qui diable est descendu ici? »

Dans sa frayeur, Claude s'agrippa à François. Dagobert continuait à gronder, les poils de son échine tout hérissés.

« Tiens-toi tranquille, , Dago! » murmura Claude en éteignant sa torche.

Mais le chien ne tint aucun compte de l'injonction. Le grondement qui sortait de sa gorge ne s'interrompit pas.

Tout à coup les enfants virent le faisceau d'une puissante torche électrique jaillir dans le passage, à quelque distance d'eux. Puis la lumière les inonda et celui "qui portait la torche, surpris de les apercevoir, s'arrêta net.

« Tiens, tiens! dit la même voix qui les avait

effrayés un instant plus tôt. Par exemple! Deux enfants dans les caves de mon château!

— Que voulez-vous dire avec votre château? s'écria Claude.

— Eh bien, ma petite fille, gué ceci *est* mon château, parce que je suis en train de l'acheter! »

Une seconde voix, plus hargneuse, s'éleva derrière le dos de celui qui parlait.

« Que faites-vous dans ce souterrain, les gosses? Qui sont ce Mick et cette Annie que vous appeliez un instant plus tôt? Et qu'est-ce que ces lingots que vous avez trouvés? De quelle sorte de lingots s'agit-il?

— Ne réponds pas! » chuchota François à Claude.

Hélas! l'écho s'empara de ses paroles et les répéta tout fort dans le passage : « Ne réponds pas! Ne réponds pas! »

« Ainsi, vous ne voulez pas répondre ! » grommela l'homme à qui appartenait la seconde voix.

Et il s'avança d'un air menaçant vers les deux cousins. Dagobert montra ses crocs mais l'individu ne parut pas le moins du monde impressionné.

Il se dirigea tout droit vers la porte et procéda à un examen hâtif de la cave en s'éclairant avec sa torche.

« Gustave! Regarde donc! dit-il. Tu avais raison. L'or perdu se trouve bien dans le souterrain. Et comme il sera facile à emporter! Tout en

lingots... Ma parole, nous sommes tombés sur un véritable filon!

— Cet or est à moi! coupa Claude, rouge de colère. L'île et le château appartiennent à ma mère... et tout ce qu'ils renferment également. Ce trésor a été apporté ici et mis en sûreté par mon trisaïeul, avant que son navire ne fasse naufrage. Cet or n'est pas à vous et ne le sera jamais. Dès mon retour à la maison je dirai à papa et à maman ce que nous avons trouvé, et alors je vous garantis qu'ils ne vous vendront ni l'île ni le château. C'est très malin de votre part d'avoir déchiffré et compris les indications du vieux parchemin trouvé dans le coffret, mais nous avons été encore plus malins que vous! Nous avons découvert le trésor les premiers! » , Les deux hommes avaient écouté en silence le petit discours de Claude, prononcé d'une voix plaire mais chargée de colère. Soudain, l'un d'eux éclata de rire.

« Vous n'êtes qu'une gamine ! lança-t-il. Vous ne vous croyez tout de même pas de taille à contrecarrer nos projets? Nous allons bel et bien acheter cette île et tout ce qu'elle contient! Nous emporterons l'or dès que l'acte de vente sera signé ! D'ailleurs, même si par le plus grand des hasards nous ne pouvons acquérir l'île, nous prendrons l'or quand même ! Il sera facile d'amener un bateau près d'ici et d'y transporter les lingots avec notre canot. Ne vous faites pas d'illusions! Nous obtiendrons ce que nous désirons.

— Jamais de la vie! s'écria Claude en faisant un pas en avant. Je rentre tout droit à la maison prévenir papa de ce qui se passe ici!

— Non, ma petite. Vous n'allez pas rentrer chez vous! affirma le premier individu en saisissant Claude par les épaules et en la forçant à réintégrer la cave Vous allez rester ici! Et, pendant que j'y pense, si vous ne voulez pas que j'abatte ce chien qui a l'air prêt à me mordre, faites-le tenir tranquille! »

A sa grande terreur, Claude s'aperçut alors que l'homme tenait à la main un petit pistolet qui luisait d'un sinistre éclat. D'un geste prompt, elle saisit Dagobert par son collier et le tira à elle.



« Paix! Paix, Dagobert! dit-elle. Tout va bien! »

Mais Dago devinait que tout, au contraire, allait très mal. Son instinct le lui soufflait. Et il continua à gronder férocement.

« A présent, écoutez-moi! » dit l'homme aux deux enfants. Il venait d'avoir une rapide conversation avec son compagnon et semblait avoir abouti à une décision. « Si vous' êtes raisonnables, il ne vous arrivera rien de fâcheux. Mais si vous vous obstinez à vouloir nous mettre des bâtons dans les roues, alors vous aurez à vous en repentir. Voici ce que- nous nous proposons de faire... Mon ami et moi allons partir à bord de notre canot à moteur en vous laissant enfermés ici. Après avoir loué un bateau, nous reviendrons chercher For. Nous estimons qu'il n'est plus nécessaire d'acheter l'île maintenant que nous avons mis la main sur le trésor. »

II parut ne prêter aucune attention aux regards affolés que les enfants échangeaient entre eux.

« A présent, continua-t-il, vous allez écrire un billet destiné à vos jeunes amis qui sont là-haut pour leur dire que vous avez trouvé l'or, et les convier à venir voir... Quand ils vous auront rejoints, nous vous enfermerons tous les quatre dans la cave au trésor. Vous pourrez vous amuser avec les lingots si cela vous fait plaisir. Rassurez-vous, nous ne vous laisserons pas mourir de faim ni de soif d'ici à notre retour. Nous vous donnerons des provisions... »

L'autre individu tira un crayon et un bout de papier de sa poche.

« Tenez, dit-il. Ecrivez un mot à Mick et à Annie. Vous enverrez votre chien le leur porter. J'imagine qu'il saura *se,* débrouiller. Allons, pressons !

— Je refuse ! s'écria Claude, hors d'elle. Je n'écrirai rien du tout. Vous ne pouvez m'obliger à faire une chose pareille! Je n'attirerai pas le pauvre Mick et la pauvre Annie dans un piège pour que vous les fassiez prisonniers avec nous ! Et je ne vous permettrai pas non plus d'emporter mon or, alors que je viens de le découvrir! »

L'un des hommes eut une brusque inspiration.

« Nous tuerons votre chien, si vous ne nous obéissez pas! » dit-il en levant Un peu le canon de son pistolet. Claude sentit son cœur se glacer et poussa un cri d'effroi.

« Non, non ! supplia-t-elle.

— Alors, écrivez le billet! insista l'homme en lui tendant le crayon et le papier. Vite, prenez! Je vais vous dicter le message...

— Je ne peux pas! i sanglota Claude. Je ne veux pas que vous vous empariez de Mick et d'Annie !

— Très bien. Je vais donc abattre cet animal. » L'homme avait parlé d'une voix froide et décidée. Il tourna l'arme en direction de Dagobert.

Claude jeta ses bras autour du cou de Dago et se mit à hurler.

« Non, non! Arrêtez! Je vais écrire ce billet. Ne tirez pas! Ne tirez pas! »

Là-dessus la fillette prit le papier et le crayon d'une main tremblante et regarda son tourmenteur.

« Ecrivez ceci! ordonna-t-il. « Cher Mick et « chère Annie. Nous avons trouvé l'or. Venez « tout de suite nous retrouver dans la cave et « vous réjouir avec nous. » Puis signez de votre nom. » '

Claude écrivit ce que l'homme lui avait dicté. Ensuite, toujours docile, elle signa de son nom.



Seulement, au lieu de « Claude », elle mit « Claudine » au bas du message. Elle se disait que Mick et Annie' devineraient bien-que jamais elle ne signait ses lettres ainsi. N'avait-elle pas horreur du prénom de Claudine? Elle espérait les avertir ainsi indirectement qu'il se passait quelque chose d'insolite dans le souterrain.

L'homme prit le billet, le lut et l'attacha au collier de Dagobert. Durant l'opération, le chien ne cessa de gronder, mais Claude réussit à l'empêcher de mordre.

« Et maintenant, dites-lui d'aller retrouver vos amis! ordonna l'inquiétant personnage.

— Va... va trouver Mick et Annie! dit Claude. Va, Dagobert! Rejoins Mick et Annie. Donne-leur ma lettre! »

Dagobert n'avait aucune envie de quitter sa jeune maîtresse, mais il parut comprendre la note d'urgence contenue dans sa voix.

Après un dernier regard à Claude et un dernier coup de langue, il se mit en routé, et disparut dans le souterrain. Le brave animal sut à merveille retrouver son chemin. Il gravit les marches de pierre et déboucha au grand jour. S'arrêtant alors au milieu de la vieille cour, il se mit à renifler. Où étaient Mick et Annie?

Il flaira la trace de leurs pas puis se mit à courir, sa truffe au ras du sol. Il ne tarda pas à découvrir les deux enfants étendus sur les rochers. Mick se sentait à présent beaucoup mieux

et sa joue ne saignait presque plus. A la vue du chien, il se redressa.

« Sapristi! jeta-t-il d'un ton surpris. Mais c'est Dagobert! Comment se fait-il, mon vieux Dago, que tu sois venu nous retrouver? Tu en avais assez de rester sous terre si longtemps, pas vrai?

— Oh ! Mick ! Regarde ! Il y a quelque chose de blanc attaché à son collier! dit Annie, les yeux fixés sur le papier. C'est un message. Je suppose que ce sont les autres qui nous écrivent de venir les rejoindre. Dagobert 'est rudement intelligent d'avoir compris qu'il devait faire le facteur! »

Mick détacha le billet du collier de Dag. Il le déplia et lut ce qui était écrit dessus.

« Cher Mick et chère Annie », commença-t-il à haute voix. « Nous avons trouvé l'or. Venez « tout de suite nous retrouver dans la cave et « vous réjouir avec nous. Claudine. »

— Ooooh! s'écria Annie dont les yeux se mirent à briller de joie. François et Claude ont trouvé le trésor! Mick, te sens-tu assez bien à présent pour redescendre? Il faut nous dépêcher. »

Mais Mick ne fit pas seulement mine de se lever. Il resta assis sur les rochers, regardant le message d'un air absorbé.

«,Qu'y a-t-il? demanda Annie qui s'impatientait.

— Ma foi, je trouve drôle que Claude ait signé Claudine ! expliqua Mick en hochant la tête d'un

air perplexe. Tu sais à quel point elle déteste être une fille et avoir un nom de fille. Tu sais aussi qu'elle ne répond jamais si on a le malheur de l'appeler Claudine. Et pourtant, sur ce mot, elle se désigne elle-même par ce prénom... Oui, cela me semble bizarre. On dirait presque qu'elle veut ainsi attirer notre attention... comme pour nous avertir que quelque chose ne va pas.

— Ne sois donc pas stupide, Mick! s'écria Annie. Pourquoi veux-tu que quelque chose n'aille pas? Viens donc. Il me tarde de rejoindre Claude et François.

— Attends un peu, Annie! Je m'en vais jeter un coup d'œil au petit port pour être bien sûr que personne d'autre n'a abordé dans l'île, décida Mick. En attendant, toi, reste ici! »

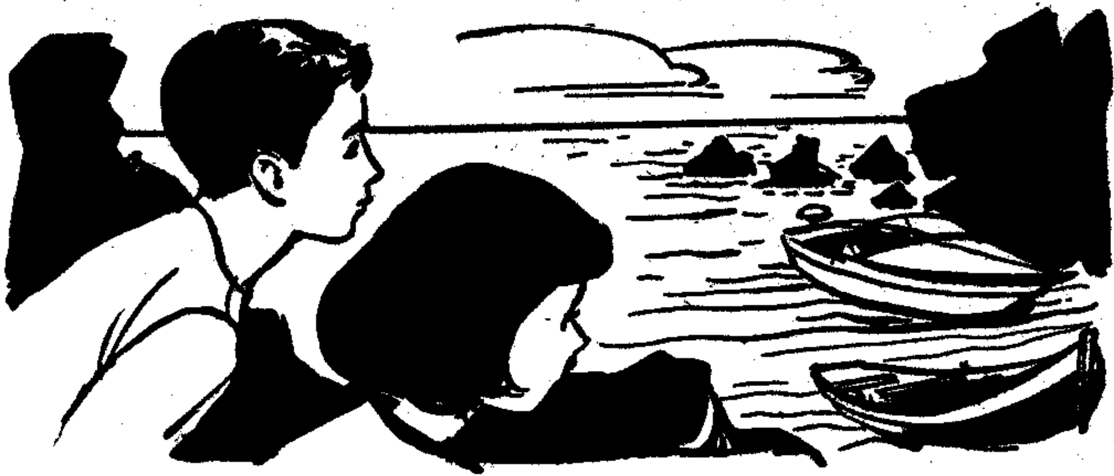
Mais Annie n'entendait pas rester toute seule. Elle se mit donc à suivre Mick, sans cesser de lui répéter qu'il n'était qu'un sot.

Cependant, quand le frère et la sœur arrivèrent en vue du petit navire, ils découvrirent qu'un autre canot gisait sur le sable, non loin du leur C'était un canot à moteur. Mick ne s'était pas trompé. *Il y avait* des étrangers sur l'île!

« Tu vois, dit le jeune garçon dans un murmure. Quelqu'un a débarqué ici. C'est sûrement cet individu qui désire acheter le château. Je parie qu'il a déchiffré le parchemin et qu'il sait

qu'un trésor est caché dans les souterrains. Il a dû rencontrer Claude et François en bas... A mon avis, il veut que nous allions les rejoindre pour nous retenir prisonniers tous les quatre tandis que lui-même volera l'or! C'est lui qui a obligé Claude à nous écrire ce mot... Mais elle a été assez rusée pour signer d'un prénom qu'elle n'emploie jamais... pour nous avertir! Et maintenant... il s'agit de réfléchir très vite. Voyons, qu'allons-nous faire? »





CHAPITRE XV

Mick à la rescousse

MICK prit Annie par la main et la tira vivement en arrière, hors de vue de la petite baie. Peut-être l'homme n'était-il pas venu seul à terre. Peut-être un guetteur se trouvait-il quelque part aux alentours et risquait-il d'apercevoir les enfants... Forçant sa sœur à courir, le jeune garçon l'entraîna jusqu'à la petite salle où ils avaient passé la nuit. Arrivés là, tous deux s'assirent dans un coin.

« II n'y a plus aucun doute à avoir, déclara Mick dans un murmure. François et Claude ont été surpris par des visiteurs inconnus alors qu'ils tentaient d'ouvrir la porte du cachot au trésor. Je me demande bien ce que nous allons pouvoir faire... Une chose est certaine^: il nous est impossible

de redescendre dans le souterrain si nous ne voulons pas être pris à notre tour. Tiens... où donc s'en va Dagobert? »

Le chien les avait suivis jusqu'à présent mais, tout d'un coup, semblait se décider à leur fausser compagnie. Il courut d'une traite jusqu'à l'entrée du souterrain et disparut par l'ouverture. Il semblait vouloir rejoindre Claude au plus vite, car son instinct l'avertissait qu'elle se trouvait en danger. Mick et Annie le suivirent d'un regard angoissé. Tant que Dagobert était resté auprès d'eux ils avaient puisé dans sa présence un grand sentiment de réconfort. Mais maintenant qu'il était parti, tous deux se sentaient plus isolés que jamais.

Ni l'un ni l'autre n'était capable de prendre une décision. Soudain, une idée vint à Annie.

« Je sais ce qu'il faut faire! s'écria-t-elle. Echappons-nous avec le canot et allons à terre demander du secours.

— J'y ai déjà pensé, répliqua Mick d'un air sombre, mais je crois que nous serions incapables de nous faufiler entre les brisants sans chavirer. D'ailleurs nous n'aurions pas la force de ramer jusqu'à la côte. Oh! mon Dieu... le problème paraît insoluble. »

Cependant, le frère et la sœur n'eurent pas longtemps à se creuser la tête. Les deux hommes sortirent du souterrain et se mirent à leur recherche. Ils avaient vu Dagobert revenir sans

le message et compris de ce fait que Mick et Annie avaient lu le billet. Pourtant, ils ne s'expliquaient pas pourquoi les deux enfants n'avaient pas répondu à l'appel de Claude et n'étaient pas venus rejoindre les autres.

Mick entendit leurs voix. Aussitôt, il serra le bras d'Annie pour l'empêcher de bouger. Se rapprochant avec précaution de l'arche brisée, il aperçut leurs ennemis et, avec soulagement, constata qu'ils s'éloignaient dans la direction opposée.

« Annie! Je sais où nous pouvons nous cacher! murmura le jeune garçon, tout heureux de sa bonne idée. Courons au vieux puits. Nous descendrons quelques échelons de l'échelle de fer et nous resterons tapis là aussi longtemps qu'il le faudra. Je suis sûr qu'aucun de ces bandits n'aura l'idée d'y regarder! »

La perspective de rester accrochée à la petite échelle rouillée, dans la pénombre du puits, ne souriait guère à Annie. Mais Mick l'obligea à se mettre debout et à traverser en courant l'espace découvert qui les séparait du centre de la cour. Les hommes étaient en train d'effectuer une battue de l'autre côté du château. Les deux enfants avaient juste le temps de se cacher avant leur retour.

Mick fit glisser de côté le couvercle de bois pourri et aida Annie à descendre les échelons. La petite fille avait grand-peur. Son frère

se faufila à son tour par l'ouverture et replaça de son mieux le couvercle au-dessus de lui.

La grosse dalle sur laquelle Dagobert 'était resté perché après sa dégringolade dans le puits était toujours à la même place. Mick descendit jusqu'à elle et pesa dessus tout en restant agrippé à l'échelle : elle était si bien coincée qu'elle ne bougea pas le moins du monde. « Cette pierre est assez solide pour que tu t'asseyes dessus, Annie, dit-il à sa sœur dans un souffle. Viens donc, ce- sera moins fatigant que de te cramponner à ces barreaux. »

Annie obéit en frissonnant. Les deux enfants demeurèrent ainsi un grand moment, espérant du fond du cœur qu'on ne viendrait pas les chercher au fond de cette incommode cachette. Bientôt ils entendirent les deux hommes qui revenaient et se rapprochaient/ Pour finir, les bandits ne trouvèrent rien de mieux que d'appeler à haute voix :

« Mick! Annie! Les autres vous réclament! Où êtes-vous? Nous avons de bonnes nouvelles pour vous!

— Dans ce cas, siffla Mick entre ses dents, pourquoi ne laissent-ils pas Claude et François nous les communiquer eux-mêmes? Leur malice est cousue de fil blanc. Je me doutais bien qu'il se passait quelque chose de louche dans le souterrain! Je donnerais cher pour rejoindre Claude et François et savoir ce qui est arrivé ! »

A présent, les deux hommes se trouvaient dans la cour. Ils semblaient très en colère.

« Où diable sont passés ces maudits gamins? grommela l'un d'eux. Leur canot est toujours sur la grève, ce qui prouve qu'ils n'ont pas quitté l'île. Ils se cachent sûrement quelque part. Nous n'allons tout de même pas les attendre toute la journée !

— Tu as raison! Nous n'avons pas de temps à perdre. Descendons des provisions et de quoi boire à nos prisonniers. J'ai aperçu un tas de victuailles dans la petite salle aux murs de pierre. Ce doit être la réserve des enfants. Nous en laisserons la moitié sur place pour que les deux autres puissent se restaurer. Et en partant nous emmènerons leur canot de manière qu'il leur soit impossible de prendre le large.

— D'accord! L'essentiel est d'emporter l'or loin d'ici le plus vite possible et de retenir ces quatre gosses prisonniers sur l'île jusqu'à ce que nous soyons en sûreté avec notre butin. Plus besoin de nous préoccuper d'acheter le château. Après tout, nous n'avions eu cette idée que parce que nous espérions mettre la main sur le trésor. Ces gamins l'ont déniché pour nous. La vie est belle!

— Allons, cesse de bavarder et viens donc! Occupons-nous de ravitailler nos prisonniers et au diable les autres! Mieux vaut pourtant que tu demeures ici pendant que je redescends. On

ne sait jamais. Ils peuvent revenir et tu n'auras. qu'à les attraper. »

Mick et Annie osaient à peine respirer en écoutant ce dialogue. Pourvu qu'au dernier moment les bandits n'aient pas l'idée de jeter un coup d'œil dans le puits ! Ils entendirent l'un des hommes se diriger vers la petite salle. Sans doute allait-il y prendre les provisions destinées aux deux prisonniers. L'autre homme demeura dans la cour, sifflotant un air à la mode.

Le temps coula, interminable sembla-t-il aux enfants! Enfin le premier bandit revint et, un moment plus tard, son compagnon et lui s'éloignèrent en direction de la petite crique. Mick entendit bientôt le bruit d'un moteur que l'on mettait en marche.

« Nous pouvons sortir à présent, Annie! déclara-t-il, Ce n'est pas malheureux! Il fait rudement froid ici. Il me tarde.de me retrouver au bon soleil! »

Tous deux se dépêchèrent de quitter leur cachette et demeurèrent un instant immobiles, à se chauffer aux rayons du brûlant soleil d'été. Puis, regardant du côté de la mer en prenant la précaution de rester eux-mêmes invisibles, ils distinguèrent le canot à moteur des bandits qui piquait droit vers la terre ferme.

« Bon! Nous en voilà débarrassés pour le moment! s'exclama Mick tout joyeux. Et ils n'ont pas pris notre bateau, comme ils avaient dit!

Si seulement nous pouvions délivrer François et Claude, nous serions en mesure d'aller chercher du secours. Claude, elle, est capable de ramer jusqu'à la côte!

— Et pourquoi ne pourrions-nous pas les délivrer? s'écria Annie dont les yeux se mirent à briller soudain. Nous n'avons qu'à descendre dans le souterrain et déverrouiller la porte, ne crois-tu pas?

— Hélas! répondit Mick tristement. Tu n'as donc pas vu? Regarde... »

Annie regarda dans la direction indiquée. Elle s'aperçut alors que les deux bandits avaient empilé d'énormes et lourdes pierres à l'entrée du souterrain. Il leur avait fallu certainement réunir toutes leurs forces pour accumuler des obstacles aussi pesants. Mick et Annie ne pouvaient espérer dégager le passage. Celui-ci était bel et bien bloqué.

« Impossible de passer par l'escalier de pierre, fit remarquer Mick. Ces hommes se sont débrouillés pour nous en empêcher. Nous voilà bien! Et nous n'avons aucune idée de l'endroit où peut se trouver la seconde entrée. Tout ce que nous savons, c'est qu'elle doit être près de la tour aux choucas!

— Cherchons-la tout de même! » s'écria Annie avec ardeur.

Mick et elle se dirigèrent vers la tour qui se trouvait à leur droite mais ils eurent tôt fait de

comprendre que, si la seconde entrée avait jamais existé, elle avait bel et bien disparu aujourd’hui. Le château était en ruine à cet endroit-là et le sol, tout autour du repaire des choucas, encore debout par miracle, se hérissait de gros blocs de pierre impossibles à déplacer. Les enfants durent abandonner leurs recherches.

« Flûte! s'écria Mick à la fin. Quand je pense que Claude et ce pauvre vieux François sont prisonniers des oubliettes et que nous.ne pouvons rien pour les tirer de là!... Annie, efforce-toi donc d'avoir une idée quelconque! »

Annie s'assit sur une pierre et se mit à réfléchir très fort. Comme elle eût aimé venir en aide à son frère et à sa cousine! Soudain, son visage s'éclaira un peu et elle se tourna vers Mick.

« Mick! Dis-moi... Crois-tu qu'il nous serait possible de descendre plus bas dans le puits? demanda-t-elle. Tu sais que celui-ci traverse les oubliettes... et qu'il donne dans le souterrain lui-même par une ouverture! Souviens-t'en! Nous avons tous pu y passer la tête et les épaules et regarder la lumière du jour qui venait du haut. Peut-être pourrions-nous nous faufiler entre la grosse pierre qui bouche le puits en partie et la paroi du puits lui-même. Cela vaudrait la peine d'essayer, tu ne crois pas? »

Mick comprit très bien ce qu'elle voulait dire.

II s'approcha du puits et en scruta les profondeurs.

« Tu sais, je crois que tu as raison, Annie ! dit-il enfin. Nous ne sommes pas tellement gros ni l'un ni l'autre. Oui, je pense que nous pourrons descendre plus bas que cette pierre. Il y a juste la place pour passer. Par exemple, j'ignore jusqu'a quelle profondeur se continuent les échelons de fer!

— Tant pis, essayons toujours! insista Annie. C'est la seule chance qu'il nous reste de délivrer les autres.

— Très bien, acquiesça Mick. Je vais tenter l'aventure... Mais toi, Annie, tu ne me suivras pas. Je ne tiens pas à ce que tu dégringoles au fond du puits. Je descendrai seul. L'échelle peut s'arrêter net à mi-chemin..., n'importe quoi peut arriver. Tu dois demeurer ici et attendre, pour me porter secours si besoin est. Je vais voir ce que je peux faire.

—- Sois très prudent, je t'en supplie! recommanda Annie d'une, voix pressante. Et emporte une corde avec toi, Mick. Ainsi, s'il t'arrive d'en avoir besoin, tu n'auras pas à remonter.

— Bonne idée! » répondit Mick.

Suivant le conseil de sa sœur, il se rendit à la petite salle aux murs de pierre et y prit une des cordes que les enfants avaient eu la précaution d'apporter avec eux. Il l'enroula autour de sa taille afin de conserver la liberté

de ses mouvements. Puis il retourna auprès d'Annie,

« Me voilà paré! s'éçria-t-il d'un ton joyeux. En avant pour la descente ! Et ne te tracasse pas pour moi. Tout marchera très bien. »

Annie était toute pâle. Elle avait une peur affreuse de voir Mick tomber au fond du puits. Elle le regarda descendre les échelons de fer jusqu'à la pierre bloquée. Là, Mick se fit le plus mince possible pour tenter de passer entre la pierre et le mur. Ce -ne fut pas chose facile.

Enfin il *y* réussit et, à partir de ce moment, Annie ne le vit plus. Cependant, elle pouvait encore l'entendre.

« L'échelle se continue au-delà de la grosse pierre, Annie! Tout va bien! cria-t-il. M'entends-tu?

— Oui! » répondit Annie, penchée sur la margelle. Sa propre voix lui revenait amplifiée d'étrange manière. « Prends bien garde à toi, Mick! J'espère que l'échelle descend assez bas!

— Ça va toujours! » hurla Mick en retour. Puis il poussa une sourde exclamation et ne put s'empêcher d'exprimer tout fort son dépit. « Zut! L'échelle s'arrête ici. On dirait qu'elle est cassée net. Ou peut-être n'est-elle jamais descendue plus bas. Il va falloir que j'utilise ma corde! »

Un silence suivit. Mick était en train de défaire la corde enroulée autour de sa taille.

Quand ce fut chose faite, il l'attacha à l'avant-dernier échelon qui semblait le plus résistant.

« A présent, je continue la descente en me servant de la corde! cria-t-il encore à Annie. Ne t'inquiète pas. Ça va... ça va toujours!... »

A partir de cet instant Annie cessa de comprendre ce que lui criait Mick car, en raison de la profondeur et de l'obstacle constitué par la grosse pierre, les mots lui arrivaient déformés. Cependant elle était heureuse de l'entendre parler, car cela prouvait du moins qu'il était toujours sain et sauf. Elle-même l'encourageait de temps à autre de la voix, espérant que, de son côté, il pouvait saisir le sens de ses paroles.

Mick continua à se laisser glisser le long de la-corde à laquelle il se retenait en s'aidant des mains, des pieds et des genoux. Quelle chance qu'il fût si bon en gymnastique! A l'école, il était toujours le premier!

Au bout d'un moment, il se demanda s'il n'arrivait pas enfin au niveau du souterrain. Cela faisait bien longtemps qu'il descendait ! Il prit sa torche dans sa poche puis, après l'avoir allumée, la serra entre ses dents. De la sorte, il conservait ses deux mains libres. Il imprima un léger mouvement de rotation à la corde, et la torche, autour de lui, balaya de sa lumière les murs du puits. Malheureusement, Mick ne put déterminer s'il se trouvait plus haut que les oubliettes ou plus bas. Et il n'était pas dans ses intentions

de continuer à descendre jusqu'au fin fond du puits!

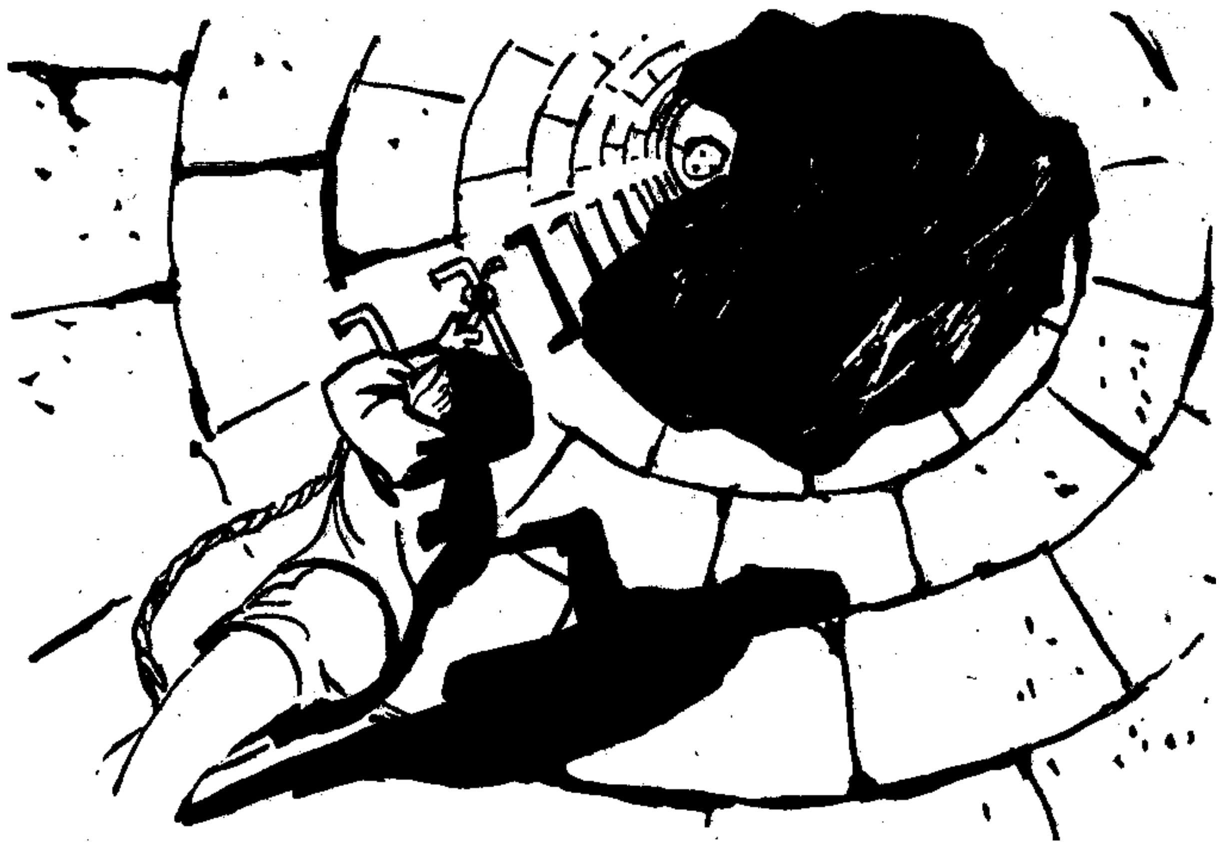
Après une minute de réflexion, il décida qu'il avait dû tout juste dépasser l'ouverture donnant dans le souterrain. Il remonta donc un petit peu et, à son intense soulagement, s'aperçut qu'il avait raison. L'orifice se trouvait exactement à hauteur de sa tête.

Il monta un peu plus encore et se balança alors de manière à se rapprocher de l'ouverture. Bientôt il parvint à en accrocher le rebord et entreprit de se faufiler à 'travers.

L'entreprise était malaisée mais, par bonheur, Mick n'était pas très gros. Toujours sans lâcher la corde, il se tortilla si bien qu'à la fin ses efforts furent couronnés de succès. Il se retrouva dans le souterrain, un peu essoufflé mais triomphant!
A présent, il lui suffisait de suivre les marques de craie sur les murs pour arriver à la cave où se trouvaient les lingots et où aussi, il en était sûr, Claude et François étaient retenus captifs.

Il ralluma sa torche et en projeta la lumière sur les murs. Bon... les flèches blanches n'avaient pas été effacées par les hommes. C'était une chance!... Avant de se mettre en route, Mick passa la tête dans l'ouverture du puits et héla sa sœur.

« Annie! Ça y est! Je suis dans le souterrain!



Fais le guet au cas où les hommes reviendraient! »

Puis il se mit à suivre le couloir marqué par les flèches. Son cœur battait très vite. Au bout d'un moment, il arriva devant la porte aux ferrures cloutées. Ainsi qu'il s'y était attendu, la porte en était fermée pour empêcher Claude et François de sortir. De gros verrous étaient fixés à la partie supérieure aussi bien qu'à la partie inférieure du lourd battant et les prisonniers n'avaient aucune chance de fuir par leurs propres moyens.

La vue de ces verrous stupéfia tout d'abord Mick. Les bandits n'avaient tout de même pas pu prévoir qu'ils en auraient besoin! Ils ne les avaient certainement pas transportés avec eux...

Puis, en constatant que les verrous étaient rouillés, le jeune garçon supposa, non sans raison, qu'ils étaient là depuis longtemps mais qu'ils devaient se trouver tirés lorsque lui-même et ses compagnons avaient découvert la porte C'est sans doute pour cela que les enfants ne les avaient pas remarqués plus tôt.

La serrure suffisait à protéger le trésor. Les verrous, eux, remontaient à une époque plus lointaine et prouvaient que la cave avait bien réellement servi de cachot jadis. Et aujourd'hui encore elle renfermait des prisonniers.

Ceux-ci avaient fait tout leur possible pour abattre la porte. Mais leurs efforts avaient été vains.

A présent, ils se trouvaient assis dans la cave au trésor, à bout de forces et très en colère. L'homme qui les avait enfermés là était revenu leur porter de quoi boire et manger, mais ils n'avaient pas touché à leurs provisions. Dagobert était avec eux, couché par terre, la tête entre les pattes, à demi fâché contre Claude qui l'avait empêché de sauter à la gorge dès étrangers alors qu'il en avait si fort envie. Il ne pouvait deviner que Claude lui avait ainsi sauvé la vie : s'il eût tenté d'attaquer les bandits, ceux-ci l'auraient abattu d'un coup de pistolet.

« De toute façon, dit soudain Claude, je suis contente que Mick et Annie aient eu assez de bon sens pour ne pas venir nous rejoindre et se faire

prendre avec nous! Ils ont dû comprendre qu'il se passait quelque chose de louche ici en s'apercevant que j'avais signé Claudine au liera de Claude. Je me demande ce qu'ils font en ce moment. Sans doute se cachent-ils pour échapper aux recherches de ces bandits... »

Un brusque grognement de Dagobert l'interrompit. Le chien bondit sur ses pattes et se dirigea vers la porte fermée, penchant la tête de côté. Il avait entendu un bruit quelconque, c'était évident.

« J'espère que ce ne sont pas les hommes qui reviennent déjà! » gémit Claude.

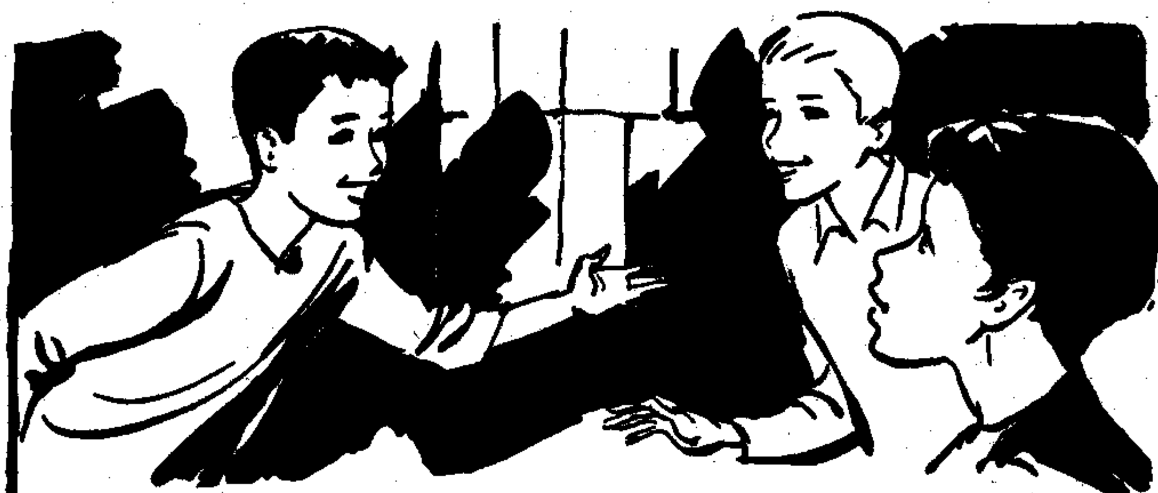
Puis elle éclaira Dagobert de la lueur de sa torche et demeura stupéfaite. Le chien remuait la queue d'un air joyeux.

Un grand coup contre la porte fit sauter François et Claude sur leurs pieds. Alors, tel le clairon de la victoire, résonna la voix de Mick.

« Ohé! Claude! Ohé! François! Vous êtes là, n'est-ce pas?

__ Ouah! répondit Dagobert en se mettant à gratter la porte.

— Mick! Dépêche-toi de nous ouvrir! hurla François fou de joie. Vite, vite, ouvre-nous! »



CHAPITRE XVI

Claude tient sa revanche !

Mick se hâta de déverrouiller la porte et l'ouvrit toute grande. Puis il se précipita à l'intérieur de la cellule et, dans sa joie, appliqua des claques retentissantes sur le dos de son frère et de sa cousine.

« Eh bien, s'écria-t-il, êtes-vous contents d'être délivrés?

— Tu penses! » répondit François en riant, tandis que Dagobert sautait en l'air et tournait en rond tout en aboyant comme un fou.

Claude sourit à Mick.

« Tu as fait du bon travail, lui dit-elle. Voyons, raconte-nous ce qui s'est passé.,. »

Mick fit alors le récit de leurs aventures, à

Annie et à lui. Quand il en fut au moment où il s'était risqué à descendre au fond du puits, Claude et François le regardèrent avec des yeux ronds. Ils avaient peine à en croire leurs oreilles. François serra son frère sur son cœur.

« Tu es un garçon épatant ! lui dit-il avec émotion. Vraiment formidable! Mais à présent il nous faut faire vite... Voyons, que proposez-vous?

— Dame, répondit Claude, si ces hommes nous ont laissé le canot, je vais vous ramener à terre le plus rapidement possible. Il ne s'agit pas de plaisanter avec des individus qui passent leur temps à vous brandir des pistolets sous le nez! Venez! Nous allons remonter par le puits et rallier le canot. »

Les trois enfants se mirent à courir en direction du puits. Là, ils agrandirent un peu l'ouverture en arrachant quelques pierres, puis s'y faufilèrent l'un après l'autre. Ils se servirent de la corde pour remonter, puis de l'échelle de fer. En garçon prudent, François, de peur que celle-ci ne fût pas assez solide pour supporter leur triple poids, conseilla de ne s'y risquer qu'un à la fois. Claude remonta la première, puis Mick, et François le dernier. Le sauvetage de Dagobert fut plus malaisé. Mick dut redescendre pour l'attacher au bout d'une corde. On hissa — non sans peine — le brave chien hors du trou.

Bientôt tous se retrouvèrent à l'air libre. Ils embrassèrent Annie, et celle-ci, avec des exclamations

de plaisir et des larmes de joie dans les yeux, leur dit à quel point elle était heureuse de les retrouver sains et saufs.

« Ne perdons pas de temps! s'écria Claude quand les effusions générales se furent un peu calmées. Au canot, vite! Ces bandits peuvent revenir d'un instant à l'autre! »

Tous quatre, Dagobert sur les talons, partirent en courant vers la crique. Ils y trouvèrent bien leur bateau, à l'endroit même où ils l'avaient tiré, hors de l'atteinte des vagues. Mais quelle mauvaise surprise!

« Ils ont emporté les avirons! s-'écria Claude, bouleversée. Les brutes! Ils savent bien qu'il nous est impossible de nous servir du canot sans les rames. Ils ont dû avoir peur qu'Annie et Mick ne s'échappent et, au lieu de s'encombrer de notre bateau en le prenant en remorque, ils se sont contentés de chiper les avirons. Nous voilà dans un beau pétrin ! Aucun moyen de partir d'ici. Nous sommes forcés de rester sur l'île. »

Les enfants se sentaient tous cruellement désappointés. Ils en auraient pleuré. Après le brillant sauvetage de Claude et de François, ils s'étaient imaginé qu'à présent tout allait très bien marcher. Et voici que les choses semblaient pires que jamais!

« II nous faut réfléchir à la situation », déclara François en s'asseyant sur un rocher d'où il pouvait surveiller l'entrée de la baie. « Lès voleurs

sont partis... probablement pour louer un bateau dans lequel ils puissent transborder les lingots et prendre ensuite la fuite. Je ne pense pas qu'ils reviennent avant un bon moment, car on ne loue pas un bateau comme on achète une glace!

— Même s'ils restent longtemps absents, dît Claude en hochant la tête d'un air découragé, cela ne peut nous servir à grand-chose. Du moment que nous ne pouvons quitter l'île faute d'avirons... Nous n'avons même pas l'espoir de pouvoir faire signe à un quelconque bateau de pèche ! Il n'en passera aucun de ce côté avant le soir. C'est la mauvaise heure. Il semble que nous ne puissions rien faire d'autre que d'attendre le retour des deux hommes… et d'assister au vol des lingots.

— Attends... attends!... coupa soudain François en détachant bien ses mots. Un vague projet est en train de se former dans ma tête... Attends un peu... Ne me parle plus... Je suis en train de réfléchir... »

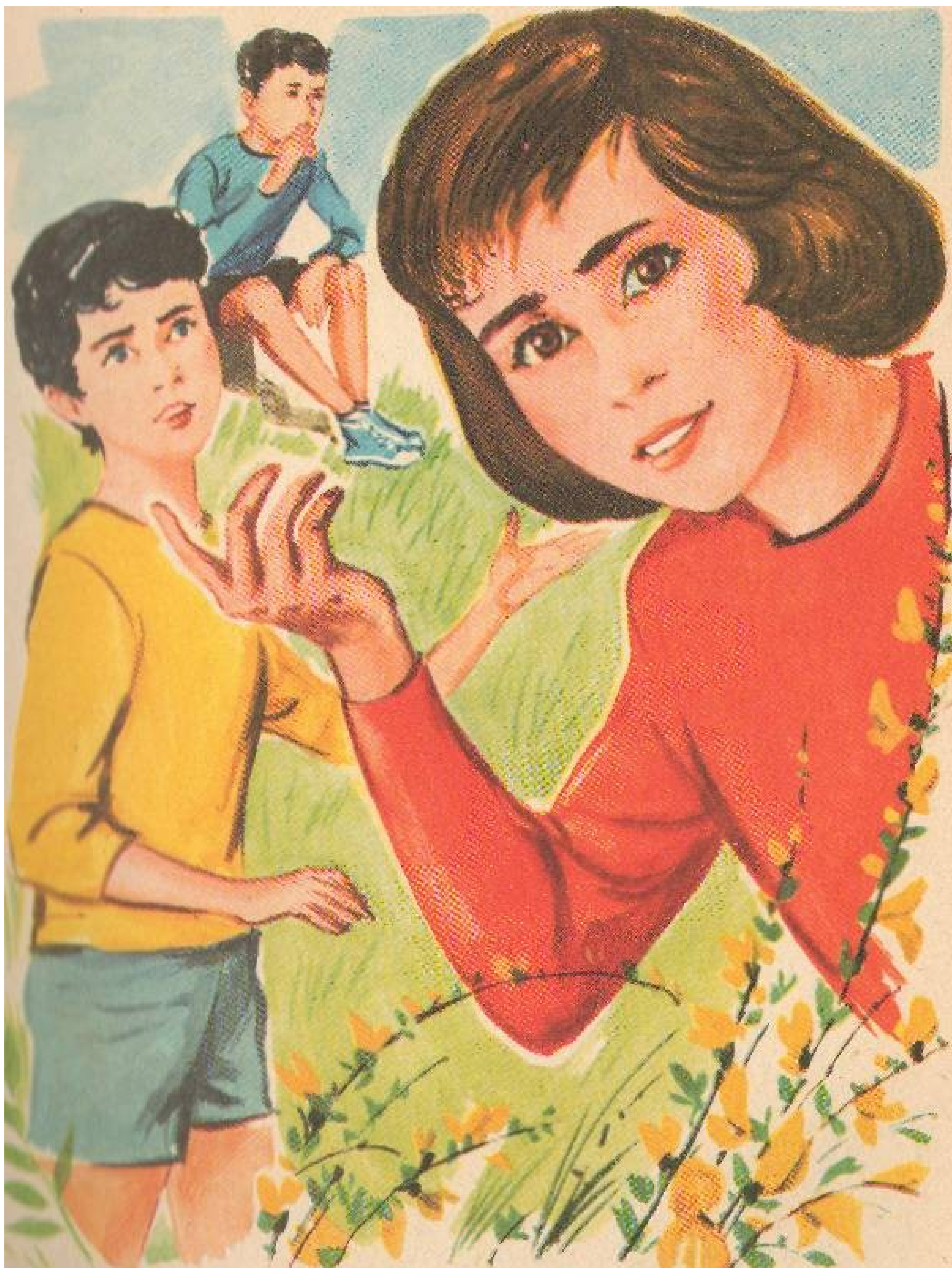
Les autres attendirent donc en silence tandis que François restait assis sur son rocher, immobile et les sourcils froncés, élaborant son plan. Enfin il leva la tête et regarda ses compagnons en souriant.

« Je crois que mon idée n'est pas mauvaise, déclara-t-il. Ecoutez! Nous allons attendre le retour des voleurs. Que feront-ils alors? Ils commenceront forcément par retirer les grosses

pierres qu'ils ont accumulées à l'entrée du souterrain et descendront l'escalier. Puis ils se dirigeront tout droit vers le cachot où ils nous ont laissés, pensant que nous y sommes encore, et ils y entreront. Alors, voici mon idée... Que diriez-vous si l'un de nous se cachait dans le souterrain, prêt à les enfermer au verrou à leur tour? Alors, nous pourrions quitter l'île soit à bord de leur canot à moteur, soit à bord du nôtre, après avoir récupéré nos rames. Il ne nous restera plus qu'à alerter les gendarmes. »

Annie trouva l'idée de François parfaite en tous points. Mais Claude et Mick semblaient moins enthousiastes. Claude fut la première à soulever une objection.

« II va nous falloir, dit-elle, redescendre verrouiller la porte de l'extérieur si nous voulons faire croire à ces hommes que nous sommes toujours prisonniers. Et puis, supposez que celui d'entre nous qui se chargera d'enfermer les malfaiteurs rate son coup. J'ai l'impression qu'il sera très difficile de les prendre au piège. Il faudra faire tellement vite ! Et si nous échouons, ils commenceront par attraper celui qui sera en bas puis remonteront s'emparer des trois autres. - C'est vrai! admit François d'un ton pensif. Bon ! Révisons mon plan. Mettons les choses au pire... Supposons que Mick — en admettant que ce soit lui qui descende — ne réussisse pas à enfermer les bandits. Supposons que ceux-ci remontent.



Annie: trouva l'idée de François parfaite.

Eh bien, tandis qu'ils seront encore en bas, nous entasserons de grosses pierres à l'entrée du souterrain, comme ils l'ont fait eux-mêmes. Comme ça, ils ne pourront plus sortir.

- Dans ce cas, que deviendra Mick? riposta Annie aussitôt.

- Je pourrai remonter par le puits! répondit Mick avec ardeur. Oui, oui, c'est moi qui vais descendre et me cacher! Je ferai tout mon possible pour enfermer les hommes au verrou dans là cave aux lingots. Et si je dois m'échapper, je me' glisserai par l'ouverture du puits. Les bandits ne connaissent pas ce passage. Ainsi, même s'ils ne sont pas prisonniers dans la cave, ils seront prisonniers du souterrain! »

Les enfants discutèrent encore un moment le plan de François ainsi modifié et finirent par décider que c'était encore la meilleure solution.

« A présent, dit Claude, je propose que nous reprenions des forces en mangeant. Il ne faut pas rester l'estomac vide. »

Tous mouraient de faim et, maintenant que l'émotion générale se calmait un peu et qu'ils avaient pris une résolution ferme, la nature réclamait ses droits.

Ils allèrent donc chercher des provisions dans la salle du château et mangèrent à proximité de la plage, un œil fixé sur l'entrée de la baie, guettant le retour des deux hommes. Au bout de deux heures environ, ils aperçurent un assez gros bateau

de pêche qui se dirigeait sur l'île. Ils purent bientôt entendre également le teuf-teuf d'un canot à moteur.

« Les voilà qui reviennent! s'écria François, tout ému, en se levant d'un bond. Ce bateau est sans doute celui dont ils comptent se servir pour transporter les lingots avant de filer en Angleterre ou ailleurs... Le canot à moteur le suit de près. J'aperçois les deux gredins! Vite, Mick, descends par le puits, referme les verrous et cache-toi jusqu'à ce qu'ils aient ouvert la porte! »

Mick partit comme une flèche. • François se tourna vers les deux autres.

« II va falloir nous cacher aussi, dit-il. La marée est basse à présent et nous pouvons nous dissimuler derrière ces rochers, sur la plage même. De toute façon, je ne crois pas que ces hommes commencent par se mettre à la recherche de Mick et d'Annie, mais on ne sait jamais... Mieux vaut se montrer prudents! Allons! Dépêchez-vous! »

Tous trois s'accroupirent derrière de gros rochers que la mer venait tout juste de découvrir et entendirent le canot à moteur entrer dans le petit havre. La voix de ses occupants parvint jusqu'à eux.

« II semble que nos voleurs ne reviennent pas seuls, murmura Claude. Ils sont trois à présent. »

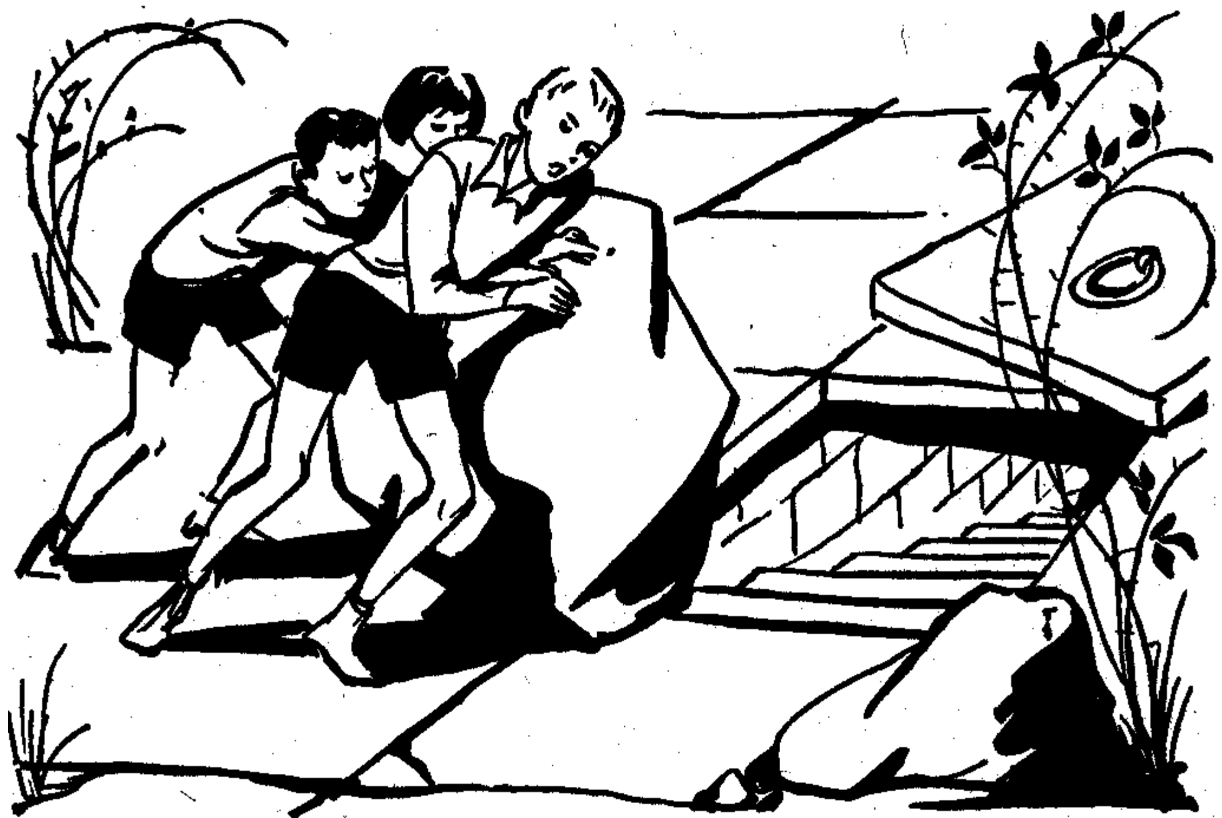
Cependant les hommes avaient accosté et

escaladaient déjà la falaise, en direction du château.

François rampa derrière le rocher qui l'abritait et jeta un coup d'œil aux trois silhouettes mouvantes. Il était évident que les bandits allaient dégager l'entrée du souterrain qu'ils avaient bloquée pour empêcher Annie et Mick de délivrer leurs amis.

Avec mille précautions, les enfants se mirent à suivre de loin leurs ennemis. Quand ils arrivèrent à leur tour au sommet de la falaise, les trois hommes avaient déjà disparu par l'escalier de pierre.

« Ils ont eu vite fait! murmura François. A nous, maintenant! Au travail! »



Les trois compagnons firent de leur mieux pour traîner de nouveau les grosses pierres sur l'entrée du passage. Mais leurs forces réunies étaient loin d'égaler celles des malfaiteurs. Ils ne parvinrent pas à déplacer ces énormes masses. Ils durent se contenter d'entasser trois pierres plus petites avec l'espoir que les hommes ne pourraient les faire bouger d'en bas.

« Pourvu que Mick réussisse à les enfermer dans la cave! soupira François en se tournant vers ses compagnes. Et maintenant, allons guetter près du puits. C'est par là que Mick doit remonter puisque l'autre sortie est fermée. »

Ils se rendirent donc au puits. Mick en travail ôté le couvercle qui se trouvait à présent sur le sol. Les enfants se penchèrent par-dessus la margelle du puits et attendirent non sans anxiété. Que faisait Mick en ce même instant? Aucun bruit ne leur parvenait du fond du puits et ils brûlaient de savoir ce qui se passait en bas.

Tant de choses pouvaient arriver!... Et, en effet, les souterrains du château de Kernach étaient alors le théâtre de singuliers événements... Les deux hommes, flanqués de leur comparse, étaient descendus en s'attendant, bien sûr, à trouver François, Claude et le chien toujours enfermés dans la cave au trésor. Ils passèrent à côté de la cheminée du puits sans se douter qu'un petit garçon, fort ému, était caché là, prêt à se faufiler dans le couloir derrière eux.

Mick ne perdit pas de temps. A peine eut-il entendu les hommes s'éloigner qu'il se glissa à leur suite. Ses pieds, chaussés de caoutchouc, ne faisaient aucun bruit sur le sol rocheux. Devant lui, il apercevait la lumière des torches électriques que les hommes tenaient à la main, et il lui était très facile de ne pas les perdre de vue.

La petite procession défila ainsi le long des couloirs obscurs et nauséabonds, passant devant une série de sombres cachots... Enfin, les trois hommes débouchèrent dans le boyau plus large que les autres et ne tardèrent pas à s'arrêter devant la fameuse porte.

« C'est ici! déclara l'un des hommes en braquant sa torche sur le battant. L'or est dans cette cave... avec les prisonniers! »

Alors il se mit en devoir de tirer les verrous en haut et en bas de la porte. Mick se réjouit silencieusement d'avoir été assez rapide pour tout remettre en état avant l'arrivée des malfaiteurs. S'il ne l'avait pas fait, ceux-ci auraient deviné tout de suite que Claude et François s'étaient échappés, et ils auraient été sur leurs gardes. Tandis qu'à présent...

L'homme ouvrit la porte et entra dans la cellule. Son compagnon le suivit. Mick se rapprocha autant qu'il le put, attendant que le troisième gredin pénétrât à son tour dans la cave. Alors il se précipiterait et fermerait la porte sur eux.

Celui qui était entré le premier promena la lueur de sa torche sur le sol de la cave et une exclamation de stupeur lui échappa.

« Les prisonniers ont disparu. Comme c'est étrange! Où diable sont-ils passés? »

Deux des hommes se trouvaient déjà dans la cave et le troisième, poussé par la curiosité, se décida enfin à y entrer à son tour. Vif comme la poudre, Mick fit un bond en avant et referma la porte. Cela fit un bruit terrible qui se répercuta le long des couloirs et dans les cachots environnants. Mick chercha à tâtons les verrous. Il n'y avait plus de lumière à présent pour l'éclairer et ses doigts tremblaient. Enfin, il trouva un des verrous. Mais celui-ci était rouillé et bien dur



à pousser. Le jeune garçon eut du mal à en venir à bout et, pendant ce temps-là, les hommes ne demeuraient pas inactifs!

Dès qu'ils eurent entendu la porte se refermer derrière eux, ils se retournèrent ensemble. Après un bref instant de stupéfaction, celui qui était entré le dernier appuya son épaule contre l'épais battant de bois et exerça une forte poussée. Mick venait juste d'engager l'un des verrous dans sa gâche. Puis les trois hommes réunirent leurs forces... et le verrou céda!

Mick demeura figé d'horreur l'espace d'une seconde. La porte était ouverte! Epouvanté, il pivota sur ses talons et se rua de toute la vitesse de ses jambes le long du couloir obscur. Les hommes tournèrent leurs torches dans sa direction et le fugitif apparut en pleine lumière. Ils s'élancèrent à sa poursuite.

Mick courait droit au puits. Par un heureux hasard, l'ouverture qui permettait de se faufiler à l'intérieur était située du côté opposé à celui où débouchait le couloir. Aussi, profitant de son avance, le jeune garçon put-il s'y introduire à l'abri de la lumière des torches. Cependant il eut tout juste le temps de se couler par le trou avant que les hommes n'arrivent à leur tour. Aucun d'eux ne soupçonna le fugitif d'être aussi près d'eux! Ils dépassèrent en courant la maçonnerie cylindrique, sans même se douter qu'il s'agissait là d'un puits.

Tremblant de la tête aux pieds, Mick entreprit alors de remonter le long de la corde toujours accrochée à l'avant-dernier barreau de l'échelle. Une fois parvenu à l'échelle elle-même, il prit la précaution de dénouer le filin par crainte que les hommes ne finissent par découvrir le puits et ne se mettent à monter à leur tour. Sans corde, l'ascension devenait impossible.

Mick grimpa les échelons aussi vite qu'il put et, après s'être faufilé' entre la grosse .pierre et la paroi, déboucha enfin à l'air libre. Les enfants étaient là, à l'attendre.

Rien qu'à voir le visage de Mick, ils comprirent aussitôt qu'il avait échoué dans son entreprise. Ils l'aidèrent à sortir du puits.

« Je n'ai pas eu de chance! haleta Mick. Je n'ai pas pu réussir à les enfermer dans la cave. Ou plutôt je venais tout juste de pousser le premier verrou quand ils ont fait sauter la porte et m'ont donné la chasse. Je leur ai échappé à temps en passant par l'ouverture du puits.
— Et à présent, ils vont essayer de sortir par l'autre issue! s'écria Annie. Vite! Il faut faire quelque chose. Sinon, ils vont nous attraper, c'est sûr!

— Au canot! » s'écria François. Et, prenant Annie par la main, il se mit à courir en l'entraînant à sa suite. « Dépêchez-vous. C'est notre seule chance! A eux trois, ils ne tarderont pas à dégager l'entrée du souterrain que nous avons bloquée. »

Les quatre compagnons se ruèrent à travers la cour. Comme ils passaient à proximité de la petite salle aux murs de pierre, Claude s'y précipita et en ressortit, une hache à la main. Mick se demanda ce qu'elle comptait en faire. Dagobert précédait ses jeunes maîtres, aboyant follement.

Les enfants arrivèrent sur la plage. Leur canot se trouvait devant eux, dépouillé de ses avirons. Le canot à moteur de leurs ennemis était là lui aussi. Claude bondit dedans et poussa une exclamation ravie :

« Chic ! Nos rames sont là ! s'écria-t-elle. Tiens, François, prends-les! Porte-les vite au bateau et pousse celui-ci à l'eau. Dépêche-toi. Je vous rejoins dans une minute. J'ai quelque chose à faire ici! »

François et Mick prirent les avirons. Puis ils mirent le canot de Claude à flot en se demandant pourquoi leur cousine était restée derrière. Des craquements et des bruits métalliques leur parvenaient du canot à moteur. Cela faisait un vacarme épouvantable.

« Claude! Claude!... Arrive! hurla tout à coup François. Les hommes sont sortis du souterrain! Fais vite! »

En effet, les trois hommes dévalaient déjà le sentier de la falaise menant à la crique. Claude

bondit hors du canot à moteur et rejoignit les autres en courant. Ils poussèrent un peu plus le bateau dans la mer puis sautèrent dedans. Claude se saisit des rames et s'éloigna du rivage aussi vite qu'elle put.

Les trois hommes, de leur côté, coururent à leur canot à moteur. Et alors, arrivés là, ils s'arrêtèrent, consternés... Claude avait rendu l'embarcation inutilisable. A coups de hache, elle avait démoli tout ce qu'elle avait pu : le moteur était en miettes et les avirons de secours, cassés au ras des pales, ne pouvaient plus servir à rien. Les hommes ne possédaient aucun des outils nécessaires pour réparer les graves avaries qui s'étalaient à leurs yeux. Ils ne pouvaient plus désormais espérer quitter l'île par leurs propres moyens!

« Maudite gamine! hurla celui qu'on appelait Gustave en tendant le poing en direction de Claude. Attends seulement que je t'attrape! »

Claude se retourna vers lui. Une flamme dangereuse brillait au fond de ses yeux bleus.

« C'est plutôt vous qui allez attendre! cria-t-elle en retour. Je me demande comment vous pourriez quitter mon île ! Attendez ! Nous allons revenir! »



CHAPITRE XVII

Victoire finale

LES trois hommes demeurèrent sur la grève, regardant Claude s'éloigner à grands coups d'avirons. Ils; ne pouvaient rien faire d'autre. Leur canot était complètement hors d'usage.

Quand les enfants furent sortis du petit havre et eurent contourné les rochers qui eh défendaient l'accès, Claude désigna du menton un bateau de pêche à l'ancre non loin de là.

« Regardez, dit-elle sans cesser de tirer sur les rames. Voilà le bateau que les malfaiteurs ont fait venir ici pour enlever le trésor. Il est trop gros pour pouvoir entrer dans la crique. Pour que les bandits puissent quitter l'île il faudrait

qu'un complice vienne les chercher avec une toute petite embarcation. »

Comme les enfants passaient à proximité de la grosse barque de pêche, un marin, qui semblait seul à bord, les héla.

« Ohé! Là-bas! Venez-vous de l'île de Kernach?

— Ne répondez pas ! ordonna Claude. Ne dites pas un mot. »

Obéissants, les trois autres se turent et Claude en fit autant. On aurait pu croire qu'ils n'avaient rien entendu...

« Ohé! Là-bas! cria le marin d.'une voix coléreuse. Etes-vous sourds? Je vous demande si vous venez de l'île. »

Les enfants continuèrent à ne pas répondre. Leur regard était tourné dans une autre direction que celle du bateau de pêche. Ils ne semblaient même pas l'avoir aperçu. Claude ramait toujours vigoureusement.

Le marin renonça à les appeler. Fronçant les sourcils, il considéra l'île d'un air perplexe. Quelque, chose le tracassait soudain. Il était presque sûr que les enfants venaient de l'île et, comme il soupçonnait que ses employeurs avaient là-bas quelque louche besogne en train, il se demandait si cette bande de gosses ne leur avait pas joué un mauvais tour. Peut-être ferait-il bien d'aller voir ce qui se passait à terre? Après tout, on lui avait promis une grosse somme d'argent et il entendait bien la toucher.

Claude devina en partie ses pensées.

« Quand il s'apercevra que les autres ne reviennent pas à bord, dit-elle, il est bien possible qu'il mette sa petite chaloupe à l'eau et aille voir lui-même de quoi il retourne. Nous ne pouvons malheureusement empêcher cela. Toutefois je ne crois pas que ces gredins oseront emporter l'or à présent que nous sommes libres et que nous allons raconter notre histoire à papa.

— Et puis, suggéra Mick plein d'espoir, peut-être que ce marin n'ira au secours des autres que beaucoup plus tard,... alors que la police sera déjà alertée.

— Je l'espère! dit Claude. Je rame aussi vite que je peux. »

Bientôt le canot des enfants toucha terre. Les quatre compagnons sautèrent parmi les vaguelettes qui venaient lécher le rivage et se dépêchèrent de tirer leur embarcation sur le sable. Dagobert lui aussi tirait sur l'aussière qu'il avait saisie entre ses crocs. Ce faisant, il remuait la queue d'un air joyeux. Le brave animal adorait participer à tout ce que faisaient ses jeunes maîtres.

« Vas-tu ramener Dagobert à Jean-Jacques? » demanda Mick à sa cousine.

Claude secoua la tête.

« Non, répondit-elle. Nous n'avons pas le temps. Il faut nous hâter de rentrer et de raconter

ce qui s'est passé sur l'île. Je me contenterai d'attacher Dago à la barrière du jardin, près du portail.»

Les enfants regagnèrent la *Villa des Mouettes* à une allure accélérée. Ils trouvèrent tante Cécile dehors, en train de jardiner. La jeune femme considéra d'un air étonné les enfants en nage.

« Vous voici déjà de retour! s'écria-t-elle. Je ne comptais pas sur vous avant demain ou même après-demain! ' Est-il arrivé quelque chose? Oh! mon Dieu... Mick! Tu t'es blessé à la joue!

-— Ce n'est rien », assura Mick.

Les autres se mirent à parler tous à la fois.

« Tante Cécile! Où donc est oncle Henri? Nous avons quelque chose d'important à lui dire.

— Maman, si tu savais l'aventure que nous venons de vivre!

— Tante Cécile, vous ne croiriez jamais ce qui nous est arrivé... »

Mme Dorsel, de plus en plus stupéfaite, remarqua alors les vêtements salis et déchirés de sa fille et de ses neveux.

« Que s'est-il donc passé? » demanda-t-elle. Puis, se tournant vers la maison, elle appela : « Henri! Henri! Les enfants ont quelque chose à te dire! »

M. Dorsel fit son apparition, l'air maussade, car on le dérangeait en plein travail.



« De quoi s'agit-il? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Oncle Henri, c'est à propos de l'île de Kernach, expliqua François fébrilement. Cet homme qui désirait l'acheter n'en est pas encore propriétaire, n'est-ce pas?

— Ma foi, l'île est pour ainsi dire vendue, répondit son oncle. J'ai signé l'acte de mon côté et ce M. Gustave je-ne-sais-plus-qui doit le signer demain pour sa part. Mais pourquoi me demandes-tu ça? En quoi cette histoire t'intéresse-t-elle?

— Mon oncle, cet homme ne signera rien du tout demain. Savez-vous pourquoi il voulait acheter l'île et le château? Non pas pour y faire construire un hôtel comme il essayait de vous le

faire croire, mais parce qu'il savait que l'or se trouvait caché là-bas.

— Ah ça, mon garçon, quelles sottises me débites-tu? s'écria M. Dorsel.

— Ce ne sont pas des sottises, papa! protesta Claude avec indignation. C'est la pure vérité. Le plan du vieux château se trouvait dans le coffret d'étain que tu as vendu à ce malhonnête antiquaire... et le plan indiquait l'endroit où mon arrière-arrière-grand-père avait enfoui les lingots d'or. » - .

Le père de Claude eut' l'air d'abord surpris, puis ennuyé. En fait, il ne croyait pas un mot de ce qu'il entendait. Tante Cécile, en revanche, n'eut qu'à regarder le visage grave et tendu des quatre enfants pour comprendre qu'un fait sérieux s'était produit.

Et soudain, dans le silence qui venait de tomber, Annie éclata en sanglots bruyants. Elle avait subi trop d'émotions et la pensée que son oncle refusait de croire leur histoire pourtant si véridique était plus qu'elle ne pouvait en supporter.

« Tante Cécile! Nous vous disons la vérité! hoqueta-t-elle. Oncle Henri a tort de ne pas nous croire! Oh! Tante Cécile, l'homme avait un pistolet... et il a enfermé Claude et François dans les oubliettes... et Mick a été obligé de descendre dans le puits pour les délivrer. Et ensuite Claude a démoli le moteur de leur canot à coups de

hache pour les empêcher de nous poursuivre! »

II était difficile à M. et Mme Dorsel de suivre le fil exact de l'histoire à travers le discours plutôt incohérent d'Annie, mais l'oncle Henri parut enfin comprendre que les événements qui venaient de se dérouler dans l'île de Kernach étaient graves et valaient la peine qu'on leur prêtât attention.

« Claude a abîmé un canot à moteur ! s'exclama-t-il. Quelle action insensée! Allons, suivez-moi dans mon bureau. Vous allez me raconter toute cette histoire d'un bout à l'autre, posément, sans négliger aucun détail. Jusqu'ici, je n'y Comprends pas grand-chose! »

Tout le monde rentra à la villa. Annie s'installa sur les genoux de sa tante et écouta Claude et François faire le récit de leurs aventures. Ils parlèrent d'une façon précise et sans rien laisser dans l'ombre. En apprenant ce qui leur était arrivé, tante Cécile devint toute pâle, surtout lorsqu'il fut question de l'exploit de Mick se risquant au fond du puits.

« Oh! Mick! s'écria-t-elle. Tu aurais pu te tuer! Quel courageux garçon tu fais! »

M. Dorsel, pour sa part, écoutait sans rien dire. Il était stupéfait, au-delà de toutes limites. Il n'avait jamais été beaucoup attiré par les enfants et ne leur trouvait pas grand intérêt en général. Mais aujourd'hui, à l'audition du récit de François, son opinion changeait du tout au tout.

Ces quatre intrépides forçaient son admiration.

« Vous avez fait preuve de beaucoup d'habileté, dit-il enfin, et aussi de courage. Je suis fier de vous. Oui, en vérité, je suis très fier de vous tous. Je comprends à présent pourquoi tu insistais si fort pour que je ne vende pas l'île, Claude! Tu savais que les lingots d'or étaient cachés là-bas. Mais pourquoi ne me l'as tu pas dit? »

Les quatre enfants le regardèrent sans répondre. Ils n'osaient révéler le fond de leur pensée et dire tout haut la vérité, à savoir qu'ils auraient craint que leur oncle ne les crût pas, et ensuite qu'ils avaient toujours un peu peur de lui.

« Pourquoi ne répondez-vous pas? » insista M. Dorsel.

Ce fut sa femme qui s'en chargea. Elle le fit d'une voix douce.

« Henri, dit-elle, .je pense que tu intimides les enfants, ne crois-tu pas? C'est pour cela qu'ils ne se confient pas volontiers à toi. Mais à présent qu'ils s'y sont décidés, te voici en mesure de prendre l'affaire en main. Claude et ses cousins ne peuvent continuer à lutter seuls contre ces hommes. Tu dois prévenir la police et c'est à elle d'intervenir au plus vite. Il n'y a pas de temps à perdre !

— Très bien! » dit l'oncle Henri en se levant d'un bond. Il donna une tape amicale sur le dos de François. « Jeune homme, lui dit-il, tu as bien travaillé... »



Puis il ébouriffa les cheveux courts et bouclés de Claude. « Et je suis fier de toi, Claude! ajouta-t-il. Oui, je suis fier de toi, *mon garçon!*

—Oh! papa! » s'exclama Claude qui se mit à rougir de surprise et de joie.

Elle sourit à son père qui lui rendit son sourire. Leurs visages en furent illuminés et tout transformés. Comme cet air aimable leur seyait bien, à l'un et à l'autre! L'oncle Henri et Claude se ressemblaient décidément beaucoup. Tous deux étaient peu agréables à regarder quand ils arboraient une mine renfrognée, mais c'était tout le contraire quand ils riaient ou souriaient.

Sans plus s'attarder, M. Dorsel alla téléphoner à la gendarmerie, puis à son homme d'affaires

Pendant ce temps, tante Cécile servit une collation aux enfants. Tout en dévorant des biscuits et des prunes, ceux-ci contèrent à leur tante de menus détails qu'ils avaient négligés au cours de leur précédent récit.

Et soudain, alors qu'ils" étaient encore à table, un terrible aboiement de colère leur parvint du fond du jardin. Claude se leva d'un bond.

« C'est Dagobert, expliqua-t-elle à sa mère avec une lueur inquiète au fond des yeux. Je n'ai pas eu le temps de le ramener à Jean-Jacques qui le garde ordinairement pour moi. Si tu savais, maman, comme Dagobert nous a été utile sur l'île ! Je te prie de l'excuser d'avoir aboyé ainsi à l'instant même... mais je crois que le pauvre a faim.

— Eh bien, va le chercher! dit Mme Dorsel d'une manière tout à fait inattendue. Ce chien est lui aussi un héros à sa manière... il a droit à un bon dîner. »

Claude sourit, enchantée. Elle sortit en courant et alla rejoindre Dagobert. Elle le détacha et revint avec lui. Le chien entra en bondissant, tout en agitant sa longue queue. Il donna un grand coup de langue sur la main de tante Cécile et dressa comiquement les oreilles en la regardant.

« Brave toutou! dit la mère de Claude en le caressant. Attends, je vais te préparer quelque chose de bon ! »

Dagobert comprit et la suivit à la cuisine. François sourit à Claude.

« Eh bien, murmura-t-il, tu as vu? Ta mère est épatante, tu sais!

— Oui... mais je ne sais pas ce que papa va dire en voyant Dagobert de nouveau dans la maison! » répondit Claude d'un ton soucieux.

M. Dorsel revint l'instant d'après, le visage grave.

« La police s'intéresse vivement à cette histoire, expliqua-t-il, et mon homme d'affaires également. Tout le monde est d'accord pour reconnaître que vous, les enfants, vous vous êtes montrés très malins et très courageux. Et puis, Claude,... mon avocat affirme que ces lingots d'or sont notre propriété, sans contestation possible... Y en a-t-il vraiment beaucoup, dis-moi?

— Des centaines, papa! s'écria Claude. Des centaines, sans exagérer! Ils forment un tas énorme au fond du cachot où nous étions enfermés. Allons-nous être très riches à présent?

— Oui, répondit son père. Sans aucun doute. Assez riches pour que je puisse enfin vous offrir, à ta maman et à toi, toutes les choses dont je rêvais de vous combler depuis tant d années sans pouvoir jamais y arriver! J'ai travaillé sans relâche pour vous deux,;., mais mon travail n'est pas de l'espèce qui rapporte une fortune. C'est pour cela que j'étais si souvent irritable et de

mauvaise humeur. Mais à présent vous aurez tout ce que vous désirez !

— Je ne désire rien de plus que ce que j'ai ! répondit Claude. Et pourtant, papa, il y a une chose que je souhaite plus que tout au monde, et que tu pourrais m'accorder... sans qu'il t'en coûte un sou !

— Entendu! » dit M. Dorsel en passant son bras autour des épaules de Claude. Ce geste plein d'affection surprit agréablement la fillette. « Entendu, répéta-t-il. -Dis-moi de quoi il s'agit et même si cela coûte très cher, sois sûre que tu l'auras ! »

A cet instant précis on entendit le bruit de grosses pattes le long du corridor conduisant à la salle à manger où les enfants et M. Dorsel se trouvaient réunis. Une tête aux poils embroussaillés passa par l'entrebâillement de la porte et une paire d'yeux vifs dévisagea chacun des occupants de la pièce. C'était Dagobert!

L'oncle Henri le regarda, stupéfait.

« Mais... n'est-ce pas là Dagobert?... Salut, Dago!

— Papa! Dagobert est ce que je désire le plus au monde, expliqua Claude en pressant le bras de son père. Tu ne peux savoir quel réconfort il a été pour nous lorsque nous nous trouvions en danger sur l'île. Il voulait sauter à la gorge de ces gredins et nous défendre. Je ne veux aucun autre cadeau, papa... Je souhaite seulement

pouvoir garder Dagobert auprès de moi et profiter enfin de sa compagnie. Nous pourrions le loger dans, une jolie niche, au jardin, et je veillerais à ce qu'il ne te dérange pas, je te le promets!

— Eh bien! garde Dagobert, si tu veux! » déclara l'oncle Henri.

Tout aussitôt, comme s'il eût compris ce que M. Dorsel venait de dire, Dagobert entra carrément dans la pièce, agitant la queue avec frénésie. Il alla droit au père de Claude et lui lécha la main. Annie songea à part elle que c'était là une grande preuve de courage.

Il est vrai que l'oncle Henri n'était plus le même désormais. On aurait dit qu'un grand poids venait soudain de quitter ses épaules. C'est que la famille Dorsel était riche à présent. Claude pourrait aller dans une bonne pension et tante Cécile serait en mesure d'acheter toutes les choses dont elle aurait envie. De plus, l'oncle Henri pourrait de son côté continuer à faire le travail qui lui plaisait, mais sans avoir le souci d'en retirer assez d'argent pour faire vivre les siens. Conscient du changement que la découverte du trésor apportait dans leur existence, il rayonnait de joie et ne ressemblait plus au savant maussade que les enfants connaissaient.

Claude, elle aussi, était radieuse. Dagobert lui appartenait! Dan» sa joie, elle se jeta au cou de son père et l'embrassa avec effusion, ce qu'elle

n'avait pas fait depuis longtemps M. Dorsel parut à la fois surpris et charmé.

« Eh bien, eh bien, dit-il. Tout le monde est content, à ce qu'il semble... » II s'interrompit soudain au bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la porte. « Tiens, fit^-il remarquer, serait-ce déjà la police? »

C'était bien elle. Les gendarmes entrèrent et échangèrent quelques mots avec M. Dorsel. Puis l'un d'eux resta sur place pour prendre par écrit la déposition des enfants, tandis que les au très se hâtaient de partir en bateau *'pour* l'île de Kernach...

Ils y arrivèrent juste à temps! Le patron du bateau de pêche s'était finalement décidé à aller voir pourquoi ses passagers tardaient tant à revenir. Comme il était seul à bord, il lui avait fallu longtemps pour mettre la chaloupe à l'eau. Les gendarmes survinrent au "moment précis où il ramenait les trois gredins à bord après les avoir embarqués sur la plage. L'arrestation des voleurs se fit sans difficulté. Outre le témoignage des enfants, il y avait une autre preuve contre eux : ils avaient eu l'audace de prendre quelques lingots avant de fuir. Ce fut ce retard qui causa leur perte définitive. Ils devaient par la suite méditer en prison sur les tristes conséquences de leur malhonnêteté.

Les gendarmes allèrent jeter un coup d'œil au canot à moteur endommagé par Claude.

.« Ma foi, dit l'un d'eux en souriant, cette petite

Claudine Dorsel n'a pas froid aux yeux. Elle a fait là du bon travail! C'est grâce à elle que les bandits sont restés impuissants sur l'île. Nous allons remorquer ce bateau jusqu'au port... »

Avant de quitter l'île, les gendarmes descendirent dans les souterrains pour poser les scellés sur la porte de la cave aux lingots. Ainsi personne ne pourrait pénétrer dans cette pièce et l'or demeurerait à l'abri jusqu'à ce que M. Dorsel vienne le chercher. En attendant, le père de Claude aurait la joie d'examiner de près un échantillon de sa fortune : les gendarmes lui rapportaient les quelques lingots trouvés sur les voleurs...



En apprenant que les trois malfaiteurs avaient été capturés, les enfants se réjouirent tout haut : le trésor était sauf et les coupables seraient punis de leur malhonnêteté ! Une seule chose les déçut un peu : ils s'étaient imaginé que les gendarmes rapporteraient avec eux la totalité des lingots.

Claude et ses cousins se sentaient à présent très fatigués. Aussi, ce soir-là, ne protestèrent-ils pas lorsque tante Cécile décida qu'ils iraient se coucher de bonne heure/

« Je vais vous faire dîner avant, oncle' Henri et moi, déclara-t-elle, après quoi vous monterez tout droit au lit. Une bonne nuit dissipera la fatigue de la journée. »

Les enfants se réunirent donc dans la salle à manger. Dagobert demeura avec eux prêt à ramasser les miettes qu'on voudrait bien lui abandonner.

« Eh bien, dit soudain François en réprimant un bâillement, il faut reconnaître que nous avons vécu une aventure sensationnelle. Je suis presque ennuyé en un sens qu'elle soit déjà finie... Et pourtant, nous avons connu des heures bien angoissantes... surtout quand toi et moi, Claude, nous étions prisonniers dans le souterrain. Quelles émotions ! »

Claude, grignotait des biscuits d'un air ravi. Elle sourit à François.

« Dire qu'au début j'étais furieuse que vous soyez venus passer vos vacances ici ! s'écria-t-elle



J'avais l'intention de vous faire grise mine. Je voulais vous donner l'envie de rentrer chez vous! Et maintenant je suis triste rien qu'à l'idée que vous partirez à la fin de l'été ! Comme vous allez me manquer! Après avoir eu trois amis pour partager avec moi de palpitantes aventures, je vais me retrouver toute seule. Je n'avais jamais éprouvé le besoin d'une compagnie auparavant. Mais à présent... »

Tante Céline parut sur le seuil de la salle à manger.

« Allons, mes enfants, il est temps de monter vous coucher. Regardez Mick, le pauvre! Il tom-de sommeil! Je suis persuadée que vous allez tous faire de beaux rêves après la merveilleuse aventure que vous venez de vivre. »

Elle accompagna les filles dans leur chambre.

« Dis-moi, Claude, n'est-ce pas Dagobert que j'aperçois là, sous ton lit?

— Oui, maman, c'est lui! répondit Claude en faisant mine d'être surprise. Dis-moi, Dag, pourquoi t'es-tu glissé là? »

Dagobert rampa hors de sa cachette et alla droit à tante Cécile. Alors, se couchant à ses pieds, il leva vers elle un regard implorant qui exprimait une muette prière. Mme Dorsel se mit à rire.

« Tu veux coucher dans la chambre des filles cette nuit, je parie? dit-elle. Allons, accordé... pour une fois!

— Maman! cria Claude, folle de joie. Oh! merci! Mille fois merci! Comment as-tu deviné que je mourais d'envie de ne pas me séparer de Dagobert ce soir? Dagobert, tu peux coucher sur la descente de lit, tout près de moi! »

Ce furent quatre enfants heureux, qui se mirent au lit ce soir-là. Leur passionnante aventure avait eu un heureux dénouement. Une longue période de vacances s'ouvrait encore devant eux... et l'oncle Henri, tout souriant, ne leur faisait plus du tout peur!... L'île et le château de Kernach continuaient à être la propriété de Claude! Bref, on ne pouvait rien souhaiter de plus !

« Si tu savais comme je suis contente que l'île ne soit pas vendue! soupira Annie sur le point

de s'endormir. Je suis heureuse à la pensée qu'elle t'appartient toujours.

— Elle appartient aussi à trois autres personnes, répondit Claude. Car elle est non seulement à moi mais encore à toi, à François et à Mick. J'ai découvert qu'il était fort agréable de partager ce que l'on possède. Dès demain, je vous donnerai solennellement un quart de mon île à chacun.

— Oh! Claude... c'est magnifique! murmura Annie, enchantée. Comme les garçons vont être contents! Je suis moi-même si... »

La petite fille n'eut pas le temps d'achever sa phrase : elle venait de s'endormir. Claude ne tarda pas à suivre son exemple... Dans leur chambre, les garçons dormaient aussi, rêvant aux lingots, aux oubliettes, et à mille autres choses passionnantes.

Seul Dagobert était encore éveillé. Oreilles dressées, il écoutait la respiration de Claude et d'Annie. Dès qu'il comprit qu'elles étaient profondément endormies, il quitta sa descente de lit et s'approcha avec mille précautions de la couchette de Claude... Posant les pattes de devant sur le bord du lit, il flaira la fillette endormie.

Puis, d'un bond, il sauta sur les couvertures et se coucha en rond contre ses jambes. Alors, avec un soupir d'extase, il ferma les yeux. Sans doute les enfants étaient-ils très heureux... mais Dagobert était plus heureux encore!

« Oh ! Dag ! soupira Claude qui s'était à moitié réveillée en sentant le chien auprès d'elle. Dag! Il ne faut pas! Enfin... tu es si gentil! Ecoute, mon vieux Dagobert,... nous vivrons encore de palpitantes aventures tous les cinq,... tu verras. »

Oui, le Club des Cinq devait connaître d'autres palpitantes aventures... Mais cela est une autre histoire!

